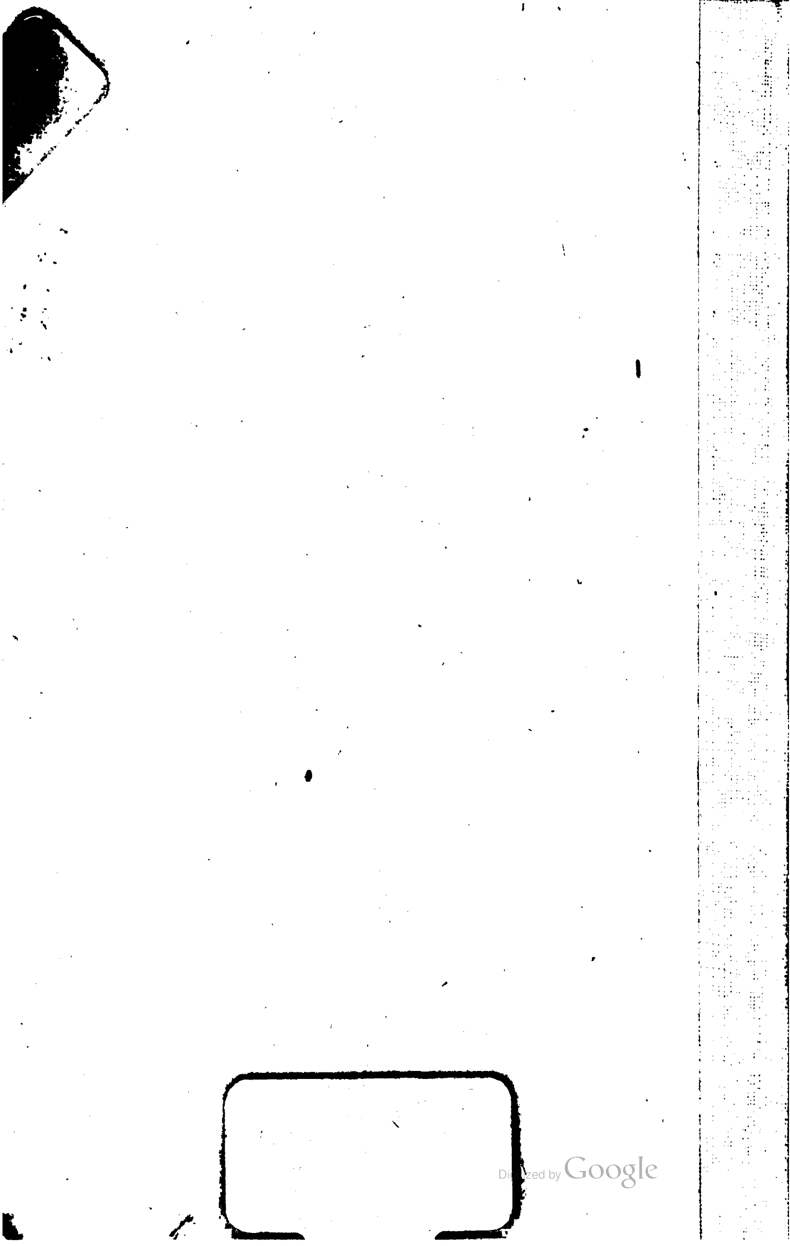


PARIS

MYSTÉRIEUX

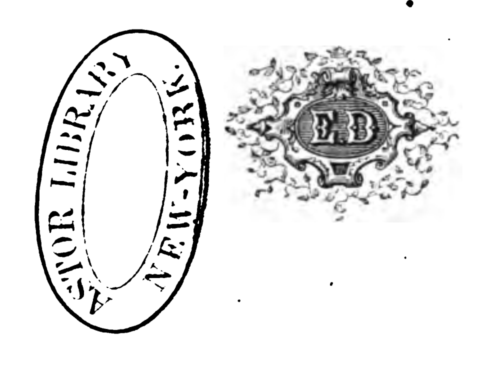
PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cie
Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

PARIS

MYSTÉRIEUX

PAR MANÈ

pseud. of Henri de Pène



PARIS

E DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1861

A MONSIEUR L. BERARDI

DIRECTEUR DE L'INDÉPENDANCE BELGE

Il faut me permettre de vous débiter une histoire, — deux peut-être, — on ne compte pas avec ses amis.

Le directeur d'un journal que tout le monde connaît vint trouver un écrivain dont seul vous connaissez le vrai nom, et lui offrit de faire sa partie dans le trio *in maschera* qui devait exécuter désormais la grande symphonie en *Paris majeur* de son feuilleton.

Un masque, un domino tout fait furent apportés au logis de l'écrivain ainsi embauché et subitement improvisé chroniqueur par votre bienveillance. Le voilà citoyen

de Paris, de Babylone et de Bruxelles ! Qu'advint-il ? Contrairement à mes prévisions, il y aura bientôt deux ans que mes bavardages naviguent toutes voiles dehors sous votre pavillon, tandis que (ceci entre nous) j'avais craint d'être arrêté dès les premières courses.

Je m'embarquai, en effet, avec un parti pris dangereux : rien ne me paraissait trop haut ni trop bas, au-dessus ni au-dessous de nos atteintes. Je voulais m'élever et m'enfoncer tour à tour. Les régions explorées, les sentiers faciles et les hauteurs moyennes ne m'attiraient aucunement. Il me semblait que ce n'était pas la peine d'avoir été chercher son franc-parler en Belgique et ramasser son faux-nez sur les bords de l'Euphrate, pour se traîner sur la route banale.

C'est en fuyant les voies battues que m'advint un jour cette audace d'essayer dans une création, que quelques-uns ont bien voulu trouver scandaleuse, la toute-puissance du journal où j'écrivais.

Vous ne me l'avez jamais dit, mais j'en serais sûr, quand même certains haro ne m'eussent pas averti ; l'allûre de Manè, qui a peut-être distrait quelques lecteurs, en a dû choquer plus d'un. Ceux-ci ont crié : A la garde ! ils

ont réclamé l'intervention du commissaire, n'est-ce pas? Sans votre calme expérience de général en chef qui voit l'ensemble de la mêlée et que les épisodes troublent raisonnablement, il est probable que l'on m'eût fourré de temps en temps au violon.

Ma justification dans une comparaison : Supposez un homme qui n'aurait jamais vu la nature qu'à travers la portière d'un wagon de chemin de fer ou d'une chaise de poste ; qui ne se fût jamais familiarisé avec les feuilles, les branches et les buissons dans la tranquille intimité des promenades à pied; qui n'eût jamais regardé par la fenêtre, et que ses entretiens avec les autres hommes n'auraient pas renseigné, de bonne heure et dans l'âge docile, sur l'immobilité des chênes et des peupliers, ce mortel mal informé croirait certainement que les arbres galopent comme des écuyers cavalcadours à côté des voitures.

Erreurs d'optique, illusions, préjugés! ce voyageur est votre portrait-charge.

Les arbres qui, sur le bord du chemin, ont l'air de courir, de se courber, et qui n'en sont pas moins fermes et droits sur leurs racines, c'est l'image de notre moralité.

Qu'il me soit permis de rendre ici un public hommage à la clairvoyance de celui qui ne s'y est jamais trompé ; au guide sûr, au patron bienveillant qui inventa une chronique mystérieuse comme les sources du Nil et sujette aussi à quelques débordements. Mais vous possédez si bien l'art de les diriger et de les rendre féconds !

MANÉ.

PARIS

MYSTÉRIEUX

I

Sommaire : L'agonie de l'année. — La déesse *Strenua* ou *Strenia*. — Un duel et le duel. — Jean-Jacques. — Les tristesses du voisin de Mme Doche. — Mme Pap...off et les Leverriers de salon. — Mme la comtesse Koucheleff. — Comme quoi le père prodigue de M. Dumas n'est pas si prodigue qu'il en a l'air. — Tu manges trop lentement ! — Mme Émile de Girardin, à propos de *Diane de Lys*. — Audacieux calembour par à peu près. — L'art d'attirer *un lion* au Gymnase et au bout de sa carabine. — Six cent mille francs d'un trait de plume. — Il ne faut pas jouer avec l'inceste. — Où nous montons très-haut. — Le morceau de sucre de la critique parisienne. — Pourquoi nous tenons à dire la vérité à M. Dumas fils. — *Le Père prodigue* ou *le Troc des Femmes* (ce second titre pour la province). — *Le Père incestueux*, tragédie shakspearienne. — L'éditeur prodigue. — La comédie de M. Granier de Cassagnac. — Le théâtre Saint-Marcel. — L'amour dans le bocage. — MM. Niboyet et L. Lacombe. — Peaux vieilles et neuves. — Les deux chemises de Mme Dorval. — Un nouveau ! — Où nous *brimons* M. Henri Desroches. — Je te connais, beau masque. — Un feuilletoniste qui est femme, qui est Russe et qui n'est pas feuilletoniste. — Signor Giuglini et M. Lumley son fermier. — Comment on

devient un ténor à 25,000 fr. par mois. — *La Revue européenne* et son nouveau propriétaire. — M. Dentu. — M. de Vigny, l'État et les misères littéraires.

Paris, 9 décembre 1859.

Avouons que Paris manque en ce moment de gaieté. Il a fait, ces huit jours, aussi noir et aussi boueux dans les rues que dans l'âme de messieurs tels et tels. Tous les gens qu'on rencontre vous tiennent à peu près invariablement le même discours sur la dureté des temps, la cherté des subsistances, la difficulté des rentrées, la rigueur des créanciers, le marasme des affaires et des plaisirs. L'agonie de la présente année est on ne peut moins couronnée de roses. Si j'en voulais à quelqu'un, je l'inviterais perfidement à venir passer la dernière quinzaine de décembre à Paris.

On se demande déjà avec une certaine inquiétude comment l'impôt des étrennes va pouvoir être acquitté par notre peuple, qu'une manie trop générale de luxe pressure d'un bout à l'autre de l'année.

Si l'on veut écarter ces funestes images où la déesse *Strenua* ou *Strenia*, comme disent les chroniqueurs érudits, apparaît le front hérissé de menaces, la conversation retombe dans un courant d'actualités dont aucune n'est couleur de rose. Voilà trois ou quatre jours qu'une histoire de duel met les cervelles en l'air. La rencontre a eu lieu mercredi matin aux environs

de Paris. La querelle a commencé, lundi soir, dans les couloirs de l'Opéra, sur un point assez futile, à ce qu'il semble, et dont des vivacités regrettables de paroles et de gestes ont seules fait toute la gravité. Les adversaires, d'âge inégal, de rang pareil, de même courage et à peu près de même force à l'épée, ont été tous deux blessés légèrement. L'un d'eux, le moins âgé, est tout récemment marié à une des plus charmantes jeunes filles de la Cour et de la ville, circonstance qui venait ajouter à la tristesse de l'histoire.

Qui nous délivrera des duels et des duellistes? Hélas! je crains bien que la société française ne soit incurable à l'endroit du duel. C'est un usage que chacun de nous trouve atroce et absurde et auquel il est tout prêt à se soumettre, le cas échéant. Le point d'honneur a la vie dure, et l'éloquence de Jean-Jacques ne l'a pas entamé. A plus forte raison, ceux qui, reprenant sa thèse, ont écrit et prêché de nos jours contre « le préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée et n'est propre qu'à faire de braves scélérats, » ont-ils dépensé en pure perte leurs paroles et leur encre. Tant qu'il y aura des Français, il y aura des duels. J'ai dit.

Parmi les tristesses de Paris, M. de Lamartine vient de réinstaller la sienne, une des plus navrantes que je connaisse. Quelques intimes l'ont déjà revu dans son petit hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, contigu à la maison où demeure présentement

Mme Doche. Le poëte du *Lac* et de la *Pensée des morts* nous arrive de Bourgogne plus affaissé encore qu'il n'était parti de Paris au mois de juillet dernier. Lui, si hospitalier jusqu'à ce jour, si accueillant pour quiconque avait brigué l'honneur de lui être présenté, a déclaré qu'il ne voulait plus voir de nouveaux visages, et s'est résolu à resserrer le cercle de son intimité. Pauvre grand poëte! Ta Passion sera un des remords de ce temps-ci.

Le plus clair de nos distractions et de nos consolations nous arrive jusqu'à présent de Russie. Une jeune dame, Grecque d'origine et femme du maire d'Odessa, Mme Pap....off, beauté à la fois correcte et lumineuse, brille, comme une planète nouvellement découverte par les Leverriers de salon, au milieu des brouillards de décembre. Nous possédons aussi Mme la comtesse Koucheleff, belle-sœur du fameux Home, femme d'un grand seigneur dont les revenus s'élèvent ou s'élevaient à près de deux millions. Lorsque le comte et la comtesse Koucheleff, avant leur alliance avec le moderne Cagliostro, vinrent pour la première fois chez nous, au printemps de 1858, on fit grand bruit de leur princière hospitalité, de leur train et de l'accueil qu'ils firent notamment aux gens de lettres et aux artistes.

Ces grands seigneurs, dont le Nord nous envoie de temps à autre et de plus en plus fréquemment l'opulence voyageuse, ont dû assister, avec un certain sou-

rire de pitié, aux prétendues prodigalités de M. le duc de la Rivonnière, le héros quinquagénaire de la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas fils. Savez-vous ce qu'il a fait, ce père prodigue, ce mange-tout, ce gentilhomme à la dent dévorante ? Il a mis vingt-cinq ou trente ans à se débarrasser de quelques deux cent mille francs de revenu qui formaient tout l'avoir de monsieur le duc. C'est se ruiner d'un train de cou-cou, après l'invention de la vapeur.

« Ma foi, disait dans l'entr'acte un Moscovite de notre connaissance qui a écorné de huit millions en deux ans un véritable Pérou héréditaire dans sa famille, je trouve, moi, ce père prodigue prodigieusement économe et superlativement habile d'avoir su, avec trois ou quatre méchants millions, vivre galamment pendant un quart de siècle ! Comme avec cela il a un fond d'honnêteté, cela ferait, après sa ruine, une perle d'intendant !

— « Remarquez, reprenait un Brésilien qui a récemment donné une fête de plus de cent mille francs à quelques intimes, qu'on ne voit qu'un domestique chez ce fameux et fastueux la Rivonnière. Il parle, je crois, de sa cuisinière. IL A UNE CUISINIÈRE, ce père prodigue de l'âge d'or ! — Pas si prodigue ! moi je trouve que c'est plutôt un père économe qui a fait quelques maladresses. »

Il y a du vrai et du faux dans ces observations de deux gentilshommes exotiques à côté desquels notre

père prodigue fait, en effet, la mine d'un pauvre diable. M. Dumas fils aurait pu et dû, puisqu'il voulait mettre en scène le gentilhomme le plus panier-percé de France et de Navarre, lui remplir un peu mieux son panier et surtout le lui faire vider plus vite. Les habitudes d'ordre et d'économie de l'auteur se sont reflétées jusque dans la peinture qu'il a faite du vice contraire. Il ne lui en aurait pourtant rien coûté de doter un peu plus magnifiquement et de ruiner un peu plus lestement son père prodigue. Mais quand on vit retiré dans un logement de quinze cents ou deux mille francs et tout confit en son travail; quand on fait sa société d'honnêtes gens pour qui la barbue sauce aux câpres et le filet de bœuf rôti, arrosé d'un joli bourgogne, constituent la débauche de table; quand on fréquente un petit cercle de maisons tranquilles, où il est parfaitement permis de s'endormir le soir après dîner, dans un fauteuil de moquette ou de velours grenat, il est tout simple que l'on trouve M. de la Rivonnière un personnage éblouissant et le dieu du désordre, parce que, s'étant mis en route avec deux millions dans chaque main, il arrive au port de la cinquantaine, ayant semé son chargement sur les écueils de la vie parisienne. Voudrait-on pas que M. le duc de la Rivonnière eût mis à la caisse d'épargne, comme sa cuisinière!

Il faut dire aussi, pour excuser la parcimonie du jeune auteur, raillée par les archi-millionnaires qui nous

arrivent de Russie ou du Nouveau-Monde, qu'ayant à peindre un prodigue français, il a dû lui faire pratiquer sa prodigalité sur une moindre échelle que s'il se fût agi d'un compatriote de ce Brésilien narquois et de ce Russe ironique que nous avons entendus dialoguer tout à l'heure. Un Français qui a dévoré quatre millions passe chez les siens pour un prodigue, cela est vrai ; seulement, pour occuper la galerie, il faut manger plus vite que M. de la Rivonnière, ou bien l'on dira que vous êtes un faux prodigue et que vous avez un râtelier de fausses dents.

Lorsqu'on joua *Diane de Lys*, Mme de Girardin, première du nom, disait : « C'est une charmante pièce qui a tout l'attrait d'une médisance. »

En effet, chaque fois que Dumas II fait représenter un nouvel ouvrage, c'est la fureur de vouloir retrouver dans ses personnages des personnes que chacun connaît.

Quand la baronne d'Ange fit son apparition dans *le Demi-Monde*, on cria: « C'est le portrait de Mme ***. » A l'époque de *la Question d'Argent*, le bruit dominant c'était qu'un financier célèbre avait posé, sans le vouloir, pour Jean Giraud. Le modèle de *la Dame aux Camélias* est trop connu pour que ce soit la peine de rappeler ici son nom. On prétend que nous avons coudoyé Diane de Lys, il y a quelques années, dans le monde étranger. Quant à l'Albertine du *Père prodigue*, quelques-uns veulent y trouver les traits grossis et

enlaidis, comme par un photographe malveillant, d'une femme qui a marqué dans les annales contemporaines du théâtre et de la galanterie.

— « Il y a là des situations bien osées, disait un quidam, à la sortie de la répétition générale.

— « Dis plutôt bien *Ozy*, » repartit un camarade de ce passant quelconque, dont il est peu intéressant de dévoiler le nom.

Vous n'avez, je suppose, jamais chassé le lion, attendu que les Jules Gérards sont encore assez rares ; mais vous avez entendu dire comme moi que lorsqu'on veut attirer au bout de sa carabine le fauve sultan des ménageries, un chevreau est écorché d'abord et laissé tout sanglant sur la place, ce qui veut dire : « Monsieur le lion est servi. » Alors, celui-ci se rue au festin qui l'attend; alors, le chasseur, qui guette l'instant propice, envoie sa balle au terrible convive qu'il a invité, sauf à lui servir lui-même de dessert s'il a manqué son coup.

Le bruit avait couru, avant la première représentation du *Père prodigue*, que, sous le nom d'Albertine, une personnalité de femme était immolée et serait servie saignante à la foule. Alors la foule d'accourir, et les pareilles de cette femme de se montrer les plus acharnées à la voir déchirer. Le gibier favori de Gérard était, entre autres, aux premières loges, et on l'a vu se lécher les babines à la vue du carnage.

Quelle comédie ce soir-là dans la salle ! Tout ce

monde que Dumas aime à peindre et qui aime à l'applaudir était là; on vous l'a dit. Que de leçons sur la manière de gaspiller son argent et sa vie à grande vitesse le père prodigue aurait pu recevoir en priant quelques-uns des spectateurs de lui raconter leur vie! Sans aller chercher cette fois nos exemples en Russie ou au Brésil, n'y avait-il pas dans l'assemblée un jeune homme, — un Français pourtant, — qui, un matin qu'il ne savait pas à quoi passer son temps, donna d'un trait de plume six cent mille francs à sa maîtresse. Histoire de se désennuyer. Pends-toi, comte de la Rivonnière! tu n'avais pas trouvé celle-là!

Mais le plus grand tort de l'auteur, ce n'est pas d'avoir fait son père prodigue trop économe ; ceci est un péché véniel ; sa principale faute c'est d'avoir badiné en un sujet terrible qui réclamait du mortel assez audacieux pour l'aborder, des larmes, des cris, des terreurs, des gémissements et des pitiés, du sang en expiation comme celui qui coule des joues mutilées d'Œdipe, lorsqu'ayant découvert dans quelle couche l'a fait entrer son union sacrilége avec Jocaste, de ses propres mains il s'arrache les yeux pour ne plus voir la lumière du jour.

Eh bien! il règne dans le *Père prodigue* une odeur d'inceste. Au second acte, le fils épouse la fiancée de son père, celle qui, un peu plus, était sa belle-mère (Phèdre et Hippolyte!) : il y a là inceste spirituel. Au quatrième acte, il y a inceste matériel : le père

s'emménage avec l'Albertine que nous avons crue d'abord la maîtresse de son fils. Et la terre ne s'entr'ouvre pas pour engloutir ces abominations ! et il ne pleut pas de pierres sur ce couple effrayant ! Que fait donc Jupiter pour que sa foudre dorme en présence d'un pareil spectacle ! Sodome et Gomorrhe ne pouvaient avoir fait pis. Avez-vous donc oublié, ô Athéniens qui applaudissez à l'esprit déployé par le jeune Alexandre en son *Père prodigue*, à ce bien dire inné en lui qui, du premier coup, l'a fait proclamer un maître ; avez-vous donc oublié, ô mes concitoyens, le concert de malédictions qui s'élève du sein de toutes les religions et de toutes les législations pour retomber sur les incestueux ? Qu'auraient dit et que n'auraient pas fait les Athéniens d'autrefois, nos ancêtres intellectuels, — des païens cependant ! — si Euripide se fût avisé de tourner en badinage la flamme de Phèdre et si Sophocle eût agrémenté de sang-froid son *Œdipe !* De même que sur les bords empestés du Cocyte et du Phlégéton, qui arrosent le sombre empire de Pluton, on n'entendait ni chant d'oiseaux ni battement d'ailes, ce qui fit, nous dit Virgile, que les Grecs surnommèrent ces lieux maudits *Aornon*, c'est-à-dire sans oiseaux ; de même, dans le voisinage de l'inceste et dans l'atmosphère qu'il infecte, l'esprit n'est pas de mise, les grâces sont bannies, et la comédie ne devait pas venir respirer un air qui n'est pas fait pour ses poumons.

Voilà ce qu'avant toute chose les critiques parisiens du lundi auraient pu, ce me semble, faire observer à M. Dumas fils, s'ils étaient gardiens plus sévères du temple. Ils ont préféré lui offrir, à peu près tous, avec un bouquet de fleurs artistement composé, le même morceau de sucre dont je soupçonne ce vaillant esprit d'être un peu écœuré à l'heure qu'il est. Pour moi, c'est le cas que je fais de lui qui m'excite à regarder en arrière pour lui dire le fond de ma pensée. Il est le roi ; il aura toujours trop de flatteurs. Il est d'ailleurs assez fort pour aimer la vérité quand même et la comprendre. Je ne tiendrais pas autant à la dire à M. Scribe, — quoiqu'il ne faille pas dédaigner, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, cet amuseur ingénieux, — ni à M. Léon Laya, malgré le succès et les grosses recettes de son *Duc Job*, à la Comédie-Française.

Je crois bien que l'on exagère à plaisir l'ignorance systématique de M. Dumas fils et son mépris pour les enseignements imprimés. Toutefois, c'est manifestement par ignorance qu'il a péché ici. Mieux instruit des vérités primordiales, initié aux lois de la génération, il aurait compris que l'inceste la sapait par la base et que de ce crime maudit des hommes et des dieux, il convenait de ne s'approcher qu'avec des frissons d'horreur, la peau tremblante et le poil soulevé ! Ainsi eussent fait, j'en suis sûr, Eschyle et Sophocle, Shakspeare ou Schiller. L'esprit n'entre pas

ici, dans cette contrée de l'horreur ; elle n'est accessible qu'au génie. Voilà ce qu'a oublié, avant toutes choses, l'auteur de la *Dame aux Camélias*, abordant le sourire aux lèvres, des unions à faire frémir.

Supposez qu'il sorte un fils de cette Albertine qui est la maîtresse du père prodigue après avoir été celle de son fils légitime, quel enchevêtrement épouvantable ! et quel monstre doit naître d'une pareille succession de commerces ! Est-il le fils, est-il le frère de M. le vicomte André de la Rivonnière ? Horrible incertitude ! mystérieuse tragédie ! Voilà pourtant les conséquences possibles de ce troc de femmes auquel MM. de la Rivonnière père et fils se livrent le sourire aux lèvres et auquel la comédie nouvelle nous fait assister sans éprouver le besoin de purifier la scène, à la fin de la soirée, par quelque supplice expiatoire qui guérisse le spectateur de son malaise.

On peut faire de très-jolis vaudevilles, voire des comédies piquantes, sans avoir jamais étudié ce grimoire : philosophie, théologie, anthropologie ; mais quand on a, comme M. Dumas fils, la volonté très-accusée par certains détails de ses œuvres, d'être un moraliste et un peintre sérieux ; quand on ne recule devant aucun abîme, il faut être muni du saint viatique de l'initiation, sous peine de profaner les questions au lieu de les traiter, et de faire la comédie sacrilége du *Père prodigue* ou le *Troc des femmes*, — ce second titre est indispensable pour la province, — au lieu de la

tragédie shakspearienne du *Père incestueux*, à laquelle eussent pu applaudir l'art, la logique et la morale, indissoluble trinité !

Cependant, on a conté un peu partout que l'éditeur Michel Lévy avait payé 25,000 francs à l'heureux et habile écrivain le droit d'imprimer sa comédie. Voyez un peu la contagion de la prodigalité ! Voilà donc la maladie qui gagne même les éditeurs ! On ne s'en plaindrait pas dans la gent écrivassière. Toutefois, je crois qu'il en faut un peu, beaucoup rabattre, vu qu'à ma connaissance, le soir même de la première représentation, un libraire, qui n'est pas M. Lévy, offrit d'acheter cinq mille francs ce *Père prodigue* tant applaudi. On regretta de ne pas pouvoir accepter sa proposition. On la refusa parce que, le matin même, on avait signé avec Charlieu, l'acquéreur ordinaire de ces sortes d'œuvres, sur le pied de quatre mille.

C'est ce même soir de la première représentation du *Père prodigue* que l'on a appris la déconfiture de M. Granier de Cassagnac et de sa comédie refusée ou reçue à correction, ce qui revient à peu près au même, par le comité de lecture du Théâtre-Français. L'œuvre qui a déplu aux sociétaires de la rue de Richelieu s'appelle, comme l'on sait : *le Mariage;* elle est en vers et de longue haleine, puisqu'il ne s'agit pas de moins de cinq actes. On y trouve plus de déclamations rimées que de situations; trop de sermons et pas assez d'action, si j'en crois les échos du théâtre.

Nous avons du nouveau : un théâtre qui se rouvre ; un chroniqueur qui se révèle ; un ténor inédit qui va se faire entendre aux Italiens ; une Revue qui se transforme.

Le théâtre dont il est question est situé aux antipodes de la civilisation. En comparaison, l'Odéon occupe le cœur même de Paris. Le théâtre Saint-Marcel, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a été bâti en 1837 ou 38 et, depuis, on l'a connu plus souvent fermé qu'ouvert. Il est domicilié rue Pascal, au delà de la rue Mouffetard, patrie des chiffonniers. Il a dans son voisinage des mégisseries, des peausseries, des tanneries qui embaument l'air ambiant. On prétend même qu'au foyer des artistes la dépouille d'un bœuf fraîchement écorché orne le local et que la jeune première a jeté les hauts cris en trouvant, dans la loge où elle se costume, le cuir oublié d'un bouc.

Le directeur de ce théâtre si hardiment abordé est M. Bocage, vaillant artiste, âme persévérante. En attendant mieux, il exploite là-bas le privilége dont il est titulaire, et, si infimes que soient de pareils commencements, il ne parle de rien moins, — encouragé sans doute par les écorcheries qui l'environnent, — que de faire faire peau neuve à l'art dramatique. En attendant on a joué, pour l'ouverture, une légende en sept tableaux de M. Paulin Niboyet, le chroniqueur du *Messager*, avec musique nouvelle de Louis Lacombe. Cette tentative a, de part et d'autre, le mérite de n'être pas

vulgaire. La pièce s'appelait l'*Amour* ; d'où les plaisants de dire : « Allons voir l'Amour dans le Bocage. »

En ce bocage éloigné, j'affirme qu'il y avait du monde, le premier soir ; et même le demi-monde, que l'affiche avait sans doute alléché, était représenté par de très-belles dames blotties dans leurs fourrures jusqu'au nez. Il faisait une température d'ours blancs. Cela m'a rappelé que Mme Dorval, quand par hasard elle donnait des représentations à Saint-Marcel, n'avait trouvé qu'un moyen de n'y pas geler, c'était de mettre deux chemises. Je recommande cette précaution aux artistes de M. Bocage. Mais les pauvres gens ! il en est peut-être parmi eux dont la garde-robe ne se prête pas à cette combinaison.

Place à Henri Desroches, le nouveau-venu dans nos rangs, le chroniqueur du *Constitutionnel*, qui a fait son début dimanche dernier, non sans produire quelque sensation ! Vous vous rappelez ce qui se passait au collége lorsque le cri : un nouveau ! avait retenti dans les cours ? Chacun des anciens s'empressait autour du pauvre nouveau, et les questions de pleuvoir sur lui, heureux quand les coups ne se mêlaient pas de la partie ! — « Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que font tes parents ? » Si le prévenu ne répondait pas à souhait, les mauvais traitements succédaient à l'interrogatoire. A l'école militaire de Saint-Cyr on appelle des *brimades* ces tyrannies des anciens envers les nouveaux.

Eh bien! nous allons nous donner le plaisir de *brimer* un peu M. Henri Desroches. Il a de l'esprit, du style, des informations précises; il n'est, sous aucun rapport, le premier venu; raison de plus pour le brimer.

D'abord, lui dirons-nous, tu ne t'appelles pas plus Henri Desroches que moi je ne me nomme Manè.

Tu n'es pas du métier.

Tu es une femme.

Tu es une Russe; on t'a reconnu, beau masque, quoique tu parles le français sans le moindre accent.

Je vais maintenant te dire à quoi l'on t'a reconnu.

1° Il n'y a qu'une personne étrangère *au bâtiment* pour parler, comme tu l'as fait, des *victimes humaines* que les théâtres offrent aux dieux du feuilleton pour se les rendre favorables. Bien au contraire, rien ne ressemble moins au Minotaure qu'un critique du lundi. Si ces messieurs se laissaient sacrifier des victimes humaines, sache donc qu'ils se compromettraient mortellement aux yeux de leur rédacteur en chef, auprès du public, et s'exposeraient à être griffés d'importance, au logis, par la femme ou la maîtresse qui tient chacun d'eux en sa puissance; car, pour être feuilletoniste, on n'en est pas moins homme. Henri Desroches saura bientôt, — s'il s'amuse à rester quelque temps parmi nous, — que la critique théâtrale est continente comme Scipion l'Africain, sous peine de jouer à qui gagne les faveurs des princesses de la rampe perd sa dignité d'abord, son emploi ensuite.

2° Il n'y a qu'une femme jeune et jolie, comme l'est assurément M. Henri Desroches, une femme qui a son contrat de mariage dans sa poche et son canif dans le tiroir, pour avoir au cœur de tels trésors de haine contre celles *qu'il* appelle « des demoiselles » et pour les appeler « des demoiselles. »

3° Il n'y a qu'une femme comme M. Henri Desroches pour regarder de si près les yeux de M. Alexandre Dumas fils et pour les peindre d'un pinceau si tendrement sympathique.

Enfin, il n'y a qu'une Russe qui soit capable de parler du *raskoll* (çà marche-t-il ? ça vole-t-il ? qu'est-ce que ça mange ?...) et de passer de M. Dumas fils à M. Michelet et de M. Michelet au neveu de Mme Swetchine, fervent admirateur de M. Louis Jourdan. La Russie est essentiellement éclectique dans ses amitiés. Elle va chez tout ce qui mérite la peine d'être vu, absolument comme les ténors chantent dans toutes les capitales qui peuvent les payer.

Ce Giuglini qui va débuter demain sur notre scène italienne, si la santé de la Penco ne force pas d'ajourner encore la représentation annoncée du *Trovatore*, est un grand et beau garçon, jeune, — puisqu'il n'a pas encore la trentaine, — et le premier dans son art, après Tamberlick et Mario. Il n'a ni la puissance dramatique du premier, ni le timbre de voix enchanteur et l'art exquis du second. L'organe de M. Giuglini est un peu guttural et plaît rarement dès les premières

mesures ; mais, plus on l'entend, mieux il trouve le chemin du cœur. Il triomphe surtout dans les *Puritains*. C'est un ténor de sentiment. Peut-être est-ce une maladresse de lui faire commencer la série de ses représentations par le *Trovatore*, où les Parisiens n'ont entendu que de merveilleux artistes: Baucardé, Mario, Tamberlick. Au contraire, les *Puritains* et la *Somnambule*, que M. Giuglini va chanter ensuite, ont été ou délaissés ou maltraités depuis quelques années, et l'artiste qui nous rendra les chefs-d'œuvre de Bellini peut compter sur la reconnaissance du dilettantisme parisien.

La *Marta* de Flotow est le quatrième et dernier opéra que nous entendrons chanter à M. Giuglini pendant les douze représentations pour lesquelles il s'est engagé avec M. Calzado, à raison de quinze cents francs par soirée. Si l'artiste et le public sont contents l'un de l'autre, ce dont ne me permet pas de douter la connaissance que j'ai du talent de Giuglini, il est probable qu'il sera attaché d'une façon plus durable à notre Théâtre-Italien, qui se traînait en l'absence de Mario et dans l'attente de Tamberlick.

Giuglini est un enfant de la Romagne. Il a chanté avec succès sur toutes les grandes scènes d'Italie: à Milan, avec la Borghi; à Naples, avec la Penco, qu'il retrouve toutes deux ici aujourd'hui. C'est à Gênes que M. Lumley, l'habile *impresario* anglais, l'entendit dans *I Puritani* et l'engagea sur-le-

champ pour l'ouverture du Théâtre de Sa Majesté, avec la Titiens et la Piccolomini. M. Lumley est, pour quelques années, le fermier du talent de Giuglini, et il le sous-loue au mieux de ses intérêts. M. Lumley est un de ces hommes habiles entre les mains duquel les biens s'améliorent et qui s'entendent à leur donner toute leur valeur. Giuglini n'a monté au rang où on le voit aujourd'hui que depuis qu'il s'est mis sous sa tutelle. L'hiver dernier il chantait à Madrid, où sa boutonnière s'est ornée d'un ruban.

Déjà, il y a deux ans, il a dû faire partie du personnel de notre Théâtre-Italien. Son engagement fut même signé; mais Giuglini s'était réservé la faculté de le rompre, au cas où le ténor gâté des Parisiens, avec lequel M. Calzado était toujours à la veille de rompre quand ils étaient ensemble, et de s'arranger quand ils n'étaient pas liés l'un à l'autre, au cas où Mario rentrerait à la salle Ventadour. Mario rentra cette année-là, et Giuglini déchira son engagement.

L'an dernier nous avions encore Mario et nous ne demandions rien à personne. Cette saison-ci, Mario s'étant envolé, il a fallu se retourner vers Giuglini. Mais sa réputation avait grandi dans l'intervalle et les prétentions de M. Lumley avaient monté. Il ne voulait pas céder son ténor à moins de vingt-cinq mille francs par mois! M. Calzado, de son côté, trouvait qu'on lui tenait la dragée trop haute, De part et d'autre on avait donc rompu; puis les réflexions sont venues, les con-

cessions sont arrivées, des conciliateurs s'en sont mêlés et l'on est parvenu à s'entendre au moins pour douze soirées, à titre d'essai. Voilà comment Giuglini, qui était venu jouir à Paris de quinze jours de vacances, pendant lesquels il se promettait de ne pas donner une note, va tenter, au contraire, une des épreuves décisives de sa vie.

Un recueil important et de création encore récente, une publication jusqu'ici un peu plus estimée que lue, la *Revue européenne*, passe, tout en restant sous le patronage du gouvernement, entre les mains de l'éditeur Dentu. C'est là une mesure qui ne peut manquer d'être favorable aux intérêts de la *Revue* qu'elle vivifiera et à ceux de la littérature à laquelle s'ouvre plus large la porte de la *Revue*. Le nom du nouveau propriétaire est heureusement choisi pour n'effaroucher personne et rallier tout le monde. N'est-ce pas lui qui a édité, sans remonter bien haut, la fameuse brochure *Napoléon III et l'Italie* et, presque en même temps, *la Duchesse de Parme,* de M. de Riancey, et, plus récemment, un opuscule de M. Pierre Leroux revenant de son exil? On n'est donc pas plus en relation que lui avec tous les camps.

L'auteur de *Chatterton* a dit naguère des choses éloquentes sur les droits qu'ont les poëtes à l'assistance des gouvernements. S'il ne s'agissait que des poëtes proprement dits, ces espèces d'ateliers nationaux de l'intelligence ne risqueraient pas d'être une charge bien

lourde et ne seraient jamais encombrés, puisqu'on ne compte pas dix poëtes, il s'en faut! dans les siècles les plus favorisés. Mais, sans être poëte, on peut être littérateur, partant presque infailliblement et incurablement misérable. Il faut venir en aide à ces vacillantes existences. Les grands seigneurs et les fermiers généraux leur tendaient naguère la main. Aujourd'hui, l'État seul peut les soutenir sans les humilier. Des secours pour les gueux de lettres, pour les victimes de la maladie, de la fausse vocation, de la chance contraire, de la paresse même et de la bohême! Du travail pour ces nécessiteux intelligents qui ont en eux l'étoffe et la volonté, et auxquels l'occasion seule a manqué jusqu'à ce jour!

II

Sommaire : Les étrennes et la brochure. — La ville partagée en deux camps. — Rencontre symbolique dans un escalier. — Ce que veut Albertine pour son jour de l'an. — Bras et bracelet. — C'est la faute à M. Dumas fils. — Duel en deux actes de MM. de Galiffet et de Lauriston, et autre duel à propos d'un portrait. — *Photographie-morbus.* — Les robes se soutiennent entre elles, ou *le Pape et le Congrès* devant les crinolines. — Les princesses de Liéven au petit pied. — De dame à cardinal, hommage pour hommage. — Le Sacré-Collége et les gardes du roi de Siam. — Les vendeuses de l'hôtel Lambert. — Commentaire polonais sur la brochure en vogue. — De l'amour dans la Rome transformée. — La santé et la réplique de Mgr Dupanloup. — A propos du voyage à Rome de M. Dumas fils. — M. et Mme Michelet ou un confessionnal laïque. — Le plus riche des hommes de lettres parisiens. — M. Paul Auguez, son mariage, ses œuvres et une pétition. — Les écrivains en uniforme comme les facteurs de la poste aux lettres.—On demande à Me Lachaud la main de Mlle Lemoine et à Manè celle de Rigolboche. — Un livre téméraire : *Paris aventureux.* — Comme quoi la chronique n'est pas aussi éphémère que le pense Pharès. — Tallemant des Réaux. — Le chroniqueur est le valet de chambre de l'histoire, mais un valet de chambre pensant. — Les revues de l'année en volumes et en vaudevilles. — Mlle Rigolboche et ses imitatrices, L. Durand et Schneider. — *L'Envie* aux Délassements-Comiques. — M. P. Juillerat. — *Les Équipées de Sténio.* — Ce qu'il

faut être maintenant pour réussir au théâtre. — Le procès Giblain et les Guelfes. — Reprise d'*I Puritani*. — Un dilettante féroce et un artiste médiocre.

Paris, 31 décembre 1859.

La fameuse brochure a partagé la ville en deux camps ; l'étrenne divise aussi la foule en bénéficiaires et en victimes.

Les premiers, élite privilégiée, conjuguent le verbe recevoir ; les seconds en ont du verbe donner par dessus les épaules. Recevoir, non-seulement ce n'est pas coûteux, mais c'est commode ; cela n'exige pas de délibération préalable. Tandis que donner ! Comment donner ? A qui donner ou ne pas donner ? Que donner ? Trois points d'interrogation, trois cauchemars de circonstance !

J'ai rencontré hier, dans un escalier familier à nos pieds, un gentilhomme bien empêché, la parfaite image des jours que nous vivons pendant la dernière semaine de décembre. Il portait dans chaque main, un objet soigneusement enveloppé qui, autant que le décelait sa forme, était une coupe, — fragile et précieuse, cela était certain. Il la tenait avec un respect ! Je ne sais quel hasard perfide ou quel démon malicieux ébranla sur sa tête le couvre-chef du monsieur. Alors, comprenez-vous bien sa position ? De quel bras rattraper le chapeau volage, puisqu'il avait les deux bras pris ? O perplexité cruelle et comique en même temps !

Savez-vous ce qu'Albertine a demandé cette année pour ses étrennes au gros Alfred, son magnifique seigneur? Elle ne lui a demandé ni diamants, ni perles, ni or, ni pierreries, ni chevaux, ni carrosse, ni robes, ni châle, ni tableau, ni pendule; elle lui a demandé tout simplement — son bras!

Et c'est l'auteur du *Père prodigue* qui en est cause.

Vous pouvez aller le lui dire à Rome.

En effet, si vous vous rappelez la comédie nouvelle, au quatrième acte, M. de Tournas, je crois, demande à l'Albertine de la pièce pour quelle raison elle peut tenir à un la Rivonnière qui a soixante ans et qui n'a plus, tant s'en faut! soixante mille francs de rente. « Il me donne, répond l'Albertine interrogée, ce que personne n'avait encore songé à m'offrir. Il me donne le bras! »

Ce mot a fait réfléchir les Albertines en chair et en os.

— Ne m'apportez pas de bracelet pour mon jour de l'an et donnez-moi le bras, ont-elles dit à leurs Alfreds.

Ceux-ci auraient mieux aimé, pour la plupart, être condamnés au bracelet; mais comment refuser et comment ne pas se montrer touché d'une pareille preuve de désintéressement?

L'Alfred n'est pas le premier gandin venu; c'est un homme posé et quelquefois marié, ailleurs, en légi-

times noces. Son bras n'a donc pas seulement une valeur morale, il est aussi un puissant moyen de crédit pour la donzelle qui est parvenue à s'en emparer. Vous savez que les fournisseurs de ces demoiselles sans position fixe, surveillent très-minutieusement leurs relations et leurs habitudes. Quand ils les voient au bras d'un Alfred bien coté sur la place, ils prennent confiance et livrent de leurs marchandises autant et plus qu'on leur en demande. Alfred est moralement engagé à payer.

Ce n'est pas le seul inconvénient grave que présente ce cadeau, — au premier abord si peu coûteux, — du bras. Il n'y a pas de loi qui oblige les amis d'Alfred à n'être ni un peu distraits, ni légèrement myopes. S'ils le rencontrent tantôt avec sa femme ou sa fille, tantôt avec l'Albertine en vigueur, il leur arrivera de se méprendre et de saluer celle-ci avec un grand respect, tandis qu'ils feront bonjour, bonjour avec un petit signe de la main à celles-là qu'ils sont tenus de respecter.

Avec nos humeurs chatouilleuses, il n'en faut pas davantage pour que les épées sortent du fourreau.

Il a été beaucoup parlé du duel en deux actes de MM. de Lauriston et de Galiffet, dont le dénoûment a été plus heureux qu'on n'osait l'espérer. A peu près à la même époque, deux amis intimes, deux jeunes gens charmants et du meilleur monde, se sont battus pour une photographie.

C'est un mal dangereux que cette *photographie-morbus* qui sévit depuis l'invention des cartes-portraits. Les hommes, les femmes elles-mêmes laissent ou font multiplier leurs images à l'infini, et les sèment avec indifférence. On n'en peut récolter que des accidents.

L'un de ces jeunes gens qui sont devenus adversaires pendant un quart d'heure (c'est malheureusement plus de temps qu'il n'en faut quelquefois pour consommer un malheur irréparable), l'un de ces gentilshommes de vingt ans a chez lui un album composé de portraits de femmes, triées parmi les plus jolies et les plus distinguées. Il le montrait à deux de ses amis, dont l'un, fraîchement marié, mange encore à même sa lune de miel. — « C'est la collection de tes maîtresses que tu nous exposes ? » fut-il dit en riant et sans croire à ce qu'on disait là. — « Allons donc ! » répondit sur le même ton d'enjouement et en levant un peu les épaules, le possesseur de l'album.

Cependant, voici que sur la blancheur de certain feuillet se détache avec un relief incontestable une ressemblance qui prend à la gorge celui des trois amis qui n'était plus célibataire. — « Eh ! mais, c'est ma femme !... D'où te vient ce portrait ?

— « C'est ton beau-père qui me l'a donné ; as-tu donc oublié que ta femme et moi nous avons presque été élevés ensemble ?

— « Rends-moi ce portrait.

— « Pour ça non !

— « Rends-le moi, te dis-je ! »

Le mari ne riait plus. Il voulut arracher de force la page qui l'offusquait. L'autre défendit son bien. Après un simulacre de lutte, des provocations furent échangées et l'on s'est battu.

Le duel a fini par une égratignure et, ce qui vaut mieux, par une embrassade. Une autre issue eût été d'autant plus regrettable que, dans cette affaire, tout le monde était blanc comme neige.

Parlons donc, nous aussi, de la fameuse brochure, puisque aussi bien elle est sur toutes les tables et dans toutes les bouches. Les femmes elles-mêmes, les Parisiennes, c'est-à-dire les créatures les moins frottées de politique qu'il y ait au monde, se mêlent de donner leur avis sur *le Pape et le Congrès*.

Elles sont parentes des prêtres par la robe, et quand ceux-ci leur semblent menacés, elles élèvent la voix.

Il faut une occasion pareille pour leur faire rompre le silence qu'elles observent généralement aujourd'hui sur les sujets graves. La mode du jour, parmi les Parisiennes, c'est d'être ou de paraître frivoles et ignorantes, uniquement occupées de grandes coquetteries et de petits rubans. Les dames russes, au contraire, se piquent assez d'être des princesses de Liéven au petit-pied et leurs salons ressemblent parfois à des congrès familiers. Même en fouillant les recoins les plus légitimistes du vieux faubourg Saint-Germain

on aurait de la peine à y trouver la monnaie de madame la marquise de La Rochejaquelein, cette héroïne de la Vendée que nous avons vue mourir il y a deux ans. Duchesses ou bourgeoises, nos Parisiennes semblent s'être donné le mot pour abjurer toute passion politique et donner pour devise à leurs fils : « Fais ton chemin, advienne que pourra. »

Mais la brochure *le Pape et le Congrès* a vaincu cette indifférence. Il y a autour d'elle comme une frémissante insurrection de crinolines. Je crois bien que l'auteur, quel qu'il soit, de cette publication, a pour lui la grande majorité des hommes sensés ; mais je constate que la plus belle moitié de Paris ne fait pas les yeux doux à la brochure qui propose de mettre le pouvoir temporel à la portion congrue.

Pourquoi faire de la peine à ces bons cardinaux, si aimables, si coquets, si séduisants dans leur pourpre, si brillants dans la rapidité de leurs équipages qui renversent les gens dans les rues de Rome, si attentifs à lorgner les loges élégamment garnies de la chapelle Sixtine ?

Les dames leur rendent hommage pour hommage, et c'est parmi elles qu'on trouverait des soldats pour reconquérir les Romagnes, si le Sacré-Collége voulait avoir, comme le roi de Siam, un régiment d'amazones sous ses drapeaux.

J'étais curieux de savoir l'opinion des dames polonaises sur la question à l'ordre du jour. On sait que

ces vaporeuses beautés cultivent avec une véritable dévotion certain idéal mystique, amoureux et religieux tout à la fois qui n'est pas le moindre de leurs attraits.

Or, dans un salon où se trouvaient réunies la plupart des vendeuses blasonnées qui tenaient ces jours-ci boutique de charité à l'hôtel Lambert, on a vu la comtesse K...ka poser à la fois, sur son guéridon, la tasse de thé qu'elle venait de vider et la question suivante sur le tapis de la conversation :

— La brochure bannit de sa Rome revue, corrigée et spirituellement agrandie, les fièvres de la politique; mais l'amour! elle ne parle pas de l'amour. Qu'est-ce que l'auteur fait de l'amour? l'exile-t-il aussi de la capitale rassérénée du catholicisme?

— Bien au contraire, répondit une spirituelle compatriote de la sentimentale questionneuse; je m'imagine que nous aurons là la terre promise de l'amour, — de l'amour dans le mariage s'entend, — puisque c'est un pays essentiellement catholique que Rome, et j'entrevois des perspectives ravissantes pour les âmes qui auront le bon esprit d'aller s'aimer là-bas.

Là-dessus cette dame, une comtesse, éloquente et abondante en paroles comme un pasteur protestant, mais plus entraînée vers les rêves, expliqua et crut avoir démontré comment, dans la Rome épurée et pacifiée qu'elle entrevoyait :

Le mariage ne pourrait manquer d'être *effectif* (ici une rougeur), attendu qu'il est dans les usages inva-

riables de Rome d'annuler, au gré des plaignantes, les unions sans effet. — Les Polonaises le savent mieux que personne ; demandez plutôt à la nièce, récemment démariée par le Saint-Père, de Mme la comtesse de B*** !

Le mariage sera tranquille dans la nouvelle Rome, — toujours suivant notre prédicateur à dix-sept volants, — parce qu'il y aura peu ou point de garnison dans la ville.

Il sera fidèle parce que, aux yeux de la stricte loi catholique, l'adultère de l'homme n'est pas plus excusé que celui de la femme. L'épouse ne sera pas négligée par l'époux, celui-ci n'ayant pas même la ressource, dans une cité morte à la politique, de prendre pour maîtresse l'ambition, la plus insatiable des maîtresses.

Enfin, dans une ville majestueuse, peuplée de chefs-d'œuvre toujours vivants, dans ce paradis étoilé des plus brillants souvenirs, il n'y a pas de place pour les trivialités, les habitudes vulgaires, les familiarités humiliantes qui répugnent tant aux natures delicates ! Le sort des maris dépend quelquefois d'un mot qu'ils prononcent. Quelques-uns se sont vus *minotauriser*, ou ont été *minotaurisés* sans le voir, — pour employer le mot de Balzac, — tout simplement parce qu'ils avaient commis la faute bourgeoise d'appeler leur femme : « Mon trognon, » dans un moment d'épanchement. S'ils eussent dit : « Mon ange, » George Dandin ne les aurait pas eus pour confrères. A quoi tiennent

pourtant et le bonheur et ce qu'on appelle l'honneur conjugal!... Et bien! dans la ville des empereurs et des Papes, les lèvres d'époux les plus lourdement prosaïques ne sauraient balbutier ces appellations ignobles et désenchantantes : « Mon petit chat, mon rat, » et bien d'autres de la même famille, non moins dangereuses. Le décor qui vous entoure là-bas, conseille l'élévation et la noblesse même dans les secrets de l'intimité, et la femme est traitée tout naturellement par son mari lui-même avec ce respect passionné qui leur plaît tant.

Voilà, en substance, quel fut le commentaire d'une fée de la Pologne sur la brochure à laquelle monseigneur Dupanloup vient de répondre, un jour que probablement il était dans une de ces crises nerveuses qui tiennent une cruelle place dans sa vie. Si ce prélat délicat, spirituel et lettré ne se retrouve pas tout entier dans cette polémique, il faut en accuser non son talent, mais sa santé incertaine et troublée, qui, plus d'une fois, lui a joué de méchants tours dans l'administration de son diocèse.

Les admirateurs quand même de la Rome papale, ceux qui persistent à trouver toute réforme inutile et impossible, et qui proclament que tout est mensonge dans les accusations portées par M. About, que tout est perfection dans la meilleure des Romes, ceux que l'on est tenté d'appeler les pharisiens du catholicisme, n'auraient pas applaudi à un mot que j'ai entendu

lancer, l'autre jour, sur le départ de M. Dumas fils pour la ville éternelle.

— « Lui qui est un moraliste aimant à peindre les immoralités, disait-on, il a bien fait de se mettre en route au plus vite après le succès de son *Père prodigue*, et sans laisser à la ville qu'il va visiter le temps de se réformer. »

Cependant, l'on m'apprend que l'éloquent et paradoxal écrivain du livre sur la *Femme* et du livre sur l'*Amour*, M. Michelet, ce mélange, ce chaos, cette liqueur généreuse et cette lie, ce génie troublé, donne à qui vient lui en demander, de curieuses consultations sur les matières qui ont fait l'objet de ses deux plus récents ouvrages. Il est assisté dans ce rôle délicat de médecin des âmes par sa dévouée et jeune compagne. Elle et lui se partagent les clients qui, attirés par les dernières publications du célèbre historien infidèle à ses études passées, entrent dans ce logis comme dans unc espèce de confessionnal laïque.

En cet appartement, qui est une petite Cythère épurée et philosophique, l'air est embaumé du parfum des roses; des roses effeuillées jonchent les parquets, des branches de rosiers remplissent les vases, des guirlandes de roses décorent les murs et se balancent en l'air, suspendues au plafond. J'espère, vu la cherté présente des fleurs, qu'il en est, dans le nombre, d'artificielles, en cette saison. C'est dans ce riant bosquet, où l'hiver est nargué, aussi bien l'hiver

des ans que celui du calendrier, c'est dans cette oasis que le couple rend ses oracles. Les deux époux se partagent. A madame il appartient d'être la sœur de charité des âmes masculines, à monsieur revient l'emploi d'infirmier des cœurs féminins, et tout cela se fait de si bonne foi que je serais bien fâché d'en rire.

Le plus riche des hommes de lettres parisiens, M. Paul Auguez, a dû se marier hier, en l'église de la Madeleine, avec une jeune femme qui lui apporte en dot une âme élevée et les hautes vertus déjà déployées par elle dans une première union. Lui, par la mort de sa mère, a hérité, il y a un an environ, d'une couple de millions. Son hôtel, situé avenue de l'Impératrice, est somptueux, ses livrées sont éclatantes; il peut s'étaler dans un merveilleux carrosse à huit ressorts, que mène un chef-d'œuvre de cocher que l'on dirait engraissé exprès. Celui que M. de la Rivonnière se procure au poids de l'or pour en orner la berline de sa belle-fille, dans le *Père prodigue*, ne peut pas être plus beau. Avec et malgré tout cela, M. Paul Auguez a voulu se marier en homme de cœur et en poëte plutôt qu'en millionnaire. C'est noble.

Il a fait naguère des livres singuliers. Je ne parle pas de l'inévitable volume de poésies que l'on retrouve dans la carrière de presque tous les jeunes écrivains et qui, chez lui, fut imprimé avec un luxe bien rare. Il ne me souvient guère du *Pantagruel,* petit journal que Paul Auguez fit naguère en collaboration avec le baron

Frédéric de Reiffenberg fils. Mais j'ai encore dans un coin de ma bibliothèque *les Élus de l'Avenir*, volume étrange, où une préface d'Henri Delaage et une verte réplique à M. A. Viennet, coupable d'avoir spirituellement douté des Esprits, précèdent des chapitres moins clairs que l'Apocalypse.

M. Auguez eut un jour une idée bien triomphante! Sur le même beau papier qui a servi à éditer ses poésies il fit imprimer et lancer une pétition où il demandait à qui de droit..... vous ne devineriez jamais quoi.

Que les gens de lettres formassent une corporation dans l'État, ayant ses priviléges et son costume distinctif!

Le soin de fixer notre uniforme était laissé par le jeune pétitionnaire au goût éclairé du gouvernement.

Parbleu! celui-ci n'aurait pas eu à chercher bien loin la tenue qui nous convenait le mieux. Il n'y avait qu'à nous donner le même habit qu'aux facteurs de la petite poste, tout simplement. Ceux-ci ne sont-ils pas aussi hommes de lettres? On aurait pu ajouter, au collet et sur les manches, une plume brodée en n'importe quoi pour indiquer que nous différons des facteurs en ce que nous écrivons nous-mêmes les choses écrites que nous distribuons au public.

A propos de mariages, il paraît que décidément Mlle Angelina Lemoine est très-demandée par les

épouseurs. C'est à son avocat et à l'éloquent défenseur de sa mère, Me Lachaud, que s'adressent de préférence les prétendants à la main de Mlle Angelina. De même, puisque ce feuilleton a passé à bon droit pour le parrain de Mlle Rigolboche, j'espère bien être appelé à recevoir les ouvertures de ceux qui aspireraient à épouser cette célébrité.

C'est à elle que j'ai dédié, pour des motifs que l'on connaîtra en se présentant chez l'éditeur Dentu qui se fera un vrai plaisir de ne pas vous les cacher, moyennant trois francs par exemplaire, le téméraire volume intitulé *Paris aventureux*. Mon collègue Pharès me reproche un peu dans son dernier feuilleton d'avoir fait *Paris aventureux*. Il estime que nos bavardages ne méritent pas cet honneur de la publication en livre. Je crois que c'est mon excellent confrère qui se trompe en ceci. Certainement il est des chroniques que c'est trop d'imprimer une fois, même au bas d'une feuille volante ; à plus forte raison de loger durablement dans un livre ; mais il y a aussi des courriers qu'il y a plaisir et profit à retrouver, ceux de mon collègue Pharès, par exemple, et il est trop modeste s'il en juge autrement.

Pour moi, loin de le blâmer, si l'on eût adopté pour les Courriers de Pharès le parti que l'on a cru pouvoir prendre pour ceux de Manè, je l'aurais bien plutôt félicité et remercié. A mon avis, ces rognures de l'histoire du temps présent, ces miettes de l'actualité,

loin d'être vouées à la dispersion aussitôt que s'effacent les bruits dont nous sommes les échos, acquièrent du prix, au contraire, à mesure que l'on s'éloigne du moment qui nous vit les colliger. Notre besogne frivole, si elle est bien faite, surtout si nous n'y mêlons pas l'invention à la vérité, peut offrir à nos neveux un tableau précieux de la vie privée en ce temps-ci, une photographie familière des faiblesses de nos grands hommes pris dans leur robe de chambre, maints détails, force particularités, des traits de physionomie ou de costume, des excentricités, des menus scandales, des plaisanteries où l'époque se reflète au moins aussi bien que dans les choses sérieuses, toutes friandises qui n'en sont que plus appétissantes après quelque séjour dans l'armoire. Les fleurs de la chronique valent mieux, selon moi, séchées que toutes fraîches. Croyez-vous que les *Historiettes de Tallemant des Réaux* auraient eu pour ses contemporains l'attrait qu'elles nous présentent ? Nous trouvons chez lui un vaste répertoire des petitesses du grand siècle que, pour ma part, je ne me lasse pas de consulter. Sa chronique nous révèle un tas de personnages, nobles et bourgeois, aventuriers et aventurières, justement dédaignés par l'histoire, et aborde-t-elle les célébrités dont le nom remplit les annales, c'est pour nous dévoiler les aspects intimes de leur vie, ceux sous lesquels ces grands hommes se montraient à leurs valets de chambre. On a dit souvent qu'il n'y avait pas de grands

hommes pour leurs valets de chambre. : il n'y en a guère non plus pour la chronique qui fait métier de déshabiller les héros. Elle ne raconte pas qu'Henri IV vainquit à Ivry et à Arques, mais bien que ses maîtresses, souvent désappointées, l'appelaient *le capitaine Bon Vouloir*. Ainsi de suite. Métier de valet de chambre, dira-t-on peut-être, que ce rôle de chroniqueur ! En tout cas, ce n'est pas une condition servile que d'être le valet de chambre de l'histoire : — un valet de chambre pensant, comme l'homme est un roseau, d'après Pascal.

Imaginez-vous bien que la postérité sera plus avide encore que le temps présent de détails sur Marguerite Rigolboche. Jugeons-en par nous-mêmes ; une fois que nous nous mettons à étudier le passé, nous n'en dédaignons aucune parcelle. Au contraire, plus mince est la paillette retrouvée en fouillant, plus on est fier. Je me passerais plus volontiers de savoir le nom de Mlle Adèle Courtois ou de Mme Deslions que celui de la Fanuche, parce que cette beauté-ci régnait il y a plus de deux cents ans. De même, quelle ne fut pas notre joie le jour où, feuilletant ce cher Tallemant des Réaux à l'époque justement où Marco et la chanson des louis d'or faisaient fureur dans *les Filles de Marbre*, nous y trouvâmes des couplets qui commençaient ainsi :

> Poucette n'aime pas le son,
> Si ce n'est le son des pistoles !

Donc, le dix-septième siècle a eu, lui aussi, son : *Marco, qu'aimes-tu donc?* découverte importante! et voilà comment et pourquoi la chronique n'est pas du tout éphémère!

Sans aller si loin, voyez le goût insatiable du public pour ce défilé des choses de l'année que, sous le nom de Revues, les théâtres lui servent, tous les mois de décembre que Dieu fait. Encore un symptôme encourageant. Nos revues, il est vrai, à nous autres journalistes, n'ont pas, pour se soutenir, comme les revues des vaudevillistes, les mollets de ces dames. Ça manque de mollets et de maillots roses, nos feuilletons. Que voulez-vous! La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Du reste, l'art de fabriquer les Revues est dans une évidente décadence sur toute la ligne de nos théâtres de genre. Le célèbre succès des *Pommes de terre malades* a été l'âge d'or; nous sommes aujourd'hui dans l'âge de fer. Ceci est attesté par la revue des Variétés aussi bien que par celle du Palais-Royal ou des Délassements-Comiques. On en jouait une, hier soir, au Théâtre-Déjazet; je ne l'ai pas vue.

L'imitation de notre amie Rigolboche joue un grand rôle dans la Revue du Palais-Poyal aussi bien qu'aux Variétés. Lucile Durand s'appelle, au boulevard Montmartre, Mimi Bamboche, et naturellement danse tous cheveux au vent. Il y a de bonnes intentions dans son cancan, mais cela ne suffit pas. On dit qu'elle a

pris des leçons de la vraie Rigolboche, et l'a récompensée de ses conseils par le don d'un fort beau bracelet.

Au Palais-Royal, c'est Mlle Schneider, incontestablement plus légère que Mlle Durand, qui fait les honneurs de l'inévitable *chahut*. Mais combien elle est loin encore de leur modèle à toutes, l'inimitable Marguerite qui, de ses pieds flamboyants, illumine la Revue des Délassements-Comiques ! Elle porte en reine un costume éblouissant, que ses compagnes jalouses lui avaient caché le jour de la répétition générale. Je signale aussi à la sévérité éclairée de M. le régisseur et de M. le directeur des Délassements-Comiques ! la malveillance évidente avec laquelle les mêmes petites envieuses présentent les sept ou huit tambours de basque que Marguerite doit crever en dansant, d'autant de coups de son pied ailé. Ah ! mesdemoiselles, que c'est mal ! Au lieu de faciliter à votre camarade ses exploits, vous vous efforcez de les lui rendre presque impossibles. Allez demander aux écuyers du Cirque, vos voisins, si c'est ainsi qu'ils en usent avec les clowns qui passent à travers les cerceaux qu'on leur tend !

On a joué à l'Odéon trois actes en vers : *les Equipées de Sténio*. L'auteur, M. Paul Juillerat, est un homme en place affable et distingué, en même temps qu'un poëte excellent. Il est fils d'un ministre du culte évangélique et fut lui-même quelque temps pasteur.

Déjà il avait donné au théâtre deux actes élégamment rimés : *la Reine de Lesbos* et *le Lièvre et la Tortue*.

Cela devient effrayant pour les auteurs dramatiques de profession, qui n'ont que leur talent pour vivre, de voir combien de hauts personnages et de fonctionnaires se mettent maintenant à cultiver la muse avec succès. A l'Opéra, le prince Poniatowski, sénateur, est en répétition. A la Comédie-Française, M. Camille Doucet, écrivain d'un rare mérite et en même temps chef de la section des théâtres au ministère d'État, est en répétition. A l'Odéon, c'est M. Juillerat. A la Porte-Saint-Martin, c'est le collaborateur de M. Victor Séjour, qui est descendu des régions officielles pour remporter un succès de cent représentations. On annonce que le même infatigable esprit travaille en ce moment pour le Cirque et la Gaîté.

Aussi, un bohême paresseux que l'on excitait à faire du théâtre, répondit-il l'autre jour :

— Que me conseillez-vous là ! Pour réussir au théâtre à présent, il faut commencer par être ministre, sénateur, ou tout au moins député.... et même député cela ne suffit pas. M. Granier de Cassagnac, qui n'est que député, a échoué.

Nous avons encore, en fait de nouveauté, le procès Giblain, que les uns apprécient avec beaucoup d'indulgence, et que les autres jugent avec toute espèce de passions hostiles, — en vrais Guelfes ! Nous avons eu

hier soir, aux Italiens, la continuation des débuts de M. Giuglini dans *I Puritani*.

Je n'assistais pas à la représentation; mais le matin même, dans un café où déjeunent beaucoup de gens de lettres, j'avais assisté à une scène curieuse jouée au détriment de M. Angelini, la basse à laquelle est échue, faute d'un meilleur artiste, le magnifique rôle de sir Giorgio, créé naguère par Lablache.

Ayant lu sur l'affiche le nom du signor Angelini, un dilettante, bien connu pour l'exaltation de ses sentiments musicaux, entra dans le café en ne proposant rien moins (il parlait haut et était très-sérieux) que d'organiser contre le pauvre Angelini une dénonciation collective. On l'accuserait de complot contre la sûreté de l'État; on déclarerait qu'il recèle des bombes chez lui; on le ferait jeter en prison. Tout valait mieux, selon ce dilettante forcené, que de laisser entre les mains d'un massacre la partie de sir Giorgio.

III

Sommaire : Grassot. — Le groupe des anciens comiques aux Champs-Élysées. — On en sera bientôt réduit à aller rire dans l'autre monde. — Une remarque à propos de petits verres. — M. Girard. — La fièvre des esprits. — Un avaleur de brochures. — Nouvelles de la croisade des jupes en faveur du Pape. — Papauté et Pape ôté. — Les discussions économiques moins bien portées dans le monde que les controverses religieuses. — De l'avenir et du présent des tourniquets dans les sociétés modernes. — Les surprises de MM. Granier de Cassagnac et Grandguillot. — Faut-il signer de Mirecourt ou Jacquot ? — La pie au nid ou Henri Desroches. — Les dénicheurs. — Je cherche, tu cherches, il cherche. — Les neuf muses. — Pourquoi ce n'est pas Mme d'Agoult qui est Henri Desroches ; — ni Céleste Mogador ; — ni Claude Vignon non plus. — Trop belle. — Encore six muses : Mme la comtesse Dash ou le chanoine Dash ; — Augustine Brohan ; — Esther Guimon (parallèle entre Esther et Delphine) ; — Mme de Tourbey ; — Mme Nar.....n ; — Mme de Grandford. — Nous brûlons. — Envoi d'un portrait français en Perse. — *La Pénélope normande*, drame et roman. — Histoire d'un dénoûment. — MM. A. Karr, Lambert Thiboust et Lafontaine. — Accouchement tumultueux. — Évanouissement de l'un, fièvre puerpérale de l'autre. — Ces gens de lettres mangent toujours !

Paris, 20 janvier 1860.

Eh quoi ! Grassot n'est plus. La mort a eu le courage de l'emporter sérieusement, lui qui nous a tant

fait rire ! Il est allé grossir aux Champs-Élysées ce petit groupe d'ombres à part, les Sainville, les Alcide Tousez ; car jamais vous ne me ferez croire que dans l'autre monde plus que dans celui-ci ces joyeux fantoches soient appelés à se comporter comme le commun des trépassés.

Si la mort continue, la cruelle qu'elle est, à cueillir nos plus beaux comiques, c'est fini, on ne rira plus du tout ici-bas ; et, quand on voudra s'amuser comme naguère on s'amusait au Palais-Royal dans l'éclat de ses beaux jours, il faudra prendre une stalle pour l'autre monde où s'en sont allés en représentation les héros et les héroïnes des tréteaux dévastés. Oui ; mais où est le bureau de location ? Il est partout et il n'est nulle part. On reçoit son billet le jour où l'on aurait envie de rester ici ; on ne sait comment se procurer un coupon, le soir où l'on désirerait aller voir ce qui se joue là-bas.

Grassot, s'il était né, comme le disent ses biographes, au mois de janvier 1800, avait tout juste l'âge du siècle qu'il a égayé. Son dernier soupir s'est exhalé, dans la nuit de mardi à mercredi, de cette même bouche féconde en joyeux *gnouf-gnouf*. Depuis longtemps il languissait, il n'était plus que l'ombre de lui-même, et bien avant qu'il quittât le théâtre, sa voix l'avait abandonné. Il ne parlait plus que par gestes et par gloussements. Quels gloussements et quels gestes ! On sait que, depuis quelques mois, il s'était rendu

propriétaire du *Café Minerve*, et les chroniques ont salué de leur mieux la retraite du vieux comique, non dans un fromage, mais dans un bocal de prunes à l'eau-de-vie. On espérait qu'il pourrait encore descendre gaiement la vie sur un fleuve de Punch-Grassot. Les dieux en ont décidé autrement.

A présent le flacon est vidé ; il n'en reste plus que le souvenir ; mais ce souvenir sera durable. Parmi les gaietés de ce siècle, — elles ne sont pas déjà si nombreuses pour qu'on en oublie ! — la postérité redira le nom de Grassot et toute une génération de plaisanteries frappées à son effigie. Beaucoup de mots comiques ont circulé sous son nom et beaucoup sont réellement de lui. Il avait du trait, à la façon de M. Commerson et du *Tintamarre*. Ce n'est assurément ni la manière de Voltaire, ni celle de Mme de Sévigné, ni celle du faubourg Saint-Germain, quand il daigne montrer ce qu'il sait faire. L'esprit qu'avait Grassot, c'est celui qui assaisonne bien les petits verres de n'importe quoi, de *dur* ou de *doux*, pris sur le comptoir en trinquant avec une connaissance. On veut que les petits verres ait abrégé la vie de notre comique si populaire et si regretté. Il connaissait tant de monde ! Il disait à tant de gens : « Ma vieille, » ou « mon trognon, » en leur tapant sur le ventre ! Or, j'ai remarqué que de pareils petits noms d'amitié veulent être incessamment arrosés. Il est donc bien possible que cet excellent Grassot se soit éteint pour

avoir, de longue date, trop allumé son estomac. Alors, il serait mort à petit feu... d'alcool, et l'esprit-de-vin aurait chassé de ses veines l'esprit de vie.

Les deuils marquants n'auront pas fait défaut cette semaine dans le monde des théâtres et des arts. Le successeur d'Habeneck à l'Opéra et au Conservatoire, M. Girard, compositeur distingué en même temps que chef d'orchestre de premier ordre, n'a-t-il pas été enterré hier même ! Celui-ci a eu l'honneur d'imiter dans sa fin subite le trépas de Molière. Frappé, en face de son pupitre, en pleine représentation des *Huguenots*, par le mal qui allait l'enlever, c'est à peine s'il a eu le temps d'aller mourir chez lui. Lui aussi, il est resté jusqu'à la dernière extrémité sur son champ de bataille.

Cependant la fièvre n'est pas encore aux jambes des polkeurs et des valseurs, malgré quelques accès isolés, mais elle est toujours aux esprits. Nous continuons à filer un train de je ne sais combien de brochures à l'heure. Un monsieur, qui a du temps à perdre et de la patience à revendre, nous contait hier en avoir acheté et lu (le malheureux !) trois cents depuis quinze jours ! Il me semble que ce hardi consommateur aurait droit à une prime chez l'éditeur Dentu, ou bien à une pension pour ses vieux jours, si jamais l'amour désordonné des brochures vient à le ruiner.

La croisade des jupons en faveur du Saint-Siége

continue dans les salons, et telle est l'animation de ces crinolines devenues une armée de volontaires au service du pouvoir temporel, que l'une d'elles, une femme d'esprit pourtant, parlant de la question romaine, a été jusqu'à passer sa réputation de bon goût au fil d'un abominable calembour : « *Le Pape et le Congrès*, disait-elle, ce n'est pas un écrit sur la Papauté, mais c'est le Pape ôté. »

A l'occasion de cette brochure des brochures, de cette brochure par excellence, de cette brochure originelle, *le Pape et le Congrès,* tout s'est allumé, et malgré la diversion puissante opérée par les germes de préoccupations d'un autre ordre contenus dans la lettre de l'Empereur à son ministre d'État, les Romagnes sont toujours à la mode, et n'ont pas cessé d'être, dans trente salons, vingt fois par soir, contestées ou octroyées, enlevées ou rendues à Sa Sainteté. Un fait facile à constater, c'est combien les discussions religieuses sont mieux portées que les controverses sur le nouveau programme économique que l'Empereur vient de formuler ! On laisse ces dernières aux petites gens qui portent des habits achetés tout faits.

Ce qui s'appelle un peu vaguement les *idées modernes* paraît donc, en ce moment, avoir satisfaction sur toute la ligne. Plus de tourniquets nulle part, ni à la porte de la Bourse, ni à la frontière de l'Empire ! Ce serait effectivement plus rationnel et plus conforme à l'esprit du temps ! à la rapidité des communications

incessantes de peuple à peuple, et au besoin qui se fait sentir universellement d'enterrer une bonne fois les vieilleries continuées ou renouvelées du moyen âge! Tourniquets et prohibitions, autant d'images légèrement perfectionnées des grilles, des verrous et des chaînes qui fermaient naguère non-seulement chaque ville, mais dans la même ville isolaient certains quartiers réprouvés, le *Ghetto*, par exemple, c'est-à-dire le nid aux marchands juifs.

A quelque opinion que l'on appartienne, un mérite que l'on ne peut contester à la politique qui domine en France aujourd'hui, c'est d'exceller dans l'art de surprendre son monde. Les coups de théâtre s'exécutent parfois sans que les plus fidèles serviteurs et les plus rapprochés, en apparence, de la pensée officielle y soient plus préparés que vous ou moi. C'est ainsi que le nouveau programme économique, éclatant subito au *Moniteur*, a pris sans vert le journal de M. Grandguillot. De même, la brochure jetée à l'improviste dans les jambes du journal de M. Granier de Cassagnac avait quelque peu désarçonné celui-ci et il a fallu du temps à ce paladin pour se remettre en selle.

Pauvre M. Grandguillot ! je plaindrais son sort s'il n'avait pour se consoler et pour attirer ou maintenir les abonnés à son journal, la chronique du mystérieux enfant gâté du *Constitutionnel* : Henri Desroches. Disons cela entre nous, avec la modestie qui sied au vrai mérite : ce sont les chroniqueurs qui font la for-

tune des gazettes. Eux seuls ! Par la raison bien simple qu'eux seuls écrivent pour les femmes et que ce sont les femmes, toutes-puissantes au foyer domestique, qui choisissent le journal de la maison, tout comme s'il s'agissait du cachemire dans lequel elles s'envelopperont. Il n'y a que les célibataires qui, en tant que matière abonnable, échapperaient peut-être à l'hameçon de la chronique, — s'il y avait des célibataires.

Aussi, un homme entendu dans ces sortes d'affaires, M. de Villemessant, passe-t-il sa vie à mettre au monde des chroniqueurs qu'il dévore bientôt, comme Saturne ; aussi, un des premiers soins de M. Guéroult, lorsqu'il a fondé *l'Opinion nationale*, fut-il de recruter M. About, comme courriériste du samedi ; aussi *l'Indépendance belge* a-t-elle remis les destinées de son feuilleton, dont elle comprend toute l'importance, entre les mains de très-haut et très-puissant personnage MANÈ, de son altesse THÉCEL ; de sa majesté PHARÈS.

Pauvre M. Grandguillot ! on attaque sa plume et on raille son nom. Grandguillot a le don de faire rire M. Villemain aux larmes. Mais si le nom de l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie française n'était depuis longtemps décrassé par la renommée, ces trois syllabes en elles-mêmes : *Villemain*, offrent-elles rien de bien ragoûtant ?

On a beaucoup ridiculisé M. de Mirecourt de n'avoir

pas eu le couragè de signer Jacquot. Nous sommes assez singuliers sur ce chapitre-là, nous autres journalistes : s'il est une carrière où les aïeux doivent compter pour rien, c'est bien la nôtre assurément. Pourtant, nous ne nous bornons pas, le cas échéant, à demander compte à un confrère de ce qu'il a écrit ; nous commentons la signature qu'il a mise au bas de son article. Tantôt on la ridiculise parce qu'elle est trop laide, et, tantôt, la trouvant trop belle, on l'accuse d'être ornée de faux brillants ; on l'assimile à une boutonnière ornée de fausses décorations. Il faudrait pourtant se décider ou à laisser les usurpateurs tranquilles, ou à ne pas troubler dans la modeste jouissance du nom paternel ceux qui se contentent philosophiquement du peu qui leur a été légué.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à M. Grandguillot, ce qui le console de tout, c'est qu'il a rencontré son chroniqueur ou plutôt sa chroniqueuse. Il a cherché deux mois avant de trouver cette pie au nid. Tel un échappé de collége rêve l'amour d'une duchesse, tel M. Grandguillot, promu tout jeune à la direction d'un grand journal, songea d'abord à pourvoir son rez-de-chaussée d'un Courrier de Paris fait par une femme, par une grande dame, ou tout au moins par une belle dame.

Il a trouvé, et maintenant c'est nous qui cherchons, — Nous que d'autres cherchent. — Je cherche, tu cherches, il cherche.... J'ai rencontré, l'autre jour,

Eugène Guinot qui cherchait Henri Desroches. Moi je *le* ou *la* cherche pour lui remettre ma carte, en raison des avances faites par son feuilleton à *Paris aventureux* de votre serviteur. Les modistes, les brodeuses et les couturières cherchent à l'envi la femme qui s'abrite sous la barbe d'Henri Desroches, dans l'espoir d'obtenir une mention pour les chefs-d'œuvre de leur industrie. On conte même que trois ou quatre femmes de lettres, soupçonnées d'être Henri Desroches, sont en train de se monter une jolie garde-robe avec les présents que les meilleures faiseuses déposent à leurs pieds, — pour se rendre Henri Desroches favorable.

Il est jusqu'à neuf femmes que l'on a soupçonnées jusqu'ici, en différents lieux, avec plus ou moins de vraisemblance, de chroniquer pour *le Constitutionnel* en bonne fortune. Passons rapidement en revue le bataillon de ces muses.

Daniel Stern, autrement dit Mme la comtesse d'Agoult, a été nommée une des premières. On prétendait la reconnaître à l'allure philosophique de son esprit, à l'indépendance de sa plume, à sa connaissance de tous les mondes. Mais, évidemment, ceux qui hasardaient cette supposition étaient de tous les devins les moins près de la vérité, pour une infinité de raisons et surtout parce que Mme d'Agoult passe l'hiver à Nice, terre où les orangers fleurissent, mais non pas les chroniques parisiennes.

D'autres ont nommé Céleste Mogador, comtesse

de Chabrillan. Je sais pour ma part que cette ex-reine du cancan, cette ex-écuyère de l'Hippodrome, cette ex-actrice des Folies-Dramatiques et des Variétés, entrée sérieusement en littérature comme, il y a un siècle, elle serait peut-être entrée en religion, grille de s'essayer à la chronique. Elle y ajouterait peut-être des saveurs nouvelles. Elle a de l'intelligence et une volonté de fer, demandez plutôt à Alexandre Dumas! Précisément, c'est en trouvant souvent le nom de Dumas sous la plume d'Henri Desroches, en rapprochant cette circonstance de l'aspiration connue de celle qui fut Mogador vers la chronique, que l'on a été tenté de traduire Henri Desroches par Céleste de Chabrillan. Mais Henri Desroches se mêle de religion et de métaphysique; il sait de la théologie, au besoin, autant qu'homme de France ou de l'*Univers*. Est-ce sous les bosquets de Mabille que Céleste Mogador aurait étudié tout cela?

Claude Vignon, qui signe Noëmi Constant les bustes et les médaillons que Pradier habitua ses belles mains à modeler, joint tant de charmes séducteurs à une dose très-réelle d'esprit et de talent, qu'on a toujours l'air, en louant chez elle le mérite de l'écrivain, d'être désarmé par les attraits de la femme. Voilà le danger qu'il y a pour une artiste à être d'une beauté peu commune. Mais, que voulez-vous! Ce n'est pas la faute de Noëmi Constant. Il ne faut pas la gronder d'être jolie. Elle ne s'est pas faite elle-même. De plus,

comme les enfants coupables et grondés le disent en pleurnichant : *Elle ne le fera plus.*

Il s'agit de savoir aujourd'hui si Claude Vignon et Henri Desroches sont une seule et même Noëmi Constant.

L'un dit oui ; l'autre vote non ; moi j'opine pour la négative.

Certes, Claude Vignon a les qualités nécessaires pour faire Henri Desroches, et Henri Desroches est assez bien fait pour que Claude Vignon ne puisse être que flatté si on les confond. Mais pour chroniquer dignement dans un grand journal, il faut avoir au moins un pied dans le grand monde, et la destinée, — si honorable que soit sa vie, puisque des travaux distingués l'ont remplie, — a parqué Claude Vignon dans le monde purement artistique.

Les mystérieux feuilletons du *Constitutionnel* sont quelquefois attribués à MADAME LA COMTESSE DASH, romancière bien connue, plume alerte, vif esprit, imagination toujours jeune. Mme Dash est d'autant plus suspecte qu'on lui sait presque autant de goût pour les succès voilés que pour les petits dîners fins. Il est à peu près avéré maintenant que c'est elle qui, sous le nom de Jacques Reynaud, a si galamment pourctrait un certain nombre de figures contemporaines. Elle a usé deux ou trois pseudonymes au service de *Figaro*. Elle a fait au moins deux des romans de son grand ami Alexandre Dumas. Mais elle vit fort retirée, ne rece-

vant que quelques rares intimes. Cette femme, qui fut si fêtée, s'intitule aujourd'hui elle-même avec une bonhomie charmante : le chanoine Dash. Elle habite les Batignolles, qui ont beau être annexées à la ville ; ce n'est pas encore là le cœur du Paris de la chronique. Excellent endroit, par exemple, pour y écrire en paix ses Mémoires, ce que fait, dit-on, Mme Dash à ses heures de loisir. Ils seront piquants, comptez-y. L'auteur les a légués à une sienne nièce, fidèle compagne de sa fortune, vigilante gardienne de son repos, une Antigone dont le dévouement n'a pas affaire à une aveugle. Loin de là ! les yeux de la comtesse Dash sont restés beaux et bons, quoique au théâtre on la voie les affubler d'un lorgnon à deux verres, dit pince-nez.

Augustine Brohan.... Allons donc ! Je lève les épaules et je passe sans faire à cette conjecture l'honneur d'une réfutation. Mlle Brohan serait plutôt Manè qu'Henri Desroches, et je crains qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre.

Certains devins se sont crus bien habiles en prononçant le nom d'Esther Guimon ; une célébrité dont le sens échappe non-seulement à tout ce qui n'est pas Parisien pur sang, mais même à tout ce qui n'est pas le Parisien d'un certain boulevard, d'une certaine heure et d'une certaine génération ! Ceux qui arrivent maintenant ont quelque peine à comprendre comment et jusqu'à quel point cette femme a été reine. Aucune

autre pourtant n'a été mêlée à plus de choses et n'a dirigé plus d'hommes marquants, n'a surtout creusé plus à fond la vie. Ça été là le secret de sa force. Qui donc était-elle pour attirer des hommes comme MM. de Girardin, Guizot, Victor Hugo, Lamartine, Dumas et Eugène Sue? C'était une femme d'esprit et d'autant d'esprit que Mme de Girardin elle-même. Mais, entre elles, que de différences! D'abord, comme position sociale; puis, Delphine était la beauté, la fantaisie, la poésie et l'idéal. Autant l'esprit de Delphine allait haut, autant celui de l'autre allait droit. Chez la première, une disposition marquée à se contenter des surfaces et à les colorer avec un art merveilleux; chez la seconde, un besoin impérieux d'analyse impitoyable. A l'école de cette Esther, l'esprit pratique de l'auteur du *Demi-Monde* a beaucoup appris et, de même que dans les toiles de certains peintres on lit clairement le nom de leur maître, plus d'un initié s'écrie en saluant maint passage d'Alexandre Dumas fils : « Je reconnais; ceci est de l'Esther. » Elle n'a jamais rien écrit. Ce n'est pas qu'elle n'eût pu faire les plus merveilleuses chroniques du monde; elle, la chronique incarnée! On assure qu'elle aussi laissera des Mémoires.

Ceux qui suivent avec quelque assiduité les premières représentations, ont certainement remarqué à chacune de ces solennités, si fêtées d'un certain monde, une charmante jeune femme brune, en cheveux le

plus souvent, et décolletée de manière à laisser voir l'élégante blancheur de ses épaules, toujours assise dans une des loges les plus choisies de la salle, ayant pour compagnon le plus ordinaire un homme à longs cheveux blancs. Lui, c'est Charles Didier, l'auteur de *Rome souterraine.* Elle, n'appartient à la littérature que par ses relations. C'est Mme DE TOURBEY. Elle a des regards aimantés, à ce que prétend Henri Delaage; mais ce n'est pas là une raison pour lui attribuer *la semaine du Constitutionnel.*

Dans son salon de la rue de Vendôme se pressent à l'envi les hommes d'esprit et de talent : les deux Dumas, Flaubert, About, Victor Séjour, Murger, Marc Fournier et bien d'autres. Être reçu chez Mme de Tourbey, c'est presque recevoir son diplôme d'homme de lettres; aussi les débutants doivent s'y faire présenter. Cela est de rigueur, comme d'avoir passé son baccalauréat pour entrer dans l'administration. Elle est l'Égérie de la Porte-Saint-Martin ; ce n'est pas encore là une raison, dira-t-on, pour qu'elle fasse la chronique du *Constitutionnel.* Au contraire, son rôle d'amie influente et dévouée doit absorber les instants que lui laisse *la gestion* de son salon, si l'on peut ainsi parler. Elle n'est donc pas l'auteur de ces feuilletons orphelins dont on recherche l'origine ; on a pu toutefois s'y méprendre ; ils portent la marque de sa maison, sinon de sa main, en ce sens qu'on y a retrouvé bien des choses qui d'abord avaient été dites chez elle.

Plusieurs journaux ont avancé ou insinué que H
Desroches était une grande dame russe et de son vı
nom s'appelait Mme *Nar.....n*. On oublie que, retir‹
désormais dans un but de pieuse mortification au cou
vent des Oiseaux, Mme Nar.....n se recueille, ce qu
ne l'eût pas disposée à favorablement accueillir la proposition de rédiger un feuilleton tout rempli de mondanités. Faire de la chronique c'est se jeter au plus fort de la mêlée. Or la dame dont on parle s'est formellement retirée de la bataille, et panse à l'ombre ses blessures.

« Vous brûlez, » dit-on à certains jeux, lorsque celui qui cherche un objet caché s'en approche. Mor tons ensemble l'avenue des Champs-Élysées, presque jusqu'au bout; entrons dans une de ces somptueuses maisons neuves, où la location d'une chambre est bien plus chère que celle d'un palais entier à Venise; pénétrons dans certain appartement tout capitonné de soie, tout luisant d'or, dont la maîtresse s'appelle Mme Marie Manoel de Grandford, et nous *brûlerons*, dans toutes les acceptions du mot, comme hommes et comme dénicheurs de Henri Desroches.

Ici l'on est en plein dans le courant de la chronique parisienne. Ici hantent régulièrement, tous les vendredis soirs, les princes de la chronique, et l'on trouverait sans peine des matériaux pour faire la chronique des princes. Parmi les habitués, en voici un, un prince de nom illustre, qui a récemment traduit *Faust* en vers français; en

ci un autre, un prince italien, qui a pour homonyme récent traité de paix. Voici un chroniqueur qui porte nom d'un député au Corps Législatif, et voici ce député lui-même dont le nom appartient aussi à un chroniqueur. Arsène Houssaye, plus un duc dont le nom signifie Fusion ; voilà, avec plusieurs autres que j'oublie volontairement, les éléments principaux groupés autour de la maîtresse du salon où nous nous sommes introduits. On y cause avec supériorité de tous les sujets qui relèvent de la chronique. Un courrier de Paris nourri sur ces hauteurs aurait évidemment chance de l'emporter sur ses rivaux, aussi vrai que les gigots de pré-salé enfoncent le mouton des plaines vulgaires. Il est évident que Mme de Grandford a autour d'elle et en elle tous les éléments nécessaires pour mettre en feuilletons la vie parisienne. De plus, symptôme accusateur, on a vu traîner chez elle, — sur une table, — un exemplaire *annoté au crayon* de notre *Paris aventureux*, dont j'ai déjà dit que Henri Desroches avait bien voulu s'occuper.

Madame de Grandford a déjà publié avec succès divers récits de cœur et de voyages. La plume, entre ses doigts blancs, n'a donc rien d'insolite, ni de nouveau. Pour proclamer qu'elle est Henri Desroches, il ne me manque que de comprendre comment elle trouverait le temps de l'être. Sa réputation d'esprit l'oblige à dépenser bien des heures en réceptions et en jolis propos de visite. Son renom d'élégance et de

beauté ne lui permet pas de regagner du temps sur sa toilette. Il en faut aussi pour s'étendre gracieusement, dans une pose orientale, sur les coussins de son ottomane, et pour recevoir, en cette attitude, les hommages empressés et presque quotidiens de l'ambassadeur persan et pour faire au Shah la grâce de lui envoyer son portrait. Avec tant d'occupations sur les bras, où trouver le loisir de faire régulièrement un feuilleton par semaine ?

Voilà maintenant notre enquête terminée. Si elle n'a pas amené de solution positive (ce qui est assez généralement le sort des enquêtes), elle nous aura du moins fourni l'occasion de tracer neuf croquis de femmes plus ou moins mêlées aux choses de la littérature et de les réunir dans le cadre d'un même prétexte.

Assez d'autres ont dit le succès d'Alphonse Karr au Vaudeville et raconté l'histoire de Noëmi d'Apreville, la double adultère qui fleurit en roman et en drame, sous le nom de *la Pénélope normande*. Assez d'autres ont constaté en quoi le dénoûment du drame diffère de celui du roman, jugé avec raison tout à fait impossible à la scène. Ce que je veux retracer, ce sont les circonstances fantastiques dans lesquelles le nouveau dénoûment, — celui qui est applaudi chaque soir au Vaudeville, — fit son entrée dans le monde.

La scène se passe à une lieue de Nice, dans cette fameuse villa bâtie au pied d'une montagne faite

exprès, où Alphonse Karr est homme de lettres le matin, jardinier-pépiniériste de midi à six heures, gentilhomme le soir, à l'occasion, et philosophe toujours.

Personnages : ALPHONSE KARR, maître de la maison.

LAMBERT THIBOUST, son collaborateur et son hôte.

LAFONTAINE, son principal acteur, également son hôte.

La *Pénélope normande* était mâtée, gréée, prête à faire voile vers Paris, — ses constructeurs le pensaient du moins, — lorsqu'on s'aperçut, au moment de lever l'ancre, qu'il manquait quelque chose d'indispensable, — non pas un vent favorable, comme dans la tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, tous les vents étaient favorables à la traversée de *la Pénélope;* — mais un dénoûment.

Un dénoûment, ça se cherche et ça se trouve. Ils cherchèrent. Mais le ciel, qui envoie des brochures aux hommes, ne leur expédie pas toujours des dénoûments au moment juste où ils en ont besoin.

On ne trouvait rien.

Alors les hôtes de la villa Bermond offrirent aux naturels du pays le douloureux spectacle d'hommes en mal de dénoûment. On ne voyait qu'eux sur terre et sur mer, par monts et par vaux, tantôt réunis, tantôt un par un, tantôt les yeux levés vers l'azur, comme s'ils attendaient d'en haut un dénoûment providentiel, tantôt les regards obstinément fixés au sol, comme s'ils

comptaient voir jaillir leur salut des entrailles de la terre.

Chaque fois qu'ils se séparaient pour aller isolément à la chasse au dénoûment, chacun de nos trois amis s'engageait, s'il rencontrait l'oiseau rare, à revenir en toute hâte à la maison pour y mettre le feu. Une manière de télégraphier aux autres la bonne nouvelle.

Un beau jour Lafontaine ne parut pas à l'heure du dîner. On se mit à table sans lui.

Au dessert, le retardataire se précipitait enfin dans la salle à manger, renversant sur son passage la poire et le fromage et ne s'en souciant pas. Tout essoufflé, pareil à ce soldat de marbre, zélé messager de victoire que vous pouvez voir dans le jardin des Tuileries tomber de fatigue sur son socle en agitant une palme, il criait : « Je le tiens! je le tiens! »

Invité par ses compagnons à des explications plus catégoriques, il leur conta comment, tandis qu'il rêvait sur un rocher et se grisait de senteurs marines, le dénoûment, vainement demandé depuis tant de jours aux échos, lui était apparu au sein des flots. — Puisque le héros, Hercule d'Apreville, était un marin, il fallait, pour dénoûment, le rendre à la mer au lieu de le tuer, comme dans le roman. Dans l'antiquité, un poëte eût tranché la difficulté en faisant intervenir Neptune, assis sur un nuage et offrant au vaillant et malheureux Navarque une place à ses côtés. Faisons de

même, sous une forme moderne! Ainsi raisonna à peu près Lafontaine ; puis il fit mieux, il joua, séance tenante, le tableau final tel qu'il l'entrevoyait, et il y mit tant de chaleur , tant d'âme , tant d'émotion communicative que voilà Lambert Thiboust, — la moitié de son public,— qui pousse un gémissement et tombe évanoui à côté de son verre.

On laisse la pièce pour courir à lui.

On lui opère l'extraction d'un morceau de homard qui l'oppressait.

Il revient à la vie,— et le lendemain à Paris.

Quant à Lafontaine, après avoir accouché de ce dénoûment, il se mit au lit pour quinze jours. — Effet du changement de climat, dirent les médecins. — Mais alors qu'irait-on faire à Nice, si Nice commence par rendre les étrangers malades? — C'est pourquoi il vaut bien mieux conclure, d'après ce qui précède, que le mal de l'artiste parisien était une fièvre puerpérale.

M. de Villemessant a réuni ces jours-ci, dans un dîner, au pavillon d'Ermenonville, toute la rédaction du *Figaro*, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis M. Jouvin jusqu'à M. Prével. On a remarqué à cette table de famille , la présence de M. Jaime fils , hier vaudevilliste et demain collaborateur du *Figaro*. J'entends d'ici certains bourgeois, qui ne se font pas une idée très-exacte de nos peines , dire à ce propos : « Voyez les gens de lettres ! toujours en ripaille ! Ces

Sardanapales font leurs pièces de théâtre et leurs petits journaux la bouche pleine, aussi leurs œuvres sont-elles mauvaises comme leurs digestions. »

IV

SOMMAIRE : Le lion du jour. — Le parti légitimiste n'est plus celui qui n'a rien oublié. — M. L. Veuillot, administrateur des chemins de fer romains par la grâce d'un juif. — M. Taconnet, propriétaire de *l'Univers*, et les gibernes de la garde impériale. — Un second *neuf thermidor*. — *L'Univers*, les évêques et les laïques. — MM. Sibour et Dupanloup. — Où, comment l'abbé Cognat cogna. — Dernière pensée de M. Sibour. — Un beau cri de M. Veuillot. — Brochure violette. — Les robes les plus à la mode. — Encore le R. P. Lacordaire. — La victoire du carnaval. — Petit bal à l'Hôtel-de-Ville. — Émeraudes et diamants. — La famille Gunsburg. — A propos de fraises. — De l'ingratitude des invités. — Quelque chose de plus laid encore, c'est l'humanité devant un buffet de bal. — Si j'étais George Dandin. — Le poulet froid d'Angélique et les asperges en branche de Clitandre.— Mme la baronne Poisson. — Mme de Pontalba. — *Café Riche* et *Café du Cirque*. — Dialogue intercepté. — Une poésie de Goëthe. — Mlle Rigolboche et nous. — Le bal du *Figaro*. — La nouvelle Calypso. — Les princesses des mille et une nuits parisiennes composent un Olympe pour le bal du *Figaro*. — Les écrins de ces dames. — A propos d'un rôle de Vénus. — Oreilles et odorat du commerce parisien.— MM. Flan et Blum, coupletiers brevetés (A. G. D. S.). — La Vénus d'Odessa. — Roger aux Italiens. — Au foyer de la Comédie-Française. —

Mlle Brohan en province. — La manie des sous-titres. — *Le Caprice* ou *une Soirée est bientôt passée ; le Dépit amoureux* ou QUI FEMME A, GUERRE A.

Paris, 10 février 1860.

L'ancien rédacteur en chef de *l'Univers*, M. Louis Veuillot, a été bien à la mode encore toute cette semaine.

Dans le monde dont on ne peut guère faire partie sans un peu de naissance et quelques quartiers de dévotion, il est devenu l'homme qu'on se dispute, depuis la mesure qui l'a frappé dans son journal.

On ne pourra plus dire du parti légitimiste qu'il n'a rien oublié s'il n'a rien appris, puisqu'il ne paraît pas avoir gardé le moindre souvenir des coups de boutoir que M. Veuillot ne lui épargnait pas naguère, et du secours efficace qu'il a longtemps prêté à l'ennemi.

Mais quelle nouvelle circule depuis deux jours ! M. Veuillot, au lieu d'entrer au *Figaro*, serait nommé administrateur des chemins de fer romains, par M. Mirès, et partirait sous peu pour Rome, avec toute sa *smala*.

Voilà comment se vengent les coreligionnaires de la famille Mortara.

D'un autre côté, on raconte que pour indemniser l'honorable commerçant à qui appartenait la propriété confisquée de *l'Univers*, l'État lui concède, à lui, M. Taconnet, la fourniture des gibernes de la garde

impériale, dont l'uniforme va être profondément modifié.

Dans ce système, M. Taconnet, exproprié pour cause d'utilité publique, reçoit un dédommagement, absolument comme les propriétaires que le percement d'un nouveau boulevard chasse d'immeubles qui gênaient et que l'on rase.

Je ne suis pas toujours aux Délassements-Comiques ou au Casino, malgré mon enthousiasme célèbre pour mademoiselle Rigolboche; j'étais l'autre jour dans un salon fort dévot, très en deuil de la suppression de *l'Univers*, où l'on entourait de petits soins un prélat des plus connus.

— « L'épiscopat doit être dans la désolation, lui disait quelqu'un.

— « Pourquoi? fit l'évêque.

— « Mais, on a coupé la tête à *l'Univers*.

— « La désolation n'est peut-être pas aussi générale que vous vous l'imaginez, répondit l'évêque ; et j'en connais plus d'un qui a applaudi à ce IX thermidor d'un journal qui avait terrorisé l'épiscopat par ses insolences. »

A ce mot nous regardâmes nos voisins qui s'entre-regardaient non sans quelque stupeur.

En effet, le mot, dans la bouche qui le prononçait, équivalait à cette déclaration inattendue : — C'est vous autres laïques, — sceptiques ou croyants, gallicans ou ultramontains — qui déplorez le trépas de

l'Univers, les uns par amour pour lui, les autres par amour pour la liberté; ce n'est pas nous, membres du haut clergé.

Il paraîtrait que l'épiscopat n'oublie pas si facilement les injures que le parti légitimiste, converti tout à coup à M. Veuillot.

Quant à nous personnellement, nous regrettons son journal, d'abord parce que nous aimons la liberté pour nos adversaires comme pour nous, et puis parce que sa rédaction colorée allait à notre tempérament. Dans notre petit monde artistique et littéraire, la mort violente de *l'Univers* a produit un attristement et une privation comparables à ce que ressentirait certaine partie du peuple si on lui supprimait la descente de la Courtille, cet enterrement aviné du mardi gras.

C'est donc nous autres qui pleurons à l'unanimité *l'Univers* et ses polémiques qui sentaient quelquefois l'orgie. C'est le haut clergé dont plus d'un membre serait satisfait, au moins *in petto*, du IX thermidor qui le délivre d'un terroriste catholique.

En effet, ne vous souvient-il pas qu'il y a un peu plus de trois ans, quarante-neuf évêques, à la tête desquels MM. Sibour et Dupanloup, entreprirent une croisade dont le but avoué était la suppression de *l'Univers ?*

Le résultat qui échappa alors aux efforts de cette ligue, le gouvernement de l'Empereur qui est le plus fort, l'a atteint aujourd'hui.

L'abbé Cognat fut le porte-plume armé en guerre des ennemis de M. Veuillot et de son journal. Il se mit à rédiger son fameux travail accusateur : *l'Univers jugé par lui-même.*

Il cogna donc *l'Univers*, l'abbé Cognat.

Une commission de quatre évêques lui fut adjointe. Elle avait pour devoir spécial de tenir l'archevêché de Paris au courant des travaux de M. Cognat et d'apporter à celui-ci les conseils et les directions de l'archevêché.

Lorsque l'écrit intitulé *l'Univers jugé par lui-même* fut terminé, il parut, sans nom d'auteur, sous une couverture violette, une manière de porter la livrée des évêques.

Un témoin m'a conté que lorsque cet acte d'accusation dressé contre lui fut mis sous les yeux de M. Veuillot, il se leva, ému de colère, et montrant le poing au volume inoffentif d'un geste éloquemment impérieux :

— « Oh ! Messeigneurs, s'écria-t-il en propres termes, foudroyant dans leur œuvre ses adversaires absents, vous voudriez me faire prendre et même me pendre ; mais je vous jure que la corde cassera. »

Effectivement, elle cassa, quoiqu'elle fût solide et bien tendue. Mais des circonstances majeures changèrent la face de la lutte. Si treize évêques seulement se dessinèrent pour M. Louis Veuillot qui intenta un procès à M. Dentu, éditeur de la brochure ; si certaine coterie

académique, M. Villemain en tête, qui paraît depuis avoir aussi changé d'attitude, se remua pour les adversaires de M. Veuillot et recommanda chaudement à M. Dufaure la défense de leur cause ; d'un autre côté, le meurtre de l'archevêque de Paris vint donner une autre direction aux esprits, et l'affaire de *l'Univers jugé par lui-même*, dont l'abbé Cognat s'était reconnu l'auteur à la première audience, prit un tel caractère que, sur la demande du chapitre métropolitain dirigeant l'archevêché, M. Veuillot retira sa plainte. Ajoutons comme détail, que M. Veuillot ne se décida dans cette circonstance qu'après trois audiences consacrées à la plaidoirie de Mᵉ Josseau, son avocat, s'évitant ainsi la réplique de Mᵉ Dufaure, qui, sans doute, ne lui était pas indifférente. Du reste, le public s'occupa moins du dénouement de la querelle ; l'émotion causée par l'assassinat de M. Sibour remplissait tous les esprits.

Un détail assez inconnu et qui m'est attesté, c'est que les dernières lignes qui furent tracées par l'archevêque de Paris un quart d'heure avant de recevoir le coup fatal au pied de l'autel, étaient adressées à l'auteur de *l'Univers jugé par lui-même*. Elles furent écrites dans la sacristie même de Notre-Dame par le prélat qui ne se doutait pas qu'il allait marcher à la mort. Il n'avait rien tant à cœur que cette lutte entreprise dans l'intérêt de la religion contre des soutiens compromettants ; il était l'âme de la ligue dont l'abbé

Cognat était la plume. On peut dire qu'il s'occupait de ce débat au moment où il reçut le coup.

De même qu'après la campagne d'Italie ou au retour de la guerre de Crimée, on s'arrachait les généraux, voire les simples officiers qui arrivaient de l'armée, on les harcelait de questions, d'embrassades, d'invitations et de compliments; on faisait silence dès qu'ils ouvraient la bouche souvent pour des communications qui n'étaient rien moins que dignes d'une pareille attention, de même, aujourd'hui, on entoure les prêtres; on les invite à dîner pour les faire causer ; on s'inquiète de leur opinion ; et, à la manière dont le public se suspend à leurs lèvres, vous diriez que le sort du monde en va tomber.

L'élection du père Lacordaire, qui ne faisait un doute pour personne, est donc tout à fait dans les idées du jour. L'Académie a voulu avoir une robe de plus sous la main, et elle l'a prise illustre, parce qu'elle est l'Académie, — *quia nominor leo.*

Au surplus qui peut dire ce que représente le père Lacordaire?

L'éloquence, assurément, ceci seul est incontestable. Quant au reste, incertitude comme pour la patrie d'Homère. Aux yeux des uns, c'est un socialiste; pour les autres, il ne peut être, en sa qualité de dominicain, qu'un apôtre de l'Inquisition. Il est gallican, vous soutient un quidam ; — ultramontain maintenant, riposte un monsieur qui est venu se mêler à la conversion. L'élection

du père Lacordaire, c'est l'intronisation du magnétisme, c'est son acceptation par les corps savants, chantent en chœur les magnétiseurs ; car vous n'ignorez pas que du haut de la chaire de Notre-Dame, l'apôtre inspiré a rendu hommage à cette lumière mystérieuse que Dieu a mise en l'homme précisément « comme une insulte à sa prétendue raison et à sa vaine science. » Enfin, il est des gens qui préfèrent voir dans le succès académique de ce fameux moine une manifestation hostile au gouvernement. Cela m'est égal et à lui aussi probablement, car j'ai vu soutenir dans les journaux du gouvernement, tels que *le Constitutionnel*, la candidature du révérend.

On prétendait que les Parisiens s'étaient juré cette année-ci de tenir ferme contre les sollicitations du carnaval et d'opposer une oreille sourde à ses grelots provoquants. Puis, tout à coup, la raideur générale vient de dégeler ; le complot est désarmé ; les plus renfrognés sourient ; le carnaval a vaincu : on danse, on a dansé ; on soupe et l'on va se costumer à force la semaine prochaine dans le monde qui relève de la Cour, dans le monde artiste, dans tous les mondes.

Mardi dernier, petit bal à l'Hôtel de Ville : 2,500 invitations. Les dames de la Cour, en assez grand nombre et toutes en demi-deuil, étaient groupées dans un salon à part. Une des sensations de la soirée a été la parure admirable, — émeraudes et diamants, — qui scintillait en diadème, en boucles d'oreille, en peigne,

en bracelets, en colliers, en broche, sur la tête, au cou, au bras, aux oreilles de la jeune, jolie et immensément riche Mme Gunsburg qui, le lendemain mercredi, — avant-hier, par conséquent, — faisait pour sa belle-mère et avec son beau-père, les honneurs d'un très-grand bal donné par ces riches étrangers.

Ils avaient demeuré jusqu'ici à l'*Hôtel des Trois-Empereurs* où leurs fêtes ont occupé, déjà deux hivers, les trompettes de la renommée. C'est chez eux qu'il se servait pour dix mille francs de fraises en un souper.

Ils occupent présentement, au rond-point de l'Étoile, un grand hôtel où ils vivent en famille. C'est presqu'une tribu. Les vingt-huit fenêtres flamboyantes de leur demeure ont dit pendant toute l'avant-dernière nuit aux gens qui montaient les Champs-Élysées: « Il y a fête chez des millionnaires. »

Il y avait bal somptueux en effet, quoiqu'on en eût trop parlé à l'avance, et buffet à ravir Gargantua. Mais, cette fois-ci, la fête manquait de fraises; ça été l'avis général.

Traitez donc les gens avec magnificence ! Cela ne les oblige, à ce qu'il paraît, à aucune reconnaissance envers vous : mais cela vous oblige, vous, à marcher toujours *crescendo*, comme un finale de Verdi, le long de la voie bordée de fraises, — en janvier ou en février ! — dans laquelle vous avez eu l'imprudence de vous engager.

Si l'on veut prendre une triste idée de l'humanité, il faut la contempler, vers deux ou trois heures du matin, se ruant sur un buffet.

L'âge et le sexe sont confondus; les plus impérieuses convenances, les plus simples lois de la politesse, les plus élémentaires égards que l'on se doit entre gens qui sont censés bien élevés sont foulés aux pieds aussi bien que robes, volants et dentelles. Cet assaut aux vins et aux viandes, aux poissons, aux fruits et aux pâtisseries est ignoble tout simplement. C'est à dégoûter la fiancée de son fiancé, et l'amant de sa maîtresse.

Si j'étais George Dandin, — ce qu'à Dieu ne plaise, si jamais il lui plaisait de me marier ! — je ferais voir à Clitandre, Angélique mangeant debout, la sueur au front, les cheveux à demi dénoués, du poulet avec ses doigts dans une assiette où il y a eu du poisson.

J'attirerais les regards d'Angélique sur son beau Clitandre au moment où les hasards de l'assaut lui ont renversé un verre de vin de Champagne dans sa cravate ce qui ne l'empêche pas de se régaler d'asperges dont il dépose provisoirement les branches dans la poche de son habit, — le maître-d'hôtel ne donnant plus d'assiettes que pour les dames.

Pouah !

Un amour qui a résisté *à l'épreuve du buffet* peut passer pour invincible.

Je pourrais vous parler encore de quelques bals,

parmi lesquels le plus beau a été celui de Mme la baronne Poisson, samedi dernier, et le plus choisi, celui de Mme de Pontalba. Mais toutes les assemblées mondaines d'un certain ordre sont taillées sur le même patron ; seulement, il en est de plus belles les unes que les autres. C'est comme l'esprit des littérateurs qui hantent, chaque soir, le *café Riche*, ils ont tous le même esprit. Il n'y a que la dose qui varie, selon les individus.

Aussi, n'est-ce pas très-sain pour nous d'abuser de cette atmosphère tiède et monotone. On s'y frotte trop à ses pareils ; on n'y rencontre que ses pairs et, pour ainsi dire, que ses reflets. Café pour café, celui qui veut avant tout consommer de la conversation, devrait à mon avis préférer le *café du Cirque*. Je le préfère, pour ma part. C'est un peu loin et pas mal bohême; c'est plus vivant et plus varié. C'est un établissement fait à l'image du boulevard du Temple où il demeure.

Dans ce quartier pittoresque et débraillé dont il faut se hâter de jouir avant que la dispersion des petits théâtres y ait apporté la désolation, j'ai fait fleurir la gloire de Mlle Rigolboche ; de là elle a rayonné sur le monde entier. D'aucuns, je le sais, m'ont reproché ma filleule et, récemment, dans un salon ouvert tous les dimanches de l'autre côté des ponts, j'entendais un gentilhomme, frotté de littérature, dire au chroniqueur d'un autre journal que *l'Indépendance* :

— « A la bonne heure, vos chroniques à vous, c'est de bon ton ; mais celles de *l'Indépendance* !... Il y a là un nommé Mané, qui ne sait pas écrire un feuilleton sans y mêler cette créature qu'on a baptisée Rigolboche.

— « Le fait est qu'il en abuse et qu'il aurait mieux fait de n'en pas user du tout, reprit notre confrère, qui ne se doute pas que nous sommes son confrère, et qui ne soupçonnait pas qu'on l'écoutait.

— « J'ai lu tout ce qu'il a écrit sur son héroïne, reprit le gentilhomme, j'ai même acheté le volume qu'il a eu l'impudence de lui dédier... »

— « Permettez-moi de vous faire observer, insinua charitablement le confrère, que, puisque vous désapprouvez comme moi cette exorbitante fantaisie, il serait plus simple de ne rien lire de ce qu'écrit M. Mané, et surtout de ne pas vous encombrer du fatras qu'il ose placer sous l'invocation de sa bacchante.

— « C'est vrai ; mais cette mauvaise plaisanterie m'amuse ; et puis on ne parle partout que de Mlle Rigolboche... Hier, un de mes amis m'a confié qu'il lui dédiait, à l'instar du sieur Mané, un roman de mœurs qu'il s'amuse à écrire, à ses moments perdus... »

Là-dessus voilà notre censeur qui s'échauffe, qui part à toute bride, qui s'étend sur Mlle Rigolboche de manière à prouver qu'il sait par cœur non-seulement tout ce que nous avons dit d'elle, mais même bien des choses que nous nous flattons d'ignorer sur son compte.

Voici ce qui arrive : Rigolboche a remplacé le fameux *gnouf-gnouf;* Rigolboche nous déborde. Nous nous étions juré à nous-même de ne plus jamais écrire son nom; nous trouvions que la plaisanterie avait assez duré. Nous en étions las. Mais quoi! Elle partout, elle toujours ! Voilà la devise du public. Soit pour louer, soit pour blâmer, son nom est dans toutes les bouches.

Il y avait une fois, — c'est Goëthe qui a mis ce conte en vers allemands, — un sorcier qui savait se faire servir par un manche à balai magique. Le disciple du sorcier retient le grimoire à l'aide duquel il a vu son maître commander à ce singulier domestique, et un jour qu'il se trouve seul au logis avec le manche à balai, il commande à celui-ci d'aller chercher de l'eau à la rivière pour laver la maison.

Le balai obéit.

Ivresse de l'apprenti sorcier.

Mais sa satisfaction ne dure guère. Il avait oublié d'apprendre les paroles nécessaires pour arrêter ce porteur d'eau comme on n'en voit guère, et il manque d'être noyé par le miracle qu'il a produit.

Voilà un peu notre histoire en ce qui concerne Mlle Rigolboche. Nous voudrions l'arrêter dans son essor. Plus moyen.

On a craint qu'elle n'eût une angine la semaine dernière. La ville entière en a frissonné. — Ciel ! si elle ne pouvait assister au bal du *Figaro* , y danser son

rôle !... Rien qu'en pensant au vide qu'aurait fait son absence, on frémit.

Le bal masqué du *Figaro* s'annonce décidément comme un des succès les plus éclatants de cette feuille. Entre autres agréments de haut goût, le petit journal servira cette fois à ses abonnés... pardon : à ses invités, un quadrille de rigolbocheuses costumées en pierrettes ; la vraie Rigolboche d'abord, cela va sans dire, puis trois acolytes dignes d'elle, de celles qui savent, en guise de bonjour, se donner *une poignée de pieds* par dessus la tête de leurs danseurs.

La publicité gâte infiniment trop ces dames depuis quelque temps (voilà que je me fais moraliste, moi aussi !). C'est pourquoi je ne veux pas imprimer les noms de ces trois Ferraris de contrebande appelées à se disputer le prix de l'agilité au tribunal de don Figaro.

En revanche, je nommerai Finette et je dirai ses lamentations. Mlle Finette est aussi inconsolable que Calypso après le départ d'Ulysse, parce qu'on ne l'a pas désignée pour faire partie du fameux quadrille. Hélas ! elle comptait y étrenner un si bel écart qu'elle avait étudié tout exprès !... Elle a des titres, Mlle Finette ! elle fait la joie des habitués du bal de l'Opéra, tous les samedis, dans son éclatant costume rouge. Pourquoi l'avoir bannie du paradis des rigolbocheuses ?

Cellarius et Markowski, les deux célèbres professeurs, contribueront à l'éclat de la fête du *Figaro*,

chacun menant une bande de ses élèves en costumes.

Je ne sais si, comme on l'annonce, beaucoup de femmes du monde viendront, abritées sous masque et camail, jouir de ces curiosités; à vrai dire, je n'en serais nullement surpris. On cite aussi, mais vaguement, parmi les promesses du programme, un merveilleux Olympe, qui serait représenté, de la plus poétique façon, par les plus belles, les plus brillantes, les plus spirituelles, les plus riches et les plus connues des princesses des mille et une nuits parisiennes qui, pour cette nuit-là, videraient sur elles leurs écrins.

Ainsi, Mme de Païva serait en Junon. On n'estime pas à moins de 1,250,000 francs les trésors de diamants, perles et pierreries qu'elle sèmerait sur sa tunique éblouissante.

Mme Barrucci serait en Pallas. . ci, 250,000 fr. de diamants et bijoux divers.

Mme Anna Deslions, en Vénus. . ci, 300,000 fr. de joyaux.

Mme Juliette, la Provençale, en Cérès. . . . . ci, 35,000 fr. de diamants.

Mme Félicie Nujac, en Diane chasseresse. . . . . ci, 45,000 fr.

Mme de Rovray, grande et majestueuse comme la Vestvali, en Bellone. Casque et cuirasse d'aluminium. Pas d'autres bijoux que son armure.

Entrons dans les coulisses des Délassements-Co-

miques ; ce ne sera pas sortir de l'Olympe, puisqu'il s'agit d'un rôle de Vénus dont la distribution a failli mettre ce petit théâtre en révolution.

C'est que le rôle en litige est une Vénus simplement costumée, par dessus son maillot, du filet de Vulcain, toilette peu compliquée, mais jugée très-séyante par les jeunes dames du lieu. Aussi, que d'ambitions en mouvement, que de pétitions, que de rivalités ! Que de raisons bonnes ou mauvaises alléguées par chacune pour être choisie comme reine de beauté au détriment de ses rivales !

— « Moi, disait l'une, je suis mère d'un amour de petit garçon ; c'est donc à moi d'être Vénus, en ma qualité de mère de l'Amour. »

Une autre, dont la bourse est garnie, à ce qu'il paraît, soutenait qu'une pareille figuration, « d'où peut dépendre tout l'avenir d'une femme, » méritait d'être achetée aussi bien qu'une charge d'huissier, et que le rôle devait être mis aux enchères.

Oscar, régisseur du théâtre et son meilleur comédien, battit en brèche ce système par l'anecdote suivante : En pleine direction Dormeuil, un artiste qui jouait pour son plaisir et qui, loin de demander aucune espèce d'appointements, en eût plutôt offert au directeur, fut admis dans la troupe du Palais-Royal. Derval munit aussitôt d'un solide verrou la porte de sa loge. — « Pourquoi ce déploiement inusité de serrurerie, mon cher Derval ? — C'est que, mon cher di-

recteur, je crains que l'artiste qui ne réclame pas le salaire de son talent, ne soit venu ici pour exercer commodément d'autres petits talents. » Morale de l'histoire : Défiez-vous des acteurs et des actrices qui vont l'argent à la main chez leur directeur.

Mlle M***, après délibération, fut jugée apte à l'emploi de Vénus par un comité à la tête duquel siégeait la costumière. Mais, à la surprise générale, on la vit décliner l'honneur qu'elle avait si ardemment brigué :

— « J'ai réfléchi, dit-elle, c'est un rôle que ne peut pas accepter, sans ouvrir la porte à bien des querelles, sans s'exposer à ce qu'on l'accuse d'incendier la salle avec préméditation, toute femme qui a un époux sérieux. »

Il faut que vous sachiez que sous ces latitudes exceptionnelles, on passe au grade d'époux après deux mois de service comme simple relation.

A défaut de Mlle M***, c'est Mlle Julie qui a été nommée, et déjà on la surnomme la Vénus aux belles jambes.

Un détail qui peint bien l'oreille fine et le nez subtil de certains commerces parisiens : Mlle Julia n'est pas encore en possession de son rôle, au moins devant le public, et déjà le tapissier sollicite sa pratique ; la couturière, qui la veille demandait de l'argent, devient on ne peut pas plus traitable ; M. Josse implore un regard pour ses bijoux ; le carrossier propose une voiture à crédit.

A propos, c'est dans une pièce de MM. Flan et

Blum, vaudevillistes de beaucoup de verve et d'habile facture, coupletiers brevetés pour les Délassements-Comiques A. G. D. S. (avec garantie de succès) ; c'est dans leur *Almanach comique* que nous jugerons en dernier ressort si cette Vénus méritait effectivement la pomme.

Heureux les théâtres qui n'ont pas d'histoire ! Heureux donc nos théâtres, car ils encaissent sans faire parler d'eux. Le Théâtre-Italien est le seul qui se remue. Roger y a débuté dimanche dans *Lucia*, au milieu de vives sympathies et avec un très-beau succès.

Le lendemain, nous causions de lui et de son bras au foyer des artistes de la Comédie-Française.

— « Vous savez, dit Mlle Judith, ou, pour parler plus correctement, Mme Judith Bernard Derosne, que notre camarade, Mlle Brohan, vient d'aller en représentations à Lisieux et à Caen...

— « A-t-elle eu bien du succès ? interrompit ingenument Mlle Dubois, qui allait faire son entrée dans le 3e acte du *Duc Job*.

— « Parbleu ! répondit M. Got, est-ce que cela se demande ? Je voudrais bien voir qu'à Caen on fût assez Ostrogoth pour ne pas admirer un talent comme celui d'Augustine Brohan !

— « Je continue ma narration, fit Mme Judith. Quelque temps avant les représentations de notre camarade, les *Caennais* avaient eu Roger. Augustine remplaça le ténor manchot non-seulement sur le théâtre,

mais aussi dans l'appartement qu'il occupait à l'hôtel.
— « Madame, lui dit l'aubergiste, en l'installant, c'est ici même que M. Roger m'a fait l'honneur de coucher. Il avait avec lui cinq bras, — cinq bras de rechange — et, tel que vous me voyez, *on les voyait courir sur tous les meubles.* »

— « Quelles pièces vient de donner Augustine en province ?

— « Voici, répondit un jeune avocat qui hante fort le foyer de la maison de Molière, un petit journal qui vous l'apprendra ; et il tira de sa poche je ne sais quelle gazette du Calvados ; Mlle Brohan a joué : *Tartufe ou l'imposteur ; le Mariage de Figaro ou la folle journée ; le Caprice* OU UNE SOIRÉE EST BIENTOT PASSÉE... »

Nous nous écriâmes tous en chœur, à ce titre hétéroclite :

— « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— « Ça ; eh parbleu ! c'est le petit chef-d'œuvre d'Alfred de Musset.

— « *Le Caprice,* soit ; nous connaissons bien *le Caprice ;* mais, *Une soirée est bientôt passée,* voilà un sous-titre qui nous surprend.

— « Vous savez bien que la province veut deux titres pour chaque pièce. C'est sa manie. Eh bien ! l'affiche la flatte au risque de déplaire à Musset, qui, malheureusement, n'est plus là pour réclamer.

— « Et, qu'a-t-elle joué encore ?

— « A Lisieux, *le Dépit amoureux* du nommé Molière.

— « *Le Dépit amoureux* ou ?... »

C'est ici que nous attendions le directeur de Lisieux au sous-titre.

Mais le directeur de Lisieux s'est abstenu.

— Il a eu tort ; c'était bien simple de mettre : *le Dépit amoureux ou Qui femme a, guerre a,* — le titre du dernier proverbe de Mlle Brohan. Ce second titre aurait été à deux fins : à la fois hommage délicat à l'adresse de l'actrice-auteur et respect louable pour les habitudes du public. De même, si l'on joue en province la petite pièce *Qui femme a, guerre a*, il ne faudrait pas manquer de mettre sur l'affiche : *ou le Dépit amoureux*.

Comment n'y a-t-on pas songé, — à Lisieux ?

V

SOMMAIRE : Méli-mélo parisiens. — Le monde sens dessus dessous. — *Le Moniteur* en défaut ou la répétition générale de *Pierre de Médicis*, à l'Opéra. — Colère de Mme Gueymard contre le souffleur ; adresse du baryton ; barbe du ténor. — L'un trop humain pour s'être permis un chef-d'œuvre ; les autres trop bien élevés pour avoir fait un bon poëme. — L'opinion de Rossini dans les couloirs. — Le Père Félix et l'allusion. — Bals et soirées. — M. Wagner, le Feydeau de la musique. — Mariage de Mlle Haussmann. — Plus de carnaval ; plus de carême ; plus de jeunes filles ; plus de discrétion de la part de la chronique. — Paradoxe et almanach. — *Oculi,* Mesdames. — Saint Oculi, selon Mlle ***. — M. Babinet, comme chez la comtesse d'Escarbagnas. — Le thème de M. le vicomte, en l'absence de Mentor. — Il n'y a plus de maris. — Cas foudroyant de *clubomanie*. — Il n'y a plus d'enfants. — Un vaudevilliste de quinze ans ! — Il n'y a plus de journalistes. — Un Prévost-Paradol de banlieue. — Beaucoup de théâtres, plus de théâtre. — *Le Monde* et *l'Univers.* — Le lendemain et la veille des victoires d'Alexandre Dumas fils. — Il n'y a plus de femmes du monde. — Quatre stalles d'orchestre et une princesse. — Orgueil des pêches à quinze sous. — Mme Anna Deslions. — La nouvelle Cendrillon, autrement dite la nouvelle Esméralda ; vie et aventures. — La nostalgie de la boue. — Un *gentleman* marié et

pompier. — MERCI, MON DIEU!!! — Feu Loëve Weimar. — *La Chatte blanche*, ou une lacune comblée dans le journalisme. — Un Villemessant en jupons. — Sur la finale *oche*. — Victoires et conquêtes de M. Dodoche.

Paris, 9 mars.

Tout est pêle-mêle ; il n'y a plus de frontières ; les genres sont confondus comme les saisons , comme les professions, comme les devoirs.

Les évêques font du journalisme et du pamphlet.

Les académiciens font des mandements.

Les dominicains se font académiciens.

Un sénateur fait jouer un opéra.

Le premier mars, il faisait un soleil de printemps ; — je l'ai pris en note ; — le premier avril je m'attends à une gelée d'hiver. A plus forte raison , j'y compte pour le premier mai.

Cependant la Comédie-Française joue du Laya sans désemparer, et s'en trouve bien, tandis que l'Alphonse Karr n'a pas été assez bon pour durer au Vaudeville, tandis que même l'Alexandre Dumas fils a fléchi au Gymnase. C'est comme si M. de Rothschild buvait de la piquette et s'en délectait, tandis que nous, très-humble chroniqueur, nous nous lasserions du château-margaux et du chambertin.

Avec tout cela , les lilas fleuriront-ils à l'époque normale ? Qui le sait ? Pour moi, j'ai cessé de croire à rien depuis que les papiers publics m'ont trompé avant-

hier. Ils annonçaient que la dernière répétition générale de l'opéra du prince Poniatowski aurait lieu à huis-clos. A peine finissais-je la lecture de l'avis contenu dans iceux, que j'ai reçu ma stalle pour la répétition soi-disant interdite aux yeux et aux oreilles ; et, le soir, j'ai vu que le prétendu huis-clos avait admis un millier de personnes dans la confidence.

Il y avait là le prince et la princesse de Metternich, avec M. le comte Walewski et Mme la comtesse de Labédoyère, dans une même avant-scène du rez-de-chaussée. Au-dessus d'eux, Mme Aguado et ses fils. De l'autre côté, M. le comte Baciocchi. Les clubs élégants avaient chacun sa loge, comme aux jours d'abonnements. M. le marquis du Hallay se gardait bien de n'avoir pas la sienne. Mme Lehon, dans une première loge, à la droite du spectateur. Dans la loge voisine, sa fille aux jolies boucles blondes, la jeune princesse Poniatowska, la belle-fille, par conséquent, de l'auteur de la musique. Il y avait encore la jolie marquise de Casanova, qui n'est pas cependant tout à fait aussi jolie qu'on l'avait espéré au commencement de l'hiver. Dans une première de face, M. Fould en famille. Non loin, Mme la marquise de Las Marismas. Presqu'à côté, l'un des fils de M. Baroche. Bref, des noms, des visages, des personnages de quoi garnir brillamment toutes les premières loges dites loges de foyer. Aux *premières*, — qui sont en réalité les secondes, — il n'y avait de monde

qu'en face. Les stalles d'orchestre, le parterre et l'amphithéâtre étaient pleins. Quelques femmes en toilette de bal étonnaient les fauteuils d'orchestre, habitués à n'être en relation qu'avec des pantalons noirs. Le reste des stalles se partageaient entre journalistes, artistes et gens du monde. Au premier rang, côté droit, l'on a remarqué M. de Saint-Georges, l'un des auteurs du poëme, s'applaudissant lui-même avec une juvénile ardeur. En homme habitué à n'avoir pas de rivaux, il a eu bien vite distancé l'enthousiasme de ses voisins.

La première a eu lieu ce soir; ce n'est donc pas un jugement que l'on peut s'attendre à trouver ici; tout au plus un reflet de la répétition générale.

Le troisième acte a été égayé pour les spectateurs les plus rapprochés de la scène par la mauvaise humeur de Mme Gueymard-Lauters,—qui du reste a chanté admirablement, — contre le souffleur, auquel, entre deux vers de son rôle, elle prodiguait la prose de sa colère.

Le troisième acte a montré combien le baryton Bonnehée est un artiste intelligent et fin. Il a eu soin de chanter faux à cette répétition; il a prudemment dépensé tous ses défauts avant-hier et gardé pour ce soir, — pour la représentation, — ses qualités et ses belles notes.

Gueymard porte une barbe blonde, assez inattendue de sa part, qui lui sied infiniment mieux que ses moustaches ordinaires.

La musique a des qualités incontestables. Il sera difficile de recueillir sur cette partition d'un compositeur qui est en même temps prince et sénateur, des opinions tout à fait impartiales. La qualité de l'auteur risque de le faire flatter par les uns, dénigrer à l'excès par les autres.

Pour moi, mon opinion, quant à présent, est que M. Poniatowski aurait joué un tour pendable aux musiciens de profession, s'il eût écrit un chef-d'œuvre. Il leur eût rendu, à eux qui ne sont pas princes, la carrière trop difficile. Ça été donc une bonne œuvre de sa part de s'abstenir de faire un chef-d'œuvre compromettant pour autrui. Sans ce scrupule le chef-d'œuvre y était.

De leur côté, MM. de Saint-Georges et Pacini, les menuisiers du libretto, sont gens de trop bon goût pour n'avoir pas voulu que leur pièce s'effaçât modestement derrière la partition.

Il n'y a que les décorateurs et les costumiers, gens de peu, qui se soient permis de dépasser l'alignement.

A la répétition générale, M. Fould ayant avisé dans le couloir Rossini en personne, qui, arrivé un des premiers au rendez-vous, n'a pas bougé avant la dernière note, lui demanda son avis.

— « Il y a beaucoup d'excellents morceaux dans la musique, répondit le maestro.

— « Et la mise en scène, hein? nous avons bien fait les choses.

— « Trop bien plutôt, répliqua l'auteur de *Guillaume Tell*. Excès de luxe peut nuire à un opéra. »

En effet, c'est l'accessoire prenant la place du principal. Mais, je l'ai dit en commençant : il n'y a plus de frontière.

Tout est pêle-mêle ; quand on voit un prédicateur monter en chaire, on s'attend à l'entendre parler de politique autant que de religion. Aussi, le Père Félix, en reprenant à Notre-Dame la série de ses conférences, a-t-il éprouvé le besoin de protester que l'on ne trouverait dans son éloquence aucune allusion politique. L'orateur sacré a même qualifié l'allusion de « moyen misérable. » Soit, l'allusion est un peu, en effet, le croc-en-jambe du discours. Mais les faibles attaquent ou résistent comme ils peuvent. C'est pourquoi les muselés, ou les édentés, tous ceux que le jeune Prével du *Figaro* nomme dédaigneusement, du haut de ses vingt ans : la *vieilloterie*, cultivent avec amour l'allusion.

Qu'est-ce que le carême désormais, qu'est-ce que le carnaval ? Nous voilà depuis quinze jours en carême, si je m'en rapporte à mon calendrier. Messieurs et mesdames, où en est votre pénitence ? En revanche, sommes-nous très-sûrs d'avoir fait joyeuse vie en carnaval ? J'ai bien vu, vers la fin, s'allumer des lustres, éclater des orchestres, briller des oripeaux ; mais, à part une nuit ou deux d'infraction à l'ennui, le reste du temps les bals étaient gais comme un club de trap-

pistes, et les danseurs dansaient comme pour obéir à la voix d'un avertisseur lugubre qui leur eût crié de temps en temps : « Frères, il faut... danser. »

Nous sommes en carême ; cependant, regardez les affiches de nos théâtres, section des infiniment petits : ici l'on donne : *le Carnaval des revues*, *Revue de Carnaval ;* là, *le Carnaval de Gavarni*. Il n'y a plus, c'est vrai, de bals masqués à l'Opéra et les grandes réjouissances carnavalesques ont pris fin dans les régions officielles ; mais tous les soirs il y a bal quelque part, quand ce n'est pas partout. Samedi dernier, on dansait costumé chez Mme Ch..., une créole très-élégante de la Chaussée-d'Antin, même que Mme Gunzburg a fait événement, dans ce salon, en Proserpine si couverte d'escarboucles qu'à côté de cette reine de l'enfer païen les flammes de l'enfer catholique eussent paru pâles. Loin que se ferment les salons, il en est qui s'ouvrent, au contraire, pour la première fois de l'hiver, ceux de l'ambassade d'Angleterre, par exemple, et voilà les vendredis de M. de Nieuwerkerke, au Louvre, qui ont recommencé vendredi dernier. Le *musicien de l'avenir*, Wagner, — que je me tiens à quatre pour ne pas surnommer l'Ernest Feydeau de la musique, — exerce présentement l'hospitalité, chaque mercredi, dans son appartement de la rue Newton. On danse ce soir au Crédit foncier ; après-demain soir chez M. Mirès. Les réceptions plus calmes du faubourg Saint-Germain vont leur train chez les La Rochefou-

cauld, chez les Pozzo, chez Mme la duchesse de Rauzan. La semaine passée,— il y a eu mardi huit jours, — M. le préfet de la Seine donnait, en l'Hôtel-de-Ville, séduisant comme le palais d'Armide, une *petite fête intime* de deux mille cinq cents personnes environ. Comme les mœurs modernes sont en progrès sur les anciennes ! Socrate, un grand philosophe, ne trouvait pas à Athènes de maison assez petite pour n'être pas trop grande encore quand il s'agissait de contenir les vrais amis de la maison ; plus heureux, M. le préfet de la Seine, les jours où il ne reçoit pas les cohues mais bien ses amis,—ses vrais amis,—a besoin d'une enfilade de salons, de galeries où se déroule une foule empressée, dévouée, fidèle dans l'une et l'autre fortune, mais surtout, je crois, dans la bonne ; or, jamais l'astre de M. le préfet de la Seine ne parut être plus éclatant.

Il est une des capacités les plus incontestées et les plus nécessaires du jeune Empire. Il est père de deux filles accomplies et charmantes, les plus belles peut-être de la ville que leur père administre. Il va marier à la fin du mois son aînée à M. Dolfus, un des premiers noms de l'industrie française, un jeune homme qui, l'autre soir, au bal de l'Hôtel-de-Ville, recevait les félicitations et les compliments de chacun.

Encore une preuve que les limites sont effacées : naguère, la chronique mondaine parlait avec quelque timidité des femmes, fût-ce pour les vanter, et ne les

nommait pas en toutes lettres. Aujourd'hui la chronique, — je ne dis pas qu'elle ait raison, — confond les parquets avec les planches, les salons avec la scène, les femmes du monde avec les comédiennes, et dit presque aussi librement son opinion sur celles-là que sur celles-ci.

Encore une fois, je suis loin d'absoudre ces licences; mais je les condamnerais plus durement encore, et me les interdirais plus scrupuleusement, si je n'avais remarqué cette circonstance atténuante pour les indiscrétions de la chronique, que les personnes épargnées par sa publicité lui en veulent encore plus que les victimes de son élogieux bavardage.

Ce n'est pas tout : à force de voir les jeunes filles causer, valser, s'habiller, aller au théâtre, suivre les courses de chevaux et les bals costumés comme les femmes mariées elles-mêmes, porter les mêmes bijoux, ou si peut s'en faut! la chronique s'est habituée à parler des jeunes filles, et, quand elle entretient son public des fêtes qui ont émaillé la semaine et des fleurs qui paraient ces fêtes, elle nomme Mlle A*** sans plus de cérémonie que Mme B***.

Jeunes filles et jeunes femmes c'est tout un, désormais, pour l'élégance, pour les plaisirs et pour la retenue qu'elles n'imposent pas aux historiens de nos frivolités. Donc, il n'y a plus de jeunes filles; donc, il n'y a plus ni carnaval, ni carême; les fossés sont comblés, les distances abrogées.

Ainsi parlait, ou à peu près, un jeune homme adossé contre une cheminée vêtue (elle, la cheminée) de velours et de tapisserie, tout en jouant machinalement (lui, le jeune homme), — comme c'est la coutume de plusieurs causeurs de tourmenter, tout le temps de l'entretien, un innocent objet dans leurs mains,— avec un calendrier mignon qu'il avait saisi sur le pupitre en bois de rose de madame..... la dame chez laquelle on était en visite.

—« Erreur ! objecta au préopinant une des visiteuses assises en rond devant la cheminée. Il y a un carême et il y en a un fort rigoureux,—chez moi, du moins,— que suivent régulièrement mon mari et mes gens, cela va sans dire.

— « Madame, reprit le jeune sceptique qui n'avait lâché ni son almanach, ni son paradoxe, je parie que vous ne savez même pas le premier mot du carême que vous vous vantez d'observer si magistralement.

— « C'est vous, Monsieur, qui parlez de ce que vous ne connaissez guère... Le jeûne, les offices, les prédications, voilà le menu de nos dévotions ; qui ne sait cela ?

— « Et pourriez-vous m'expliquer, Madame, un mot qui me saute aux yeux sur ce calendrier et qui intrigue fort mon ignorance. Au troisième dimanche de carême, dimanche prochain, je vois figurer ces trois syllabes en italiques : *Oculi ! Oculi !* qu'est-ce que cela veut dire ? L'almanach n'est pas un feuilleton-roman ; il ne

contient rien d'inutile. Cet *Oculi* est là pour quelque chose. Il commande sans doute une pratique spéciale ; laquelle? Dites-moi laquelle, Madame, et vous, Mesdames, pour l'amour de Dieu ! »

Oculi interloqua positivement ces dames.

— « Mon Dieu, c'est un saint comme un autre, saint Oculi, dit étourdiment une jeune personne de seize ans. »

Cet âge est sans pitié pour lui-même comme pour les autres.

— « Quoi! Mesdames, votre dévotion si bien instruite hésiterait-elle déjà? *Oculi* vous embarrasse ! et dire que si nous parlions de Rigolboche, mademoiselle elle-même en saurait plus long! »

La maîtresse de la maison sonna et, quoique ce ne fût pas la comtesse d'Escarbagnas, commanda que l'on fît venir M. Bobinet, le précepteur du fils de la maison. — « Holà, M. Bobinet! M. Bobinet, approchez-vous du monde.

— « Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que désire Mme la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet ?

— « Nous désirons savoir l'explication d'un mot barroque, *oculi*, je crois, que le chevalier s'est amusé à déterrer dans l'almanach pour nous faire damner.

— « Madame la comtesse veut railler son très-humble serviteur. J'eusse cru qu'elle songeait à nous proposer quelque problème plus digne de notre doctrine : une question de morale, de physique, ou d'algèbre,

ou de géométrie transcendante, ou de hautes humanités. Mais un simple substantif, une humble question de grammaire élémentaire, voilà ce que Mme la comtesse me soumet. Mon élève, mon nourrisson, en latin : *discipulus* ou *alumnus ;* en grec, *didascalos ;* M. le vicomte, dis-je, âgé de neuf ans et de trois mois de latin, tirerait, en se jouant, la compagnie d'embarras...

— « Je suis aise, M. Bobinet, de savoir le vicomte, mon fils, en si bonne voie de progrès ; mais puisque nous vous tenons ici, veuillez, tout en déclarant la tâche au-dessous de vos lumières, dissiper nos brouillards. »

M. Bobinet s'inclina en signe de consentement.

— « *Oculi*, reprit-il, est le génitif singulier, ou le nominatif pluriel, ou encore le vocatif du même nombre du substantif latin *oculus*, lequel appartient à la seconde déclinaison et veut dire œil. Donc *oculi* doit être traduit selon la circonstance : les yeux, ou l'œil ; ou bien encore : O yeux !... Cela est fort clair.

— « Sans doute, sans doute ; toutefois, M. Bobinet, nous ne comprenons pas davantage ce que les yeux viennent faire là. »

Le savant M. Bobinet rougit jusqu'aux oreilles, se gratta le nez. — « Oh ! si vous m'eussiez demandé une solution algébrique ! » murmura-t-il ; puis il souhaita derechef *le bon vêpre* à la compagnie et alla rejoindre M. le vicomte, lequel avait profité de l'absence

de son Mentor pour monter sur sa table à écrire où, tout en fredonnant le quadrille d'*Orphée aux Enfers*, il renversa son encrier en voulant essayer un cancan enfantin.

Nous laisserons M. Bobinet éponger l'encre répandue par son disciple, et la compagnie se débattre contre l'énigme du calendrier. Je vous jure que la scène est historique, ou bien peu s'en faut.

Les grandes personnes sont toujours enfants, mais les enfants ne sont plus des enfants. On m'a présenté ces jours-ci un Scribe en herbe, un jeune homme de quinze ou seize ans (on le nomme M. de Konning) qui a déjà eu des vaudevilles applaudis sur nos petites scènes. Il ferait, si on le laissait faire, un vaudeville par jour ; mais, dans l'intérêt de sa croissance, le médecin a mis cette ardeur à la raison, et on ne lui permet pas plus d'un acte par mois, afin qu'il puisse encore grandir.

Donc, plus d'enfants, plus de carême, plus de carnaval, plus de jeunes filles, il ne reste pas de maris non plus.

Sont-ce des maris, ces messieurs qui vivent au club, dînent au club, digèrent au club, veillent au club, se ruinent au club... Étonnez-vous, après cela, de voir les grandes races s'éteindre ! les jours où ces messieurs veulent être galants envers leurs épouses, ils leur tiennent compagnie jusqu'à onze heures, minuit au plus tard, soit au domicile conjugal, soit dans le

monde. Minuit sonne, ils partent, ils sont partis pour le cercle. Ils en reviennent, harassés, à cinq ou six heures du matin, quand ils en reviennent.

L'autre jour, à trois heures de l'après-midi, vous auriez pu voir stationner dans son coupé, à la porte d'un de nos principaux clubs, — je ne dirai pas lequel, — une jeune femme parée de toutes les grâces de la vingtième année et livrée à toutes les tragédies de l'attente et de l'inquiétude. Depuis la veille au soir, onze heures, son mari n'avait pas reparu. Elle vint d'abord le chercher au club. Monsieur fit répondre par un laquais qu'il n'y était pas. Madame courut alors chez deux ou trois amis de son mari qui lui conseillèrent de retourner d'où elle venait. — Elle y retourna, en effet; elle déclara qu'elle savait monsieur en haut, et qu'elle ne bougerait pas avant qu'il fût descendu. Vaincu, il fit dire qu'il allait descendre, et elle l'attendait quand, en passant, j'ai reconnu sa voiture.

Il n'y a plus de journalistes. Il nous reste, — à part un petit nombre d'exceptions qui confirment la règle, — des cravates blanches en mission près des journaux; au-dessous il y a des coupeurs de faits-Paris; ailleurs des correspondants qui travaillent pour l'exportation. M. Veuillot était un journaliste, il n'est plus. M. Prévost-Paradol était un journaliste. M. Janicot, de la *Gazette de France*, est un Prévost-Paradol de banlieue.

Il y a beaucoup de théâtres à Paris, mais on ne fait

plus guère de théâtre; on fait du spectacle. Décors et mollets; barques et vaisseaux dansants sur les vagues de la mer agitée; blancs trésors ballottés à la surface d'un corsage tumultueux, voilà l'*alpha* et l'*oméga* de notre art dramatique. Le chapitre des exceptions est, bien entendu, toujours réservé. Il y a, entre autres, le théâtre de M. Dumas fils, qui parle assurément à l'ésprit; mais si éclatants qu'aient été les sept succès consécutifs qui ont étoilé l'azur continu de sa carrière sans nuages, l'auteur de la *Dame aux Camélias* n'a, en réalité, enrichi, malgré l'opinion communément répandue, ni les théâtres, ni lui-même. Quand on vous parlera des prodigieuses économies dont le fils rangé du plus prodigue des pères est censé avoir tous ses vieux bas pleins, je vous engage à lever les épaules.

Les directeurs qui ont joué M. Dumas fils n'ont pas non plus à se louer, autant qu'on le pense, de cette opération. Il y a des victoires qui appauvrissent. *La Dame aux Camélias,* par exemple, quel succès! Oui, mais quels lendemains difficiles elle a préparés au théâtre victime de la bonne fortune qu'il devait à M. Dumas fils! Après les cinq actes de *la Dame*, tout a paru court; après son agonie, tout a paru froid; après ses gaietés, tout a semblé pâle comme les rédacteurs du *Monde*, journal qui succède à *l'Univers* et ne le remplace pas.

Au Gymnase, c'est la même histoire pour tous les

triomphes qu'y remporte M. Dumas deuxième du nom : on passe un tiers de l'année à les préparer, un tiers à en jouir, un tiers à tâcher vainement de les faire oublier et, finalement, les bénéfices ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Il n'y a plus de femmes du monde, oserai-je dire, — en ouvrant énorme cette fois la porte aux exceptions, — s'il est vrai que récemment une très-grande dame, dont le nom est dans toutes les bouches et qui tient école en ce moment, fit événement l'autre jour par sa tenue ultra-demi-monde dans une avant-scène de je ne sais quel théâtre de quatrième ordre. Elle était là comme en un pays étranger. Mais elle en avait si bien adopté sur-le-champ les airs penchés, les regards provocants des indigènes, que les naïves stalles d'orchestre s'y méprirent; et, avant la fin de la soirée, une ouvreuse complaisante avait reçu la mission d'apporter à la très-grande dame fourvoyée quatre invitations à souper parties de quatre mains différentes.

Dans le demi-monde, en revanche, les pêches à 15 sous pièce n'entendent pas frayer avec les fruits à 50 centimes le tas. Elles maintiennent *mordicus*, ces fières pêches à quinze sous, leur rang, leur dignité, leurs prérogatives. On l'a bien vu au bal costumé offert par la jeunesse russe, dans les salons des *Frères Provençaux*, aux déesses du plaisir parisien. Plus d'une sultane dédaigneuse s'est abstenue

d'y paraître parce que Mlle Rigolboche était invitée.

Mme Anna Deslions assistait pourtant à cette mascarade russe. Sa grandeur ne l'a pas attachée au rivage. Sa beauté et son esprit la mettent au-dessus des puériles questions d'étiquette qui sont aussi déplacées dans la bohême que la bohême est déplacée dans le monde. Voilà deux preuves de tact que Mme Anna Deslions donne, à ma connaissance, depuis le commencement de l'hiver : la première, ce fut d'envoyer à Alexandre Dumas fils un billet de félicitations et un encrier représentant Molière, à l'issue de la représentation du *Père prodigue*, alors qu'autour d'elle tout le demi-monde armait en guerre contre le peintre de l'odieuse figure d'Albertine. La seconde, c'est de n'avoir pas cru se commettre en foulant le même parquet que Rigolboche.

Les boursiers aussi ont eu leur mascarade aux *Provençaux*. Aussi a donné la sienne un jeune homme coutumier de ces nuits bigarrées.

Au bal des boursiers, tant hommes que femmes, il n'y avait que des spéculateurs, sauf une inconnue, habillée d'un somptueux costume de fantaisie, fort approprié à l'air de son blond visage, autant qu'on l'entrevoyait, qui ne dit pas son nom et que chacun aurait voulu revoir.

Mais, comme sonnaient trois heures du matin, la nouvelle Cendrillon, s'arrachant à la valse commencée, s'enfuit, sans semer derrière elle la moindre pantoufle,

comme si un ordre formel de sa marraine la fée l'eût rappelée au logis.

Une belle voiture et deux grands laquais attendaient la fugitive à la porte du restaurant et l'emmenèrent vers les Champs-Elysées, au trot rapide de deux chevaux gris.

Dans ce quartier cher à l'aristocratie étrangère et trop cher peut-être pour les Parisiens ; dans un riche appartement de ce quartier, un gentleman arpentait le salon, — à cette heure où l'on dort quand on ne danse pas, — son visage pâle reflétait une vive agitation intérieure ; sa main crispée semblait comprimer, à grand'peine, sous son gilet les battements ou plutôt les bonds de son cœur ; chaque fois que son manége le ramenait devant la pendule, il interrogeait le cadran avec anxiété.

Enfin la porte de la pièce qui renfermait les impatiences de ce fiévreux promeneur s'ouvrit, et donna passage au masque, magnifiquement enveloppé de fourrures que nous venons de voir s'enfuir des *Frères Provençaux*. Elle se jeta dans les bras du *gentleman* qui, poussant un long soupir de satisfaction et pressant sur son cœur la belle, s'écria :

— « *God bless her !...* (il parlait en anglais, mais nous, parlons en français — si nous pouvons ;) *Dieu la bénisse* ! elle a été exacte ; nous sommes sauvés. »

Maintenant, vite l'explication de ce tableau mouillé de larmes de joie.

L'homme s'appelle sir John York,— ou autrement, — et la femme est sa femme. Il est Américain, et né à Washington, en Pensylvanie. Elle, est Française et même Normande , née native, comme on dit, de Lisieux en Calvados, de Lisieux, naguère patrie électorale de M. Guizot. Elle y exerçait, à l'âge de seize ans, les humbles et glissantes fonctions de servante d'auberge ; je dis glissantes, quand on a seize ans et un de ces visages qui appellent irrésistiblement, sans le vouloir, les voyageurs au larcin.

Un matin, elle apporta ses bottes à un touriste américain. Ce fut la dernière fois qu'elle accomplit ce ministère indigne de ses charmes. Le lendemain elle partait en compagnie de l'étranger qu'elle avait ciré la veille.

Il l'emmena dans l'Amérique du Nord ; il l'adora, — puis la planta là.

Alors elle s'engagea dans une troupe de saltimbanques qui allaient de ville en ville, de bourgade en bourgade, émerveillant les populations par la hardiesse et la grâce de leurs exercices. L'ancienne servante de Lisieux se fit bientôt une grande place parmi ses nouveaux camarades. Il fallait la voir exécuter le *tour du mouchoir*, ainsi nommé parce que l'artiste y pliait et y repliait son corps de telle façon qu'elle eût pu, pour ainsi dire, entrer dans la poche des assistants.

Un grand personnage politique du Nouveau-Monde

la vit sur ses tréteaux. Il admira cette souplesse qui dépassait encore l'élasticité de ses convictions et s'amouracha, comme un autre Frollo, de cette Esméralda. Il l'arracha à sa vie nomade et en fit une de ces belles dames auxquelles on ne donne, il est vrai, que sa main gauche, mais en la gantant si bien !

Ces grandeurs durèrent environ un an et demi pour notre héroïne ; ce fut elle qui se lassa la première. L'homme d'État qui la faisait riche et puissante ne pouvait se faire jeune. Elle abandonna ce quinquagénaire utile pour une connaissance plus agréable.

Ce nouvel hôte de son cœur était pauvre ou peu s'en faut. Enrichi tout à coup par un héritage, il proposa à sa belle, en vrai sauvage, de l'épouser, et elle accepta ce saut périlleux.

Un homme d'esprit, mort il y a quelques années, qui fut à la fois au service du ministère des affaires étrangères de France et attaché au département des lettres, M. Loëve-Weimar, ancien consul et traducteur d'Hoffmann, a écrit naguère une nouvelle intitulée *Belphégor*, où l'on voit aussi l'ex-compagne d'un Bilboquet vénitien, une Zéphirine exotique être épousée par un Anglais grand seigneur. Milady s'ennuie bientôt dans sa nouvelle opulence ; elle s'étiole, elle languit ; et, de même que le cerf du Jardin-des-Plantes rêve à la liberté, au grand air, aux bois, aux prairies, au cristal murmurant des sources qui le rafraîchissait

naguère, il lui faudrait, à elle, la place publique, le tapis usé sur lequel, pour un morceau de pain, elle risquait chaque jour de se casser le cou et l'amour brutal d'un grand sacripan, — le Belphégor qui a donné son nom au récit.

Tel est le conte que faisait M. Loëve-Weimar, dans l'ancienne *Revue de Paris*, si j'ai bonne mémoire. M. Émile Augier aussi a parlé, en son *Mariage d'Olympe*, de cette « nostalgie du ruisseau, » — c'est son mot,— qui envahit, à un jour donné, les créatures qui ont échangé leur fange natale pour un asile honnête.

Ce mal laissa quelque temps tranquille la jeune épouse de notre Américain. Le couple aventureux voyagea. Ils vinrent à Paris, et, sauf quelques aspirations secrètes et comprimées de la femme vers ses désordres d'autrefois, rien n'était venu troubler l'équilibre du ménage, lorsqu'à la fin du carnaval le bruit des grelots agités dans quelques mascarades enivra, en imagination, la servante de Lisieux déguisée en femme du monde et lui rendit plus difficile sa sobriété de Tantale. Sa couturière ayant eu l'imprudence de lui parler, entre deux robes, des costumes brillants qu'elle préparait pour un bal aux *Provençaux*, et ayant fait miroiter devant elle, comme une sirène tentatrice, les joies, les froissements, les bruits, les délires de ces bacchanales, l'épouse de sir John se sentit atteinte au cœur d'un désir mortel de ce fruit que lui interdisait sa nouvelle position.

Honnête en son désir désordonné, elle se confia franchement à son mari, qui, ayant réfléchi (le mariage l'avait mûri), permit, conseilla même à Mme John de suivre son caprice et d'aller prendre ce bain d'orageux plaisirs après lequel elle soupirait. On ne la connaissait pas à Paris. De plus, elle garderait, toute la nuit, — condition expresse de son escapade, — un petit loup de satin sur le haut de son visage. Enfin, il lui fit jurer sur ce qu'elle avait de plus sacré qu'à trois heures précises elle quitterait le bal.

Sir John opérait comme les pompiers dans les incendies qu'ils jugent trop difficiles à dompter complétement. Pour préserver l'essentiel, il faisait la part du feu.

— « Si elle tient sa parole, se disait-il, c'est que l'honneur est plus fort chez elle, et alors nous sommes sauvés. »

Voilà le secret de l'attente suppliciante par laquelle nous l'avons trouvé torturé au commencement de l'anecdote, et la raison du *merci, mon Dieu!* qu'il poussa à peu près vers le ciel, au retour régulier de sa femme.

Avez-vous remarqué cette anomalie? chaque spécialité à Paris a son journal, sans parler des grands journaux qui sont des encyclopédies quotidiennes. Par exemple, la cordonnerie a son *Moniteur*. *Le Castor, Journal des chapeliers*, est célèbre pour avoir abrité les débuts de Henry Mürger. Les marchés de Sceaux

et de Poissy ont une gazette spéciale, écho de leurs mugissements.

La folie même a son organe, depuis que M. Gagne a créé *l'Uniteur*. La basse taverne et la Courtille ont leur gazette dans *le Père sans gêne*, que M. Dunan-Mousseux rédige avec des grâces toutes faubouriennes. Cependant, les femmes galantes, les femmes à caprices, à petits coupés et à petits soupers, les femmes d'avant-scène, les femmes de théâtre, les femmes d'amour et d'esprit, les chercheuses d'éclat qui éclaboussent, pour la plus grande indignation de Desgenais, les femmes honnêtes qui vont à pied, ces dames dont le petit journal parle si souvent, tantôt pour les caresser, tantôt pour les mordre, n'avaient pas eu encore, parmi toutes leurs fantaisies aussi nombreuses que les grains de sable au bord de l'Océan, la tentation de faire leur petit journal, elles aussi, — par elles et pour elles.

Je m'en étonnais.

J'apprends aujourd'hui sans la moindre surprise que cette lacune va être comblée, et l'on nous annonce l'apparition de *la Chatte blanche* (c'est le titre choisi), journal hebdomadaire, format du *Figaro*, pourvu d'un comité de rédaction qui pourrait être ainsi composé, pour représenter toutes les nuances du grand parti du désordre spirituel : Mmes Duverger, Doche, Suzanne Lagier, Anna Deslions, Constance, Alphonsine.

L'âme de l'entreprise, si l'on veut m'en croire, ce

sera Suzanne Lagier. Il y a, en cette artiste, l'étoffe d'un Villemessant en jupons. *Le Figaro* n'a qu'à se bien tenir !

La Chatte blanche est si peu un projet en l'air, que déjà Édouard de Beaumont a dessiné la vignette qui marchera en tête de chaque numéro. La plus chatte des petites actrices, Mlle Clémentine, des Délassements, a posé devant ce spirituel crayon-artiste. Mais pourquoi un pareil titre, dira-t-on ? — Moi, je le trouve tout simple, puisque les rédactrices de la feuille annoncée ont toutes des pattes en velours blanc.

Si elles réussiront ? personne n'en doute. Il leur suffit de vouloir. Qui mieux que ces dames connaît la nature humaine, les ficelles au bout desquelles on fait danser le monde, et sait plus complétement par cœur les coulisses universelles ?

Il ne leur manquera rien, quand elles auront adopté pour l'emploi de gérant-responsable : Marguerite Rigolboche.

Cette déclaration n'est pas une conséquence de notre dominante manie, mais la suite d'une observation très-sérieuse que nous a suggérée l'étude attentive de l'histoire.

La syllabe *oche*, à la fin d'un nom, est une garantie de succès, un brevet de popularité. Je voudrais m'appeler Manoche et non plus Mané. Il semble que cette finale bénie *oche* veuille dire : Allons-y gaiement !

Heureux le feuilletoniste du *Constitutionnel*, de s'appeler Desroches ! Plus heureux encore s'il rimait avec plus de richesse et de régularité à bamboche ! il y a ainsi des syllabes qui exhalent la gaieté, comme certaines femmes, — ce ne sont pas toujours les plus jolies, — lancent des rayons d'amour. Au rebours, toutes les désinences en *isme :* rationalisme, pédantisme, sont pétries d'ennui et de lourdeur. Elles font fuir, elles sont cérémonieuses et glaciales. *Oche* attire et tutoie.

C'est pourquoi Dodoche devait s'appeler Dodoche.

Ceux qui hantent les bals masqués de l'Opéra ont certainement remarqué, pendant le carnaval qui vient de finir, un troubadour qui n'en finit pas, tant il est maigre et long, et dont les allures puissamment comiques feraient tressaillir une momie sous ses bandelettes. Dodoche est son nom, ou du moins son surnom, car la popularité rebaptise volontiers, — surtout en *oche*, — ceux dont elle se coiffe. Il est sculpteur de son état et sculpteur habile. Il a *de la patte,* comme on dit en argot d'atelier. Je ne me crois pas en droit de dénoncer ici, en toutes lettres, le nom sous lequel il mène le côté sérieux de sa vie. Puisque ses plus fougueuses gambades n'ont jamais dérangé le nez couleur de brique dont il lui plaît d'orner son visage, je suppose qu'il entend être célèbre *incognito.*

Toujours en troubadour, toujours la guitare à la main, mais tantôt en blanc, tantôt en noir, Dodoche a

été la gaieté des samedis masqués de l'Opéra. Parfois il danse avec quelque célébrité de la chorégraphie à tous crins ; le plus souvent, avec un de ses camarades d'atelier, aussi trapu que lui-même est mince, le gros vêtu en Andalouse de trois mètres de tour à la taille, avec un peigne de deux pieds de haut sur la tête.

L'art vit de contrastes.

A ma connaissance, Dodoche, par ses attitudes savamment tournées au grotesque, a guéri, cet hiver, deux cas de mélancolie désespérés : il a fait rire un monsieur qui venait de voir *la Tireuse de cartes* à la Porte-Saint-Martin, et même un actionnaire de..... (en blanc le nom de l'entreprise) en deuil de ses capitaux ; il serait capable de dérider un touriste ayant rapporté un pied de nez du Havre par le train de plaisir organisé en vue de la grande marée.

VI

Sommaire : Le prévenu Manè. — Interrogatoire et réquisitoire. — A-t-il remporté sa veste? *that is the question?* — Tumulte dans le prétoire. — Études élémentaires de langue verte : remporter sa veste; faire four; avoir du chien; avoir son béguin. — Le salon de M. Badoulard et le public de ce Courrier de Paris. — Profession de foi. — Une petite chatte qui a du chien. — Les actualités amoureuses. — Racine et Shakspeare ou M. Dumas fils et le théâtre des Délassements-Comiques. — Un auteur dramatique qui n'a plus son béguin; un Courrier de Paris qui n'a jamais dû l'avoir. — Les *Délassements-Comiques* déménagent. — Ouverture de l'Eldorado par une pièce de MM. Dennery et Barrière, et les débuts d'Isabelle la bouquetière. — Une marchande de violettes qui ne vend pas sa fleur d'oranger. — Les louis et les poignées de mains du Jockey's-Club. — Les lauriers de Rachel et la tentative d'Isabelle dans *Claudie*. — Xavier Aubryet. — Un neveu de Léon Gozlan. — Tout chemin même aux Délassements. — Mlle Juliette Beau aux Bouffes. — *Daphnis et Chloé*. — Comme quoi le théâtre n'est pas un hospice pour les invalides de l'amour. — Histoire de Bébé, ou le sportsman marié. — Procédé corse contre le concubinage. — L'actualité dont la dévotion est amoureuse. — Les auditeurs de M. Dupanloup enrhumés soi-disant par *le Siècle*. — Le Beauvallet de la chaire. —

Le successeur de M. de Ravignan au Sacré-Cœur. — *Il Crociato in Egitto* aux Italiens. — Histoire d'un bâillement qui a fait des petits. — Meyerbeer, ou bon sens et génie.

Paris, 30 mars.

— « Prévenu Manè, votre nom ?

— « A quoi bon me le demander, ô redoutable chef de mes accusateurs, puisque vous le savez si bien ?

— « N'importe, c'est l'usage... Votre demeure ?

— « Babylone.

— « Votre âge ? »

Ici, Manè hésite ; comme il y a des dames dans l'auditoire, il ne se soucie nullement d'avouer qu'il pourrait avoir la tempe argentée. Après une minute de consultation avec lui-même, il répond d'une voix tragique :

— « L'éternité. »

C'est noble, c'est vague ; cela ne compromet rien, ne voulant absolument rien dire. L'accusation est embarrassée à son tour et se gratte le nez en cherchant à comprendre.

— « Prévenu Manè, vous savez pour quelle faute ou plutôt pour quelle série de fautes aggravées par l'impénitence et la récidive vous vous trouvez devant nous; vous n'ignorez pas quels comptes sévères les gardiens de la loi ont à vous demander ?

— « A vous parler franchement, je m'en doute ;

mais si vous avez envie d'étaler de nouveau vos griefs, ne vous gênez pas.

— « Prévenu Manè, vous êtes le scandale de la maison honnête qui a eu l'imprudence de vous recevoir. Qu'as-tu fait, misérable, de la plume que l'on t'avait confiée ? T'en es-tu jamais servi, comme c'était ton devoir, comme l'exemple de tes confrères t'y amenait tout naturellement, et comme Badoulard te l'insinuait avec douceur, pour glorifier, dans des comptes rendus minutieux, les soirées du susdit Badoulard ! Non, jamais. Ton âme perverse est incapable de goûter ces réunions honnêtes et modérées. Tu n'aimes pas l'eau sucrée, malheureux ! Il faut à ton palais blasé des épices, des alcools ; à ton esprit, des propos vitrioliques ; à ton oreille la bacchanale d'*Orphée aux enfers*. Tu hantes les bals de l'Opéra, même quand il n'y en a plus. S'ils n'existaient pas, tu aurais inventé Markouski et les Délassements-Comiques. Qui a introduit dans la littérature et dans les sociétés ce mal qui répand la terreur chez les mères de familles : le rigolbochisme ?— C'est toi, toujours toi... En conséquence, ledit Manè est accusé d'avoir provoqué le feuilleton de *l'Indépendance* à la débauche ; de l'avoir détourné des soirées de Badoulard ; de l'avoir conduit dans des endroits de perdition ; d'avoir donné publiquement le bras à une demoiselle connue pour son débraillé, tous crimes prévus par les articles 812, 814, 825 et 1517 du Code, chapitre des bienséances de la chronique. »

Manè, d'un organe que le remords n'altère aucunement: — « J'aime encore mieux ça que d'avoir *remporté ma veste* en les respectant, vos fameuses bienséances. »

Voix tumultueuses dans le prétoire: — « Que dit-il?... Qu'a-t-il osé dire?... Il parle de *remporter sa veste?*... On peut tout attendre d'un homme qui a perdu le respect de lui-même... *remporter sa veste*, qu'est-ce cela?... Songerait-il à se déshabiller devant la justice de son pays? »

On fait avancer un linguiste habile, interprète assermenté près les Cours et tribunaux. Il résulte de son rapport que l'expression *remporter sa veste* fait partie du dictionnaire de la langue verte, l'idiome que l'on professe le moins au Collége de France, et se traduit, en style académique, par *faire four ;* en argot de comédiens parlant entre eux, par échouer, ne pas réussir, se faire siffler. Cette explication ramène un peu de calme à l'audience.

Le français est si mal enseigné dans les colléges, et les lexiques sont tellement incomplets, que le mot faire four lui-même a peut-être besoin d'être défini. Un four, c'est tout ce qu'il y a de plus noir, chacun sait ça. Quand, dans une nuit obscure, vous ne pouvez pas retrouver votre chemin, vous ne manquez jamais de dire : « Il fait noir comme dans un four. » De là, *faire four*, c'est assombrir d'ennui les visages qui vous écoutent, au lieu de les illuminer par le plaisir et par la gaieté.

Il n'est pas moins aisé de trouver l'origine de cette locution pittoresque : *remporter sa veste.* Le mot veste, pris dans une acception un peu élargie, c'est l'homme extérieur tout entier, costume, manières, langage.

Les acteurs doivent avoir autant de vestes que de rôles. Quand celle qu'ils ont adoptée ne plaît pas au public, ils n'ont rien de mieux à faire que de la remporter et d'en apporter une autre. Ainsi, dans une folie récemment représentée, je ne sais plus quel artiste faisant un Jupiter grotesque, avait imaginé de donner l'accent allemand au maître des dieux. Cette plaisanterie ne fut pas goûtée. Le Jupiter d'outre-Rhin remporta sa veste. Le lendemain, le maître des dieux parlait avec l'accent des fils de la Savoie. C'était, à cause de l'annexion, un charabia de circonstance. On l'applaudit ; il a gardé cette fois sa veste, au lieu de la remporter.

Manè, c'est vrai, a taillé la sienne en plein drap de Bohême, tandis que Henri Desroches du *Constitutionnel* s'est habillé en étoffe plus bourgeoise. C'est qu'il a affaire à un autre public. Celui auquel Manè croit avoir l'honneur de parler est le premier des publics (excusez cette franchise brutale) ; c'est un public qui sait tout, qui a joui de tout, qui a voyagé partout, qui a été élevé dans la soie et dans l'or, et qui ne peut, par conséquent, s'enthousiasmer beaucoup pour les trente-six bougies du salon Badoulard et les dix-huit

volants de la maîtresse de la maison, Edmée-Sophie Badoulard, née Legras. Manè s'est imaginé qu'il divertirait mieux la noble compagnie qui l'écoute en la conduisant dans les sentiers aventureux. C'est là sa faute, si c'en est une. Prenez sa tête. Il ne se donne ni pour un faiseur de sentiment, ni pour un prédicateur de morale. Il aime à s'amuser et à connaître ; il tâche d'informer et d'amuser les autres. Quant à moi, si vous voulez mon jugement sur ce pendard, je crois bien que je ne lui donnerai pas ma fille en mariage.

La grande affaire, dans notre métier, c'est *d'avoir du chien* et de ne pas *avoir son béguin*. Encore cette maudite langue verte qui fait des siennes ! Il faut donc à chaque pas, avoir recours au dictionnaire de la fantaisie, qui sera celui des Académies de l'avenir, pour peu que l'argot continue ses conquêtes. *Avoir du chien*, c'est avoir du mordant. Cela se dit très-bien ainsi dans les foyers de théâtres. Ainsi, M. Veuillot, qui vient d'arriver de Rome avec ses trente-deux dents, espérons-le ! est un publiciste qui a du chien. Mme Ugalde, qui vient de triompher au Théâtre-Lyrique dans le *Gil-Blas* de M. Semet, a un fameux chien ! Augustine Brohan, Got, Tamberlick, autant de talents qui ont du chien.

Bien d'autres, moins célèbres, possèdent aussi cette qualité qui emporte le morceau. C'est ainsi que l'autre jour une petite actrice d'un petit théâtre,— une petite chatte qui a du chien, —nous expliqua ce qu'il faut

entendre par ces mots : *avoir son béguin*. Le béguin, — qui l'ignore ? — est la coiffe de toile dans laquelle on embéguine les nouveau-nés. Au figuré, avoir son béguin c'est abdiquer son âge d'homme, sa raison mûre, sa volonté mâle, et se laisser coiffer comme un enfant par ses passions. L'expression n'est-elle pas jolie et philosophique ? Tout homme incapable d'avoir son béguin,— traduction moderne du bandeau mythologique de l'Amour,— est incapable d'aimer, mais là, d'aimer bien complétement. Les femmes, en revanche, sont incapables d'aimer les hommes qui ont leur béguin. C'est l'éternelle histoire des contradictions amoureuses : on aime, on n'est pas aimé ; on n'aime pas, l'on vous aime, et le bonheur est toujours un étranger de distinction qui ne sait pas, qui ne veut pas se naturaliser à votre foyer.

C'est surtout au Courrier de Paris qu'il siérait mal d'avoir son béguin. Lui, au contraire, il avait trente ans le jour de sa naissance ; il railla le sein de sa nourrice lorsqu'on le lui présenta, et c'est à ce signe que l'on reconnut sa vocation. La première fois qu'il fit un discours suivi, ce fut pour déclarer qu'il entendait ne jamais se marier, ni de la main droite, ni de la main gauche ; encore moins de la main gauche ! Il en savait aussi long là-dessus, dès sa plus tendre enfance, que les lecteurs blanchis à l'école désenchantante de M. Dumas fils et que les spectateurs qui ont pris une stalle à l'année au théâtre des Délassements-Comiques

pour voir s'habiller, se déshabiller, se maquiller, se frotter d'huile et s'inonder de poudre de riz, la courtisane, cette athlète moderne, en lutte contre la société. Gloire à M. Dumas, deuxième du nom, c'est lui qui, le premier, a inventé, propagé et fait applaudir le théâtre des actualités amoureuses ! Je propose de baptiser ainsi son répertoire où les poupées à ressorts de la galanterie moderne sont démontées pièce à pièce. Dans sa première aux Athéniens, dans *la Dame aux Camélias*, le petit Dumas faisait le bon apôtre ; on eût dit qu'il donnait dans le piége de ces sensibleries à la Vaucauson qui vous ont fait pleurer le plus pur de vos yeux, à vous tous tant que vous êtes. Par là-dessus, l'auteur du *Demi-Monde*, changeant d'accent et de besogne, emprunta au chirurgien son scalpel, au chimiste son creuset; il disséqua, il analysa. Au fond de ses expériences, il a trouvé non plus Marguerite Gautier, mais Albertine. En voilà un qui n'a pas ou qui n'a plus son béguin, M. Alexandre Dumas fils, et qui travaille à guérir ses contemporains embéguinés !

Tout là-bas, sur le boulevard du Temple, le trop petit théâtre que dirige M. Sari et dont je crois qu'il fait à moitié les pièces récoltées toutes dans le champ de l'actualité amoureuse, poursuit le même but dans d'autres sentiers. On parle dans les pièces de M. Dumas fils plus qu'on n'agit, et on parle bien. Tantôt l'esprit de l'auteur se produit en de longues tirades et

en de grands airs à roulades qui sont comme des récits de Théramène en prose; tantôt le dialogue procède par petites phrases nettes, vives, rapides et brillantes comme l'éclair. Par exemple, quand Armand Duval gagne, à cette fameuse partie de lansquenet, dans le quatrième acte de *la Dame aux Camélias*, plus les billets de banque et l'or s'amoncellent sur la table devant lui, plus ces dames multiplient leurs doux sourires et leurs œillades à son adresse. Lui, résume la situation dans cette phrase adorable lancée à l'une d'elles : « Tu me tutoies quand je gagne. »

Que l'on ait à mettre en scène la même situation instructive au théâtre des Délassements-Comiques, où tout se passe en action, au lieu de l'observation mordante d'Armand, on verra ces dames passer la main dans les cheveux au vainqueur du lansquenet, en l'appelant Arthur, et en même temps l'orchestre jouera la polka des baisers.

Ceci vous montre en présence les deux écoles qui exploitent la veine de l'actualité amoureuse. M. Dumas fils pourrait en être considéré comme le Racine. Elle a ses Shakspeare de pacotille aux Délassements-Comiques.

Ce théâtre, qui me plaît parce qu'il ne ressemble à aucun autre, sera transporté prochainement à l'Eldorado, et déjà l'on conte que la pièce d'ouverture pourrait être due à la collaboration princière de MM. Dennery et Barrière.

Isabelle la bouquetière est capable de débuter dans l'ouvrage de ces deux écrivains si bien faits pour se compléter.

Si vous ne connaissez pas Isabelle, la belle marchande de violettes qui règne sur le trottoir du Jockey's Club, c'est que vous n'êtes pas Parisien. Isabelle est à la fois une célébrité, une beauté et une vertu. Sachez qu'elle ne vend pas sa fleur d'oranger. Ses violettes, à la bonne heure, et cet honnête commerce devrait suffire pour l'enrichir, car j'ai vu bien souvent qu'en montant au cercle ou en descendant du Club, ces messieurs donnaient à leur bouquetière adoptive un louis pour un petit paquet de deux sous.

A la sortie du bal de l'Opéra, dans les nuits de carnaval, elle attend au passage ses clients qui s'en vont souper. Elle leur fleurit la.boutonnière ; ils se laissent faire en souriant ; ils donnent en échange un beau louis d'or, et ce sont eux qui remercient. Quelques-uns paient en outre d'une cordiale poignée de main les violettes d'Isabelle.

Cette fille étrange a une passion : le théâtre. Les lauriers de Rachel l'empêchent de dormir. Nuit et jour, elle lit, elle étudie ses auteurs. Quand elle se promène sur le boulevard, son éventaire devant elle, soyez sûr que, chemin faisant, elle les rumine. Ses pieds sont sur l'asphalte, mais son esprit est dans le ciel des poëtes dramatiques. Récemment je lui ai vu jouer *Claudie*, à la Salle Lyrique, la *Claudie* de George

Sand ; son interprétation ne ressemblait à rien de ce que les conservatoires enseignent ; je vous assure que, par moments, c'était d'une rare beauté et d'une vraie puissance.

Au reste, je puis étayer ici mon opinion d'un avis qui doit avoir plus de poids que le nôtre. Le lendemain de cette représentation, M. Xavier Aubryet en écrivait au *Figaro* pour signaler à toute l'attention des directeurs cette comédienne en herbe et tout à fait inattendue.

Or, Aubryet est tout simplement un des esprits les plus fins et les plus justes de ce temps-ci. Lisez le volume qu'il vient de faire paraître sous le titre de : *Jugements nouveaux*. Une grande indépendance d'idées, unie à beaucoup d'originalité dans la forme, signale ce livre à l'attention des dégustateurs.

Malgré la confiance que l'on doit accorder à une opinion signée Aubryet, aucun directeur n'avait encore fait un pas vers Mlle Isabelle, et M. Sari a pu la confisquer au profit de son théâtre.

Je gagerais qu'il devra de belles moissons à Claudie la moissonneuse, à Isabelle la marchande de violettes.

Il a déjà de singuliers et remarquables éléments dans sa troupe. L'un de ses comiques, Montrouge, celui qui joue le principal rôle dans la pièce en cours de représentations, n'est-il pas le propre neveu de M. Léon Gozlan ? La prose verveuse et chatoyante de

l'oncle semble, du reste, se réfléter dans le jeu coloré du neveu. A côté de celui-ci, il y a Camille, musicien distingué, l'auteur de la Polka des mirlitons tant fêtée dans les bals de la banlieue. Il y a Mlle Flore, première chanteuse arrivée en quatre bateaux de Batavia pour chanter dans *l'Almanach comique* un couplet dont le susdit Camille a écrit la musique. Tout chemin mène aux Délassements-Comiques... Il y a Mlle Rigolboche, notre honte ou notre orgueil, cela dépend des goûts.

Une des célébrités de la galanterie parisienne, Mlle Juliette Beau, amourachée de théâtre, elle aussi, subitement mais un peu tard, vient de se montrer aux Bouffes-Parisiens dans *Daphnis et Chloé*, paroles de Longus et de M. Clairville, musique d'Offenbach.

On connaissait déjà la pièce, jouée au Vaudeville avec grand succès, il y a quelque dix ans, par Mme Octave-Chloé et par Mlle Cico-Daphnis. Delannoy faisait le dieu Pan. Ce fut un grand succès de nudités.

Pour reprendre cette pastorale aux Bouffes, il a fallu la voiler et développer le costume de Chloé. On ne gagnerait trop rien d'ailleurs à ce que la robe de la Chloé d'aujourd'hui fût plus indiscrète. La pauvre fille est maigre comme ce saint temps de carême. Quant à Daphnis, il se présente mieux pourvu d'avantages physiques, puisque Mlle Juliette lui prête ses attraits.

Cette débutante est gracieuse et traite la scène comme une ancienne connaissance. Elle n'a malheureusement que des relations plus vagues avec la musique. Comme sa voix serait jolie si elle en avait !

Cet ange descendu d'un nuage de poudre de riz cimentée légèrement avec du cold-cream, a obtenu le plus grand succès.

Mais cette victoire pourrait avoir des conséquences désastreuses si des personnes qui n'ont ni l'intelligence, ni la jeunesse, ni les traits et la taille de Mlle Juliette allaient s'autoriser de l'exemple qu'elle leur donne pour considérer le théâtre comme l'hospice des invalides de l'amour et prétendaient y entrer sur leurs vieux jours.

Vouloir de la comédie quand la galanterie ne veut plus de vous ou que vous ne voulez plus d'elle toute seule, sans l'assaisonnement et la variété que le théâtre y peut ajouter, c'est traiter la comédie beaucoup trop légèrement. Sachez-le d'ailleurs, Mesdames, avec les habitudes d'économie qui tendent à prévaloir à votre endroit chez les directeurs, vous ne gagneriez même pas à ce métier le tabac de vos vieux nez.

Bébé a dix-sept ans, mille agréments, et il y a quinze jours elle ne possédait pas dix-sept francs dans son tiroir.

D'abord, elle n'avait pas de tiroir, car aucun meuble ne lui avait jamais appartenu. Une amie la logeait

en attendant mieux, et Bébé, ainsi nommée à cause de ses grâces enfantines, logeait le diable dans sa bourse.

Les courses qui viennent de recommencer à La Marche avec le printemps ont forcé le diable à chercher un autre gîte. A présent Bébé est riche de toute la fortune de M. de***, la fleur des sportsmen, et l'histoire de cette métamorphose de sa destinée est un des amusements de la ville. C'est l'*actualité amoureuse* de ces derniers temps.

Quelques jours avant le premier steeple-chase, Bébé se présente en casaque de Jockey de course sous un manteau, chez monsieur de B... Elle insiste tellement pour être reçue qu'on la reçoit. Parvenue enfin non sans peine jusqu'au gentleman, elle se jette à peu près à ses genoux et lui fait part du désir ardent qu'elle a conçu de partager les dangers et la gloire des cavaliers dont elle a emprunté l'uniforme, sur le turf de La Marche.

Sa prière avait tant d'accent, son costume lui séyait si bien, l'ambition qu'elle témoignait était si louable aux yeux d'un centaure comme M. de B..., — que celui-ci fut ému et sentit se fondre le marbre de son cœur, rebelle jusqu'alors à toute autre passion que celle du cheval. Aucun boudoir, jusqu'à ce jour, ne lui avait paru valoir son écurie ; il est vrai qu'aucune femme ne s'était encore présentée à lui en tenue de course et n'avait si résolûment parlé d'affronter la rivière et les autres obstacles.

M. de..., — dont la bienveillance est ordinairement le moindre défaut, — releva la suppliante avec une faveur marquée et, tout en lui expliquant comment et pourquoi aucune influence ne pouvait faire prendre son projet en considération, ne considérait pas sans émotion le joli et courageux volontaire qui était venu s'offrir aux chances du steeple-chase.

J'ai l'honneur de vous faire part du mariage (de la main gauche, bien entendu) qu'a contracté M. de... avec Mlle Bébé. M. de..., longtemps insensible et farouche comme l'Hippolyte d'Euripide, a maintenant son béguin, et un fameux ! Vénus et l'Amour prennent leur revanche aux dépens du mortel qui les dédaigna.

Son arc, ses javelots, son char, le club, tout l'importune désormais ; tout ce qui n'est pas Bébé la triomphante. Les amis du sportsman amoureux de sa maîtresse, comme l'éperon l'est du flanc, sont dans la consternation. Ils ne savent à quel saint ou à quel démon se vouer. A tout prix ils voudraient rompre la chaîne de cet hymen, qui n'est même pas agréable à l'Église. Mais Bébé n'est pas plus disposé que l'Achéron à lâcher sa proie. Le théâtre de M. Dumas fils y perdra ses tirades et le théâtre des Délassements-Comiques ses révélations édifiantes.

On pourrait espérer de la religion une intervention vigoureuse (Monsieur de.., est assez bon catholique) si le *sujet* était dans le diocèse de M. l'évêque

d'Ajaccio. Ce prélat, il y a trois ans, n'entreprit-il pas contre le concubinage, qui cependant est d'une rareté relative en Corse, une croisade des plus décidées ! Il voila le tabernacle, renversa les cierges avec des gémissements à vous arracher l'âme, sonna la cloche des morts, puis prononça du haut de la chaire l'excommunication des couples qui vivaient en dehors de la sanction religieuse. Une statistique récemment faite en avait relevé 700, pas davantage. Tous, moins trois, autrement dit : 697, vinrent, après la foudroyante démonstration de l'évêque, faire bénir leur union.

Je n'oserais affirmer qu'à Paris le même procédé aurait le même succès. Toutefois, notre ville est bien pieuse, si l'on en juge par l'affluence qui se pressait avant-hier à Saint-Roch pour entendre prêcher M. Dupanloup.

La foule s'est entendue elle-même, voilà tout ; elle s'est entendue tousser, moucher, cracher, chuchoter. Les amis de l'évêque d'Orléans se montrent disposés à soutenir que *le Siècle* avait enrhumé la population en lui faisant lire quelque article trop froid dans un moment où elle avait chaud, et cela évidemment dans le but perfide de monter une cabale de tousseurs involontaires contre son adversaire, M. d'Orléans.

Si celui-ci avait l'organe d'un nouveau prédicateur, M. Minjard, qui tonne cette année-ci à la Madeleine, — on pourrait le surnommer le Beauvallet de la chaire, — les tousseurs en auraient été pour leurs frais.

Mais l'actualité religieuse dont les dévotions du bel air sont surtout amoureuses en ce moment, c'est la retraite du Sacré-Cœur. Ici, du moins, on ne fait pas son salut avec le fretin.

L'autre jour, passant rue de Varennes, à neuf heures du matin, j'ai compté 120 carrosses armoriés qui stationnaient à la porte, et une véritable émeute de laquais galonnés. Naguère, c'était l'éloquent et respectable M. de Ravignan qui avait l'honneur d'exciter tous ces nobles empressements. Son successeur d'aujourd'hui est un jésuite, homme d'une quarantaine d'années environ, à l'œil bleu, vif et fin, et plein de connaissance du cœur humain ; sur son front, la méditation a tracé de visibles sillons. Son extérieur raconte des veilles, des jeûnes et des macérations. Il dirige la fameuse maison d'éducation fondée naguère à Vaugirard par l'abbé Poiloup, et où tant de jeunes gens de nos premières familles ont été élevés.

Le successeur de M. de Ravignan prêchait sur ce texte, quand je suis entré : *Non est in commotione Dominus*, le Seigneur n'est pas dans les agitations. Partant de là, le prédicateur conseillait aux salons en général et aux femmes en particulier la paix et le calme, surtout dans les matières politiques. *Le Constitutionnel* n'eût pas mieux dit. L'orateur a fait une charge assez spirituelle contre les petits tribuns en jupons.

Il ne leur permet pas non plus les agitations de la

crinoline et les fièvres de luxe. *Luxueux* point ne seras.

Il a démontré ce qu'il y avait d'humiliant pour les personnes honnêtes à lutter de parures excessives avec ces demoiselles, et déblatéré contre la soumission aveugle du monde aux caprices de la mode. Aux jupes extravagantes d'ampleur et de longueur elle peut en vouloir substituer demain qui s'arrêtent au genou ; les adopterez-vous ? Voilà le sens, sinon la forme de l'argumentation du prédicateur. On sait que son auditoire est exclusivement composé de femmes. Il leur a surtout parlé, la retraite durant, de l'amour et de l'honnêteté dans le mariage.

Voilà l'avantage qu'il y a pour les chefs d'institutions à être en même temps des orateurs distingués. Le succès de leur parole sert les intérêts de la maison qu'ils dirigent. Je gagerais qu'à la prochaine rentrée des classes ne mettra pas son fils qui voudra à la pension de Vaugirard devenue trop étroite. Ce sera comme dans le ciel ou aux représentations de Tamberlick : beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Tout fait espérer qu'il sera infiniment plus aisé de trouver des stalles à l'Opéra-Italien, les soirs où la volonté omnipotente de M. Calzado y fera exécuter *il Crociato in Egitto*.

Ce n'est pas que l'œuvre soit misérable, tant s'en faut ! Elle est même restée très-belle par partie et elle offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire

musicale et comme monument d'une phase un peu oubliée du génie de Meyerbeer. D'un autre côté, l'exécution de cet opéra est loin d'être méprisable ; les noms de Mme Borghi-Mamo, de l'Alboni, de la Penco, vous disent assez ce qui peut en être. Cependant, le plus grand succès de la soirée a été pour le baryton Merly.

En résumé, comme Meyerbeer s'y attendait, avec un bon sens égal à son génie, le *Crociato* est fait pour ennuyer les Parisiens de 1860.

Cette partition, le plus grand succès de l'auteur avant *Robert le Diable*, fut entendue d'abord sur je ne sais plus quel théâtre d'Italie. En 1826, Mmes Pasta, Monbelli, Schiasetti, Giovanola, MM. Donzelli et Levasseur, la firent connaître aux Parisiens de la Restauration, qui confirmèrent le jugement du public d'Italie.

Trois ans plus tard, on essaya une reprise du *Crociato*, aux *Bouffes*, comme on disait alors. Indépendamment de l'infériorité des artistes qui avaient succédé à ceux que j'ai nommés, un incident fâcheux vint jeter un léger ridicule sur le succès de la première représentation.

Dans l'admirable *quartetto* du second acte figurait un enfant, personnage muet, — le fils de Palmide, — que sa mère présente au Soudan pour le ramener à des sentiments plus traitables.

Ce jeune nourrisson de l'art dramatique ne goûtait

évidemment ni le morceau, ni la pièce ; il eût mieux aimé une tartine de confitures et son lit.

Comme le *quartetto* en question ne se chante pas avant dix heures du soir, je comprends ce Vandale en bas-âge.

Toujours est-il que le besoin de sommeil se faisant de plus en plus impérieusement sentir, l'enfant ouvre la bouche, non point pour se mêler à l'ensemble harmonieux, mais par ce mouvement machinal dont nous ne pouvons nous défendre lorsque nous entendons un opéra de M. X... ; lorsque nous sommes condamnés à une comédie de M. Z... ; à une conversation de M. C... ; à une infusion de pavots intitulée chronique du grand monde.

Bref, le fils de Palmide se mit à bâiller.

Le public le vit et sourit.

La cantatrice continue, sans égards pour l'ennui qu'elle cause à son enfant : *frena le lagrime*.

Deuxième bâillement.

La cantatrice : *Consolarti sapra il ciel*.

Troisième bâillement de l'enfant.

La salle éclata de rire. Le morceau ne put être continué ; on se hâta de cacher au fond des coulisses le jeune barbare, cause innocente de toute cette confusion.

A voir l'aspect de la salle, mardi dernier, jour de la reprise du *Crociato*, il m'a semblé que le moutard endormi avait fait école.

VII

SOMMAIRE : L'art de parler chez l'art de plaire. — Le Père Minjard et le bal du 24.—Une dame en feu et le feu dans la chaire catholique.— Le réalisme fait prédicateur.— Le verbe donner conjugué avec entrain. — Témoignage de M. Berryer en faveur du nouveau Bourdaloue. —Examen de cette proposition un peu sauvage : « Les amours terrestres sont des amours de pourceaux. » — Comme quoi il n'en est rien et il serait à souhaiter qu'il en fût quelque chose. — La piscine de Laïs. — La malpropreté, péché mortel des femmes qui n'ont pas de vertu. — La vérité sur le cas du général de Lamoricière. — Limonadiers, généraux et chanteurs en retraite prématurée. — Le repos de Duprez dit l'homme-théâtre. — Sa *Jeanne d'Arc*. — Protée et Prométhée. — Mlle Marie Brunet sur son bûcher. — Les bijoux perdus de Mlle Monrose. — La mode du Gluck. — Chez M. Dufour ; chez M. Lecouppey ; chez M. le comte de Nieuwerkerke. — Charade mémorable chez Mme de Tascher. — Les derniers bals. — Le souper des Provençaux. — L'*Orphée* d'Offenbach aux Italiens. — Les salons de M. Markowski. — Le *bon petit père* sous un arc de triomphe qui fait honneur à Mlle Alice. — Pudeur d'une soubrette. — Nelly ou un voyage travesti. — L'excommunication et les Romagnes, chez Markowski. — Un Monsieur au

fait de la question. — Fragment de M. Barbey d'Aurevilly. — Supplice que les enfers réservent à cet écrivain.

Paris, 20 avril.

L'art de parler dînait lundi dernier chez l'art de plaire... En d'autres termes, moins galamment renouvelés de M. de Voltaire, le révérend père Minjard, Me Berryer, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, en compagnie de l'archevêque de Paris et du nonce du Pape, étaient invités, lundi dernier, chez Mme la princesse de B***.

Ce jeune père Minjard survit décidément au carême qui l'a vu naître à la célébrité. Son nom tient presque autant de place dans les entretiens que le bal du 24 à l'hôtel d'Albe. Certes, on est le bienvenu quand on parle, en homme bien appris et exactement renseigné, des déguisements qui se trament et des quadrilles qui se complotent pour le bal-phénomène qui doit avoir lieu le 17 et qui sera donné le 24. Il n'y a que des oreilles attentives pour ceux qui, dès aujourd'hui, sont en mesure de dépeindre à la compagnie ce que sera le fameux quadrille des Éléments, de quels rubis et de combien de rubis flamboiera la grande dame qui représente le Feu et pour laquelle on brûle. Le quadrille Espagnol et ses acteurs, le quadrille des Contes de Perrault, — renouvelé du bal de M. le général Fleury, — certain quadrille de Paysans et un quadrille de

Vénerie sont encore des sujets de conversation bien portés. Il faut absolument savoir, sous peine de se montrer en retard sur le bel air, qu'une des dames américaines qui tiennent à Paris le plus grand état, s'est fait faire pour la circonstance un ajustement historique dans lequel elle représentera, à l'admiration générale, le jeune Louis XIV, adolescent et roi tout ensemble.

Voilà des informations précieuses assurément, et que l'on aime à posséder dans leur fleur ; mais vous pouvez tout aussi bien faire votre chemin à travers les salons qui causent, en vous constituant le biographe, l'historiographe, le panégyriste ou le critique du Bourdaloue de l'heure présente, à savoir M. Minjard.

Il est le feu, lui aussi, comme Mme la comtesse *** le sera au bal de Mme de Tascher. Il est le feu dans la chaire. Ses métaphores, dont il étale le plus éblouissant écrin, sont autant d'escarboucles. Il enivre ; il enflamme. C'est de la lave qui sort de ses lèvres comme d'un cratère ; à côté de lui, les autres orateurs ne sont plus que des robinets d'eau tiède. On va l'entendre, non-seulement par piété et pour faire son salut, mais par plaisir et par un entraînement que se reprochent les puristes de la dévotion. D'autres lui reprochent d'avoir introduit dans le discours sacré des expressions et des hardiesses inusitées, et de l'avoir relevé par des piments inouïs. — « C'est le réalisme fait prédicateur, disait-on devant nous. Le père Lacor-

daire était le romantisme fait dominicain. L'oraison sacrée a suivi la même pente que la littérature profane. »

Quoi qu'il en soit, la princesse de B*** racontait, à son dîner précisément, un trait qui est le plus bel éloge de la puissance avec laquelle le prédicateur à la mode remue les esprits et les cœurs. — « Un des jours du dernier carême, a-t-elle dit, j'étais parmi les quêteuses, et le révérend Père prêchait un sermon de charité. Lorsqu'il descendit de la chaire où il avait si éloquemment conjugué l'impératif du beau verbe donner, ce fut une pluie et une avalanche dans nos bourses. Jamais on n'avait rien vu de pareil... or et billets de banque à foison. Même les personnes qui n'avaient pas d'argent pour satisfaire l'immense soif de charité allumée en elles, se dépouillaient de leurs bijoux; c'est ainsi que j'ai reçu, pour ma part, deux belles bagues précieuses enrichies de brillants, et que ma voisine, la marquise de P***, a trouvé une montre et des boucles d'oreilles dans le trésor des pauvres. »

M. Berryer, qui assistait à presque tous les sermons du père Minjard, assis au banc-d'œuvre, tout près de M. le curé de la Madeleine, a fait chorus, en exprimant très-chaleureusement son admiration pour ce jeune maître dans l'art de la parole.

C'est donc, et de l'aveu des juges les plus compétents, un succès immense que celui du père Minjard, et un talent sur lequel on ne tarit pas.

Ce qui peut lui être le plus justement objecté, c'est son peu d'expérience de la vie et du monde. Il n'a que vingt-neuf ans ! Aussi lui est-il arrivé d'émettre, dans le cours de son carême, des propositions comme celle-ci, que nous nous sommes promis de relever : « Les amours terrestres sont des amours de pourceaux. »

Oui dà ! le mot est dur, mais est-il juste ? Au moins convient-il de soustraire tout d'abord à cette terrible sentence l'amour dans le mariage, qui est terrestre, mais béni, et ne saurait par conséquent être jugé digne de l'auge. De plus, j'affirme sur l'honneur que les boudoirs de l'Athènes galante et profane ne ressemblent en rien à des cabanes à pourceaux.

Ce ne sont partout que fleurs, parfums, dorures, objets d'art, glaces merveilleuses, soieries tissées par les fées, dentelles précieuses jetées sur des meubles rares. Les visiteurs s'y vautrent sur les beaux damas de Lyon et non pas dans la boue. Non-seulement la magnificence, mais une propreté qu'envieraient les matrones et un goût que les artistes admirent, règnent, je vous assure, dans les temples dédiés à l'amour terrestre. On y voit des bouches très-roses, et pas un groin ; on y entend de jolies paroles, roses aussi, et pas un grognement. Les enfants, quand le mobilier en comprend, ne sont pas des marcassins ; mais, coquettement, on les habille en petits Écossais les jours ordinaires, en zouaves le mardi-gras. M. de Buffon ni aucun naturaliste, que je sache, n'a jamais signalé pa-

reils usages chez la gent porcine et porcinante. Les porchers, c'est-à-dire les hommes grossiers et mal élevés, sont soigneusement bannis du sanctuaire où trône Mme Laïs en ses pompes. La propreté exquise, c'est la vertu de ces dames-là. J'en sais une qui rêve, en ce moment, de faire établir, au rez-de-chaussée de son palais, une piscine en marbre blanc, où l'eau serait filtrée, parfumée, courante et sans cesse renouvelée. Elle y vivrait dans le cristal liquide, la sirène qu'elle est, tant il lui déplaît de penser qu'un grain de poussière pourrait séjourner un instant sur son beau corps ! Elle a de toute souillure physique, même la plus petite, une horreur comparable à celle des dévotes pour le péché mortel.

Ah ! monsieur l'orateur, admirable mais plein d'inexpériente jeunesse, plût au ciel, en effet, que, comme vous le dites, toutes ces amours terrestres qui se paient si cher, fussent malpropres et rebutantes ! Elles ne nous prendraient pas le plus beau de notre jeunesse, le plus clair de notre revenu, le plus épais de nos cheveux ; elles ne nous garderaient pas prisonniers dans leurs mortels jardins d'Armide, si, au lieu d'être de fleurs, les chaînes dont elles nous chargent étaient boue, ordure et fumier tressés. *Amours de pourceaux !* c'est bientôt dit ; quel dommage que ce soit si mal dit ! Comme la vie serait simplifiée, comme la sagesse, l'existence régulière, ménagère et conjugale deviendrait plus facile et moins

rebutante si, en dehors d'elle, on ne trouvait que malpropretés et senteurs asphyxiantes pour quiconque n'est pas un porcher de naissance ! Le mal, au contraire, c'est que les roses de Pœstum, dont le parfum est si doux et qui font épine de velours lorsqu'on s'approche pour les cueillir, fleurissent abondamment dans les jardinières en bois de rose, en laque chinoise du demi-monde, et risquent de nous faire trouver fade l'atmosphère du foyer domestique.

Bien fade et bien insipide aussi est la retraite prématurée des emplois pour les hommes qui, se sentant bon pied et bon œil, ont cependant quitté les sphères actives, sous l'empire de résolutions spontanées ou de circonstances plus fortes que leur volonté. Une certaine nostalgie, un besoin de retourner à l'action et au commandement, qui sont les milieux où leur nature se meut à l'aise, s'empare bientôt d'eux. Ils mourraient, je crois, de leur oisiveté, s'ils ne la secouaient. C'est une maladie de ce genre qu'un général célèbre est allé, selon moi, guérir à Rome. C'est moins une démonstration politique qu'une cure, et une démarche plus guérissante que guerrière. Voici notre avis sur un point qui tient les esprits en suspens. M. de Lamoricière, ce chef vaillant, et que nous avons connu intelligent jusqu'au bout des ongles, me fait, en ce moment, l'effet des limonadiers qui ont vendu leur fonds trop tôt, et qui, malades de leur abdication, implorent la faveur d'aller casser le sucre chez leurs successeurs.

On peut comparer encore l'illustre Africain à ces chanteurs et à ces chanteuses qui ont quitté le théâtre avant l'heure, celles-ci, pour être ambassadrices pou de bon, — comme Mlle Balfe, à présent épouse de sir Crampton, surnommé le lion blanc ; — ceux-là, pour être rentiers, propriétaires et marguilliers. Venez un jour chez ces transfuges de la scène leur demander de reprendre pour un soir, — dans l'intérêt d'une fondation pieuse ou d'une misère à secourir, — leur harnais d'autrefois ; leurs yeux, tout à l'heure languissants, s'animent ; ils se redressent. Tel le cheval de guerre qui a entendu la trompette de son régiment. S'ils étaient tout à fait sincères, ils vous diraient qu'en consentant à chanter au profit de l'œuvre que vous êtes venu leur recommander, c'est surtout à leur propre bénéfice qu'ils rompent un silence qui leur pesait tant.

Voyez un peu Duprez et le singulier repos que prend feu notre plus grand chanteur, depuis que les défaillances de son organe l'ont exilé de l'Opéra ! Ne pouvant plus être ténor, il s'est fait baryton, impresario, maestro, chef des chœurs, machiniste, souffleur et contrôleur. Chez lui, voyez-le dans tous ses rôles, en son petit théâtre de la rue de Turgot ! Il serait librettiste et peindrait les décors au besoin. Il ne se contente pas de former des élèves qui s'appellent Battu, Monrose, Marimon, Brunet, Caroline Duprez, et portent haut et loin la gloire de son enseignement.

Il veut être plus universel encore que l'homme-orchestre des Champs-Élysées qui, lui, n'a pas fait la musique qu'il écorche. Notre infatigable Duprez, non content d'être un Protée musical, tient absolument à devenir un Prométhée qui ravisse aux dieux le feu créateur.

Il pourra tout au plus devenir un forgeron, à force de forger. Son nouvel opéra, *Jeanne d'Arc*, qu'il a chanté et fait chanter dimanche à ses élèves, est en progrès évident sur les ouvrages précédents de la même main. Il y a surtout des chœurs bien martelés. L'après-midi, toutefois, a paru un peu longue, je le crains, aux auditeurs. N'en disons pas davantage pour ne pas attrister ce galant homme et ce grand artiste, qui ne pèche, après tout, que par excès de zèle.

Dans son ardeur, il ne néglige même pas la mise en scène sur son théâtricule bourgeois, et à l'heure où, dimanche dernier, Jeanne d'Arc devait périr sur le bûcher impie, Mlle Marie Brunet, — qui jouait le personnage de la pastourelle de Vaucouleurs, — a failli être asphyxiée pour tout de bon, par la fumée que son maître avait voulu faire jaillir du plancher. Duprez lui-même faisait le rôle du bourreau. Quand il s'est aperçu que la fumée s'acquittait trop bien du sien et incommodait réellement, presque dangereusement, la victime, il a voulu la soustraire à cette incommodité voisine du péril. Mais Jeanne était attachée à un po-

teau ; il a fallu le temps de la délier ; la précipitation même avec laquelle cette opération était accomplie la rendit un peu plus longue dans une situation que chaque seconde aggravait. Finalement, on en a été quitte pour la peur, et l'estimable bourreau a achevé le salut de sa victime en lui prodiguant des rafraîchissements.

Mlle Monrose aurait bien voulu être quitte à aussi bon marché du guignon qui a semblé poursuivre cette semaine les élèves de Duprez. Mercredi soir, accompagnée de sa mère, elle se rendait à l'Opéra-Comique, à l'heure accoutumée, pour chanter *le Roman d'Elvire*. Elle monte en voiture de place. Ces dames portaient dans un paquet une toilette de bal et les bijoux de la jeune cantatrice, qui devait aller en soirée après le spectacle. Elle comptait s'habiller dans sa loge en élégante jeune femme du monde, aussitôt le rideau baissé, et se rendre chez M. Dufour, l'éditeur de musique, le propriétaire de *la Gazette musicale* à Paris et du *Journal de Saint-Pétersbourg* en Russie, lequel M. Dufour donnait concert et bal aux amis de sa maison. Les meilleurs chanteurs et les premiers instrumentistes devaient tout naturellement pousser sur ce terrain privilégié.

On a eu Mlle Battu, des Italiens ; MM. Montaubry, Sainte-Foy et Berthelier, de l'Opéra-Comique ; le violon d'Herman, le piano de Kruger ; une Rachel genevoise de onze ans, au front intelligent, qui s'est déjà

produite dans plusieurs salons. Elle dit les vers avec une précision admirable. C'est une de ces petites merveilles avec échappement à cylindre et quatre trous en rubis, qui se trouvent tout naturellement sortir du pays de l'horlogerie.

Mais cette pauvre Mlle Monrose a manqué à la fête. La voiture qui l'avait amenée à l'Opéra-Comique, voiture inconnue, prise au hasard et qui ne dit point son numéro (j'espère pourtant qu'on l'aura revue au moment où vous lirez ces lignes), a remporté ses bijoux et sa toilette oubliés sur les coussins. Jugez si elle a dû chanter de belle humeur *le Roman d'Elvire* avec une si pénible réalité sur le cœur !

Mlle Battu a chanté du Gluck chez M. Dufour. Le vieux maître est à la mode. Mme Viardot a ouvert la voie, et maintenant d'autres la suivent. Mme Caroline Barbot, l'éminente cantatrice de l'Opéra, belle, bonne, inspirée, tragédienne et cantatrice, a, au suprême degré, le sentiment de cette grande musique toujours debout. A la dernière des soirées données par M. Le Couppey, professeur de piano au Conservatoire, soirées qui réunissent toujours les plus beaux noms d'artistes sur le programme et les meilleures individualités mondaines dans l'auditoire, Mme Barbot a remporté un véritable triomphe à la Tamberlick dans la scène de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*. La même cantatrice avait précédemment obtenu le même succès avec le même morceau, au concert de Delsarte, et

vendredi dernier, chez M. le comte de Nieuwerkerke, devant le public délicat et connaisseur qui se réunit une fois par semaine chez le directeur général des Musées, Mme Barbot et Gluck ont encore eu les honneurs de la fête. Un aveugle qui joue prodigieusement d'un sifflet à trois trous a été exhibé dans la même soirée, au titre amplement justifié de phénomène. L'excentricité musicale est admise dans une certaine mesure, à côté du grand art, dans les salons de M. de Nieuwerkerke, et de manière à servir d'épices à l'attention.

Samedi dernier, il y avait une réunion intime qui s'est trouvée très-piquante chez Mme la duchesse de Tascher, au palais des Tuileries, à l'occasion du jour de naissance de M. le comte de Tascher, grand-maître de la maison de l'Impératrice. M. de Montullé avait composé une charade fort amusante en quatre tableaux et en vers, tout à fait de circonstance, dont le mot était ANNIVERSAIRE, ainsi décomposé : ANE, pour le premier tableau ; HIVER, pour le second ; SERRE, pour le troisième. Le quatrième et dernier tableau, conformément aux lois de ce jeu de société, représentait le mot *Anniversaire* dans son entier.

Cette pochade décousue, vivement menée et avec beaucoup d'esprit par son auteur, n'a pas été moins bien rendue par les acteurs. Nous citerons en première ligne, parmi ceux-ci, Mlle Eugénie de Tascher, qui, avec sa grâce habituelle, a rempli tour à tour les rôles de Peau d'Ane et d'Hortensia. M. de Valabrègue

lui tenait tête on ne peut mieux. Mme la comtesse Stéphanie de Tascher, Mlles Hortense de Tascher, de Lowenthal, de Montullé, de Buch et la princesse Jeanne Czetwertynska ont été aussi fort applaudies, et MM. Édouard de Viel-Castel, Alfred Bresson, Théroulde, de Choiseul ont gagné leurs éperons d'artistes dramatiques.

Parmi les spectateurs, on remarquait le comte et la comtesse de Persigny, le comte Walewski et la comtesse Walewska, le comte et la comtesse de Morny, le duc et la duchesse de Bassano, les comtesses de la Bédoyère et de la Poëze, etc., etc.

Après la représentation, l'*impresario* de la charade s'est avancé vers ce brillant public, et lui a adressé le petit compliment suivant :

— « Messieurs et Mesdames, le mot de la charade que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous, n'est pas *indulgence ;* mais l'auteur et les acteurs réclament toute celle des spectateurs. »

Nous sommes dans la saison des premières courses de chevaux et des derniers bals, qui sont souvent les plus beaux et les plus acharnés à la danse. A cette période-ci de l'année, à quoi bon ménager ses forces, puisque l'on touche au poteau d'arrivée ? Les femmes se font donc bien moins prier, lorsqu'elles s'amusent tant soit peu, pour durer jusqu'au matin, et après la plupart des bals qui ont lieu en ce moment, on ne rentre chez soi qu'au grand jour. La soirée que S. A. I.

la princesse Mathilde a donnée jeudi dernier a paru fort courte en se terminant à trois heures. Elle avait été peu nombreuse, mais extrêmement splendide.

Lundi 16, le marquis et la marquise d'Aligre ont inauguré par un bal hors ligne la belle demeure dont ils ont fait choix dans le faubourg Saint-Honoré. Ici la fête s'est prolongée de manière à confirmer la remarque que nous émettions tout à l'heure sur la durée des nuits dansantes au printemps. Il était bien près de huit heures, lorsque les danseurs les plus solides au poste sont sortis de l'hôtel en rendant grâces aux dieux de cette magnifique hospitalité.

Deux soupers avaient été servis dans le courant de la nuit; l'un debout, pour plus de cinq cents personnes, à une heure et demie; le second, plus intime, plus gai, et assis, à six heures du matin.

Mme Phalen et Mme la marquise de Barbentane ont aussi fait danser toutes deux : la première, avant-hier mercredi, et la seconde, samedi dernier.

Le même jour, ou plutôt la même nuit, un petit bal costumé, où toutes les femmes étaient en paysannes, tous les hommes en paysans, a prolongé jusqu'à neuf heures du matin l'animation de ses plaisirs. C'était chez Mme la duchesse de Bovano.

Dimanche, bal et souper aux *Provençaux :* des actrices, des gens de lettres, des hommes de finances et quelques étrangers, tant Italiens que Russes. Mlle Bressant eût remporté la palme de l'élégance fé-

minine dans cette réunion ; mais elle n'a paru qu'un instant à l'horizon du souper, et à l'état d'étoile filante. Prix de beauté à Mlle Théric et d'excentrique toilette à Mme Juliette Beau. Mmes Devoyod, du Théâtre-Français, Tautin, des Bouffes-Parisiens, et Lagier, de la Porte-Saint-Martin, étaient les jupons les plus notables de l'assemblée.

Cette Tautin va être la reine prochainement d'une représentation curieuse de l'*Orphée* d'Offenbach, qu'elle a joué déjà plus de deux cents fois au passage Choiseul. Le 27 du mois, ce chef-d'œuvre du genre sera représenté solennellement au Théâtre-Italien, un peu étonné peut-être de ces bacchanales. L'orchestre et les chœurs seront tels qu'ils fonctionnent pour les partitions de Bellini, de Rossini et de Verdi. Il y aura Mlle Livry et Mérante pour danser un divertissement, les artistes du Théâtre-Français pour jouer une comédie. Quoique le prix des places ait été doublé, comptez que la salle sera trop étroite pour les curiosités qui se disputent loges, stalles et tabourets.

Le célèbre professeur de danse Markowski tient toujours dans ses salons de la rue de Buffault, dont il aime tant à montrer le chemin aux riches étrangers de distinction. Je ne sais plus quel jour de cette semaine, il a donné un bal d'une splendeur particulière au bénéfice de son pianiste. Dans cette réunion choisie, on a particulièrement admiré le *bon petit père*, curieux type de vieillard, qui, après 69 ans d'une

vie régulière, s'est mis tout à coup, à deux pas de la mort, à se dire : « Il faut que jeunesse se passe ! » et, en vertu de ce bel axiome un peu attardé dans sa bouche, s'est rué aux plaisirs. Il danse avec la fougue de son âge, et la nymphe qu'il préfère (ne l'appelle-t-on pas Alice ? Peu importe du reste) le fait, à une certaine figure du quadrille, passer sous sa jambe qui figure l'arc de triomphe.

On remarquait encore, — toujours chez l'illustre professeur, — certaine dame aux propos si lestes que, s'il faut s'en rapporter à la pudeur de sa femme de chambre peinte par elle-même, la pauvre caméristе, depuis qu'elle est en service dans cette maison, n'a pas cessé d'avoir les joues rouges à faire prendre une allumette dessus. Il y avait enfin Nelly, la ressuscitée, que l'on n'avait pas aperçue depuis trois ans. Je crois bien ! elle faisait, en habits de mousse, son tour du monde.

C'est une Odyssée qui se peut raconter en peu de mots : elle aimait un fils de famille qui fut embarqué sous prétexte que la terre ferme lui était malsaine. Elle trouva moyen de se cacher à bord, et ne parut au grand jour que quand il était trop tard pour la renvoyer à terre. Légère comme les mousses dont elle avait pris le costume, hardie comme un page et malicieuse comme un singe, elle finit par se faire tolérer par les uns, adopter par les autres, et faisait, en quelque sorte, partie de l'équipage. La voilà revenue avec les honneurs de la guerre.

Tout le monde a craint un moment d'être excommunié ; mais personne ne l'est plus, c'est convenu ; on s'est remis d'une alarme si chaude ; mais, voyez un peu l'inconséquence ! Tout le monde, à savoir les gens les plus religieux, les plus graves, aurait pu être atteint par les foudres papales, sans que personne s'en ressentît chez Markowski. Ici, en effet, l'on ignore assez généralement ce que c'est que les Romagnes, ce que ça mange et ce que ça boït, si ça vit apprivoisé ou meurt en cage, à plus forte raison si ça s'annexe impunément et si on en a souhaité l'annexion au Piémont.

L'excommunication a maintenant tort dans la plupart des salons, où l'on a adopté des sujets de conversation plus frais. Toutefois, j'ai entendu, l'autre jour, un monsieur qui semblait avoir des lumières sur la question, la traiter en trois points, tout en se chauffant les mollets. Il rappela d'abord que jusqu'en 1801 et au Concordat, il y avait eu, parmi les commandements de l'Église, un article ainsi conçu :

Les excommuniés tu fuieras,
Les dénoncer expressément,

lequel était resté sur le carreau avec celui-ci, non moins suranné :

La dîme tu payeras
A ton curé exactement.

Il y avait deux sortes d'excommunication, l'une nominale et l'autre générale. La première frappait l'excommunié, dans son âme et dans son corps, d'une sorte de lèpre contagieuse, et ce qui est bien remarquable, — poursuivait notre professeur d'excommunication, — c'est que la terrible formule de l'excommunication nominale semble empruntée au rituel de la magie noire ou goétie. Aujourd'hui encore, on trouve, dans le fond des campagnes, des bergers versés dans la sorcellerie qui, moyennant le prix convenu, jettent des sorts aux ennemis de leur clientèle dans le même style qui servait à la Papauté lançant ses foudres. — « Il y a deux ans, en Normandie, j'ai été témoin du fait suivant dans mon village, continua le causeur. Une pauvre femme avait été cruellement volée, et la justice régulière ne pouvant mettre la main sur son voleur, elle eut recours à un sorcier gardeur de troupeaux, qui prononça contre le coupable la formule de malédiction. Celui-ci fut bientôt dénoncé par les tortures brûlantes qu'il ressentit à la peau, et l'une de ses jambes devint roide *ambulando*, ce qui le priva de fuir plus longtemps les gendarmes. »

L'assemblée fit un petit mouvement d'incrédulité. — « Pour moi, dit une des personnes présentes, une seule chose ressort clairement de ceci, c'est qu'un Pape, père commun des fidèles, âme de la catholicité, ne pouvait pas, en plein dix-neuvième siècle, s'amuser à jeter des sorts à la moitié de l'Europe. »

— Oui ; mais il y a de l'excommunication dans l'air, et de même qu'il y a des gens qui ne peuvent pas entendre parler d'une maladie sans s'en croire affligés, on a aujourd'hui les excommuniés de la peur. C'est une variété qui offre des cas assez bizarres ; ainsi, l'on m'écrit de Poitiers qu'un brave homme de cordonnier, assez simple d'esprit, cela va sans dire, s'est senti pris par les jambes après avoir lu la formule d'excommunication publiée par les journaux, et ne quitte plus son lit.

— Messieurs et Mesdames, pour changer de conversation, permettez-moi de vous lire un court fragment du journal *le Pays*, qui m'est tombé sous la main comme je cherchais un album de photographies. Ce qui suit est tiré mot pour mot d'une Revue littéraire, signée Barbey d'Aurevilly :

« *M. Aubryet est de la race des éclatants mêlés de suave. C'est un Rivarol soleillant qui sait s'éteindre à temps dans un Henri Heine clair de lune, et qui a appris le latin des lutins dans Shakspeare. C'est un humouriste ondé de gaîté et de mélancolie.* »

— En quelle langue est-ce ?

— Qui le sait ? ces *éclatants mêlés de suave ;* ce *Rivarol soleillant* qui *s'éteint dans un Henri Heine clair de lune ; ce latin* et *ces lutins ;* ces *ondes de gaîté et de mélancolie*, quel pathos et quel chaos ! quel galimatias triple ! et tout cela parce qu'un écrivain veut recommander à ses lecteurs le livre d'un autre homme

d'esprit, son ami. J'aimerais mieux qu'il dît en style lacédémonien : « Le volume s'appelle *les Jugements nouveaux*. Il est de Xavier Aubryet, et se vend à tel endroit, tel prix ; achetez-le, je vous conseille. »

Si M. Barbey d'Aurevilly va jamais en enfer, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — j'imagine que, pour son supplice, il sera condamné à écrire pendant l'éternité les feuilletons de M. de Biéville avec la plume de M. de Biéville, qui n'est pas, lui, de la race des éclatants mêlés de suave, qui n'a jamais comparé personne à un Rivarol soleillant ni à un Henri Heine clair de lune, et qui, au lieu d'apprendre le latin des lutins dans Shakspeare, a étudié son français chez Scribe et Bayard, au bon coin des vaudevillistes ; — ils écrivent *coing*, quand ils sont gais.

VIII

Sommaire : L'enfant et la pièce de cent sous. — Paris ruine les Parisiens. — *Paris inhabitable*. — M. Alexandre Weill. — Le rouble et le franc. — Invasion des millions exotiques. — Confusion des petites fortunes indigènes. — Réhabilitation de l'homme qui n'a rien. — Comme quoi trois personnes seulement parlaient d'argent avant 89. — Nobles et roturiers; riches et pauvres; amusants et ennuyeux.—Tout par l'étranger et pour l'étranger.—Aux Courses. — Géographie à l'usage du demi-monde. — Les sirènes de Paris, Lisette et Béranger. — A propos des *Mémoires de Rigolboche*. — Le grand Barnum. — Pourquoi M. About n'a pas pu faire adopter ses Titiens dans le pays de Rigolboche et du Punch-Grassot? — Banquet à Philoxène Boyer. — Un mot de Mme de Girardin. — La *Vie de sainte Marie-Madeleine*, par le P. Lacordaire. — Le brick de M. Dumas père. — M. le comte Koucheleff. — M. Dumas et une prophétie. — Nouvelles et nouveautés théâtrales : Olga de Villeneuve ; Isabelle ; une élève de Saint-Denis aux Délassements. — Le faubourg Saint-Germain musicien et vaudevilliste. — *Les jours gras de Madame*. — Photographie et version grecque ou *cela tue ceci*.

Paris, 11 mai.

Un enfant nous a donné récemment une leçon admirable d'une philosophie qui devient chaque jour un

peu plus nécessaire aux Parisiens que ruine Paris.

L'enfant avait reçu d'une sienne parente la somme de cinq francs en une belle pièce d'argent, toute neuve. Jamais il n'avait vu, encore moins avait-il eu jusqu'alors en sa possession tant de richesses amoncelées. Il est de famille pauvre où la monnaie brille surtout par son absence. Néanmoins, on le laissa disposer de sa fortune.

Avec sa pièce ronde, il se croyait le maître du monde. — Qu'achèterai-je et que n'achèterai-je pas ? se disait-il en lui-même, enivré des promesses et des espérances contenues dans ses cinq francs ? Un ministre des finances qui accouche de son budget n'est pas plus assailli de préoccupations financières que notre bébé.

Il ne dormait plus, ne mangeait plus, et maigrissait, tout entier absorbé par son idée fixe : l'emploi de la fameuse pièce de cent sous !

Ce commerce dura trois semaines. Il en était malade, ou peu s'en faut. On le trouvait dans des coins, la tête entre ses mains, méditant. A la fin, il se lassa des soucis dévorants que la richesse traîne après elle, et, de lui-même, appliquant à sa situation un remède héroïque, fit cadeau à son petit frère du capital qu'il avait reçu naguère avec de si vifs transports.

Après qu'il eut pratiqué sur lui cette opération, il se lève, immédiatement soulagé. Il rit, il chante, il court, et le voilà criant du matin au soir par toute la

maison, sans qu'on puisse le faire taire : « Qu'on est heureux quand on n'a pas d'argent ! »

En ce cas, les Parisiens sont si heureux que j'en connais qui voudraient l'être moins.

Paris inhabitable, dit M. Alexandre Weill dans son récent factum contre la cherté des loyers.

M'est avis que M. Weill n'a pas mieux vu la question que s'il l'avait regardée avec le gros bout d'une de ses lorgnettes. Paris n'est pas inhabitable, non ! puisque le chiffre de sa population augmente tous les jours ; seulement, les conditions de l'habitation à Paris ont changé.

Ce qui valait un franc en vaut quatre ; ce qui coûtait cinq francs ne se vend pas moins de vingt francs. Depuis l'invasion de Paris par ces classes privilégiées et cosmopolites que l'on pourrait appeler la féodalité européenne, c'est le rouble qui semble devenu l'étalon moral de notre monnaie. Malheur aux gens pauvres de 30 ou 40 mille livres de rente ! Ils pouvaient se croire riches, ils étaient riches avant cette révolution opérée dans nos mœurs, et, généralement, ils ne se faisaient pas faute d'écraser du poids de leurs richesses un tas de petites gens vivotant au jour le jour de l'exploitation de leurs talents : artistes, bohêmes, et le reste, triste engeance n'ayant pas le moindre crédit à la Banque ! Eh bien ! qu'est-il advenu ? Les gens à 30 et 40 mille livres de rente, — chiffre qui marque à peu près la moyenne des fortunes françaises,

— ne peuvent plus éclabousser personne. Ils ont tout juste maintenant de quoi vivre renfermés comme des rats dans leur fromage. La maison bourgeoise, où tout dîner prié commençait inévitablement par une barbue sauce aux câpres et se continuait par un filet de bœuf rôti, se ferme, elle est fermée. La soirée bourgeoise, autrement dite le bal à l'huile, parce que l'on y allumait plus de lampes que de bougies, où les mères allaient en robe montante, où les pères faisaient la bouillotte, tandis que la jeunesse sautait au piano dans la salle à manger, la soirée bourgeoise disparaît. Un des signes distinctifs de l'hiver qui finit en ce moment, c'est la rareté des soirées bourgeoises. Vainement les fillettes ont protesté et, à mains jointes, demandaient aux parents d'*ouvrir leurs salons*. La mère, qui n'a plus assez d'occasions de produire sa fameuse robe jaune, se fût peut-être laissée attendrir; mais le père était inflexible : « Tout a augmenté, disait-il ; il n'y a que le chiffre de nos fortunes qui soit resté stationnaire ; il faut bien restreindre son train. »

Voilà pourquoi le monde bourgeois est demeuré si calme cet hiver. C'est lui, en définitive, qui souffre le plus, dans son amour-propre et dans ses jouissances, du renchérissement de la vie. Ce qu'on appelait fortune est devenu une aisance médiocre. Les mêmes revenus qui attiraient sur lui naguère l'attention envieuse de son quartier sont tellement dépassés par les trois ou quatre cent mille livres de rente que la ru-

meur publique attribue au seigneur russe logé dans l'hôtel voisin, que c'est à peine si le porteur d'eau de la maison considère désormais le bourgeois du troisième, avec ou sans entresol, plus qu'un *mansardien*. Devant le prestige exercé par ces immenses richesses exotiques qui se sont emparées du sol parisien, ceux qui ont de petites rentes et ceux qui ne possèdent rien semblent également pauvres. Il y a même cette différence à l'avantage des derniers, que, n'ayant aucun capital, ils exercent forcément un art ou un métier qui bénéficie de la présence et des dépenses des riches étrangers. De plus, vous qui êtes artiste, êtes-vous présentable, aimable, ou, ce qui vaut mieux, amusant? Le grand seigneur quinze ou vingt fois millionnaire qui achète vos tableaux et vos livres, sera enchanté de connaître votre personne, et, chez lui, vous aurez le pas sur tout le monde si vous êtes le plus intelligent. Au contraire, Raboulard, notaire honoraire, Raboulard, qui s'est retiré des affaires avec 25,000 fr. de rente qui ne doivent rien à personne, Raboulard n'est pas invité ; ou, s'il se faufile dans ce monde-là, on l'y voit en mauvaise posture, tout enrichi qu'il est.

C'est le propre de l'extrême richesse de paraître compter l'argent pour rien et de n'en pas parler plus que s'il n'existait pas. Avant la révolution, on n'avait vu dans la bonne compagnie que trois personnes qui parlassent d'argent, aussi étaient-elles notées. C'étaient

M. et Mme Necker (cette dernière *parlait d'or*, selon Mme du Deffand) ; j'ai oublié le nom du troisième membre du trio. De nos jours, chez ces étrangers asiatiquement opulents dont Paris est la patrie d'élection, on n'entend pas plus que dans l'ancienne société française le son des écus, et ce n'est pas en jaugeant votre coffre-fort qu'on vous juge dans ces parages-là.

Le monde s'est longtemps divisé en gentilshommes et en roturiers ; puis, c'est entre les riches et les pauvres qu'une ligne de démarcation sévère a été établie ; je crois qu'il faut louer les salons assez hardis pour fonder deux catégories nouvelles sur les ruines des anciennes classes ; d'un côté, les amusants et les intelligents ; de l'autre, les ennuyeux et les sots. Il va sans dire que la consigne exclut les seconds au profit des premiers.

L'influence de cette affluence des étrangers dans nos murs s'étend à tout ce qui compose la vie parisienne. Ce sont eux qui parent comme des châsses les idoles de notre demi-monde, et c'est pour eux qu'elles se font de si beaux teints avec du blanc de perle, et des peaux veinées de lignes si bleues, œuvre du pinceau. C'est pour eux qu'elles se rougissent les ongles et les lèvres et se noircissent le bord des paupières. Elles ont renversé un mot célèbre : Tout pour le peuple et par le peuple ; la devise de ces séductrices est : Tout pour l'étranger et par l'étranger.

Il fallait les voir dimanche, par un des premiers so-

leils de ce printemps paresseux, aux dernières courses du Bois de Boulogne! L'armée était bien au complet et en grande tenue. Quelles élégances ! Que de volants ! Que d'ornements et d'ajustements précieux et que d'équipages ! Tel attelage, à quatre, bien connu, représente le tribut de la Hongrie. Telles dentelles que je pourrais citer ont été fournies par la Russie. La Valachie a donné des bracelets ; l'Angleterre des colliers. Le ménage d'une Aspasie bien montée est une espèce de carte géographique qui renverse toutes les notions enseignées par Malte-Brun : quand vous êtes assis sur la bergère, vous êtes en Pologne, et sur la causeuse d'à côté, en Portugal.

Ce qui nous surprend toujours un peu, nous dont la vocation est de ne nous étonner de rien, c'est le peu de vraie beauté que l'on rencontre chez ces dames qui font profession d'être belles. C'est l'habit qui est adorable chez elles plutôt que le corps qu'il voile. Supposez un costume spartiate à ces sirènes de Paris ; qu'elles soient mises seulement comme la Lisette de Béranger, avant le cachemire et la riche toilette dont parle la chanson, et je sais des biches qui n'auraient plus qu'à se sauver dans les bois où nul n'irait les relancer. Elles seraient disgraciées, reniées, plus que ne l'est à présent Béranger lui-même, trop exalté et trop rabaissé tour à tour. Laissez faire le temps ; on reviendra au chansonnier et à la simple fleur des champs dont il ornait sa boutonnière ; mais, pour le moment, la mode

est aux diamants et aux escarboucles. Tout reluit, ou veut reluire, sans être pour cela de l'or pur, et mademoiselle Marguerite Rigolboche publie ses *Mémoires*.

On m'invite de plusieurs côtés à dire mon mot sur cette publication, qui relève de nous, dit-on. Quelques amis malicieux espèrent peut-être nous voir trébucher en jetant cette solidarité dans nos jambes. On nous attend un peu, sur le seuil de ce livre, comme à la porte d'un défilé qui nous doit être fatal. Par ma foi, je l'aborderai sans crainte et sans remords, sans colère et sans zèle, sans louange ni blâme aux lèvres, attendu que les auteurs, quels qu'ils soient, des *Mémoires* de Mlle Rigolboche, n'ont rien fait que ramasser le bout de cigare que nous venions de jeter. Quand vous avez assez fumé, en arpentant l'asphalte du boulevard, vous retournez-vous pour voir à qui échoit votre reste ? Vous inquiétez-vous de savoir si on le met en cigarette, si on en nourrit une pipe ou si on le continue tel quel, et quel est votre continuateur ? Que vous importe ?

Telle est textuellement notre situation en face des *Mémoires* et de l'héroïne en question. Il nous a plu, un beau jour, de tirer de la foule son minois mutin et ses jambes cabriolantes et de faire balader le tout dans ce feuilleton d'un journal exceptionnel, pour la distraction d'un public comme il n'y en a pas deux, public de voyageurs, de curieux et de millionnaires, qui de-

mande volontiers à son chroniqueur l'adresse d'une fantaisie. *L'Indépendance* a dit : *Que cette célébrité soit !* et elle est. Quelle est la morale de cette création ? — C'est que le carré de papier au bas duquel nous nichons notre prose est un admirable levier de popularité. Pour avoir été faite *in animâ vili* l'expérience n'en est pas moins concluante.

Mlle Rigolboche a été ici le chat ou l'écureuil que l'on doit mettre en guise de voyageur dans la nacelle d'un ballon, lorsqu'il s'agit d'essayer en petit un nouveau mode d'aérostation.

Parmi les théâtres du boulevard le plus éloigné de la Madeleine, il en est un où la discipline intérieure est admirable, quoique la troupe soit composée de demoiselles en apparence impossibles à gouverner. Jamais elles ne manquent une répétition, le matin ; jamais, le soir, leur entrée. Cette ponctualité doit émerveiller d'autant plus, quand on réfléchit que ces dames n'ayant aucune espèce d'appointements, il est assez difficile de les maintenir dans le devoir par la crainte salutaire d'une retenue sur leurs appointements.

Le directeur de ce petit spectacle est un garçon avisé, qui tient ses pensionnaires en respect par l'horreur d'un supplice de son invention. Elles savent que si l'une d'elles manquait à l'appel, elle serait aussitôt remplacée, non-seulement dans son rôle, mais dans son costume, par la première figurante venue, — *dans son costume*, entendez-vous ! dans son costume que la

délinquante devra remettre le lendemain, sans qu'il soit nettoyé ! ! De cette façon, l'amour-propre ou plutôt l'*amour du propre* tient ces petites dames en bride.

Nous qui, depuis longtemps, ne portons plus le déguisement de cornac de Mlle Rigolboche, nous pouvons abandonner sans regret notre défroque au premier venu.

Je dois me confesser d'un mouvement d'orgueil ; lorsque j'ai vu grandir cette fille de mon encre, il m'a semblé que le grand Barnum daignerait, si jamais nous nous retrouvons, me donner sa bénédiction. Il y a quelque sept ou huit ans, j'eus l'honneur de déjeuner à Londres avec ce roi du *Humbug*, passé maître en son métier de *puffiste*, quoiqu'il ait quelquefois employé des procédés un peu grossiers. Ce grand-prêtre de l'*exhibition* ne sourirait-il pas à la renommée que nous avons édifiée ici ? J'aime à m'en flatter. Mais je suis bien sûr qu'il ne féliciterait pas M. Edmond About sur l'échec qu'il a essuyé dans sa campagne en faveur des Titiens dont il est propriétaire.

Il y en a douze. Il en fut assez parlé de ces toiles pour que vous vous en souveniez. Et pourtant on n'a pu les faire adopter dans la patrie de Rigolboche et du Punch-Grassot ! Notez que les tableaux dont s'était encombré l'auteur de *Tolla* sont probablement moins loin d'être des Titiens pour de bon que Marguerite Rigolboche une danseuse ou le Punch-Grassot une ambroisie. Personne, certes, n'était mieux en mesure que

M. About de plaider victorieusement la cause de sa marchandise. Il a pour lui son esprit bien trempé, il a sa plume, des amitiés dans les journaux et plus haut; enfin, ce qui n'est pas la moindre force d'un homme, il a des ennemis! Mettez Barnum à la place de M. About, les tableaux auraient été vendus cent fois, vendus à des prix fous, et si bien reconnus authentiques, qu'à Titien lui-même, miraculeusement ressuscité, on dirait : « Vous radotez, bonhomme, » s'il venait les désavouer.

Comment donc se fait-il qu'entre les mains de M. About l'entreprise ait échoué? N'a-t-il pas bien manœuvré? Quelles fautes stratégiques a-t-il commises? A-t-il oublié quelque ficelle importante? N'a-t-il pas donné dans son chalet des déjeuners et des dîners où l'on faisait mousser le champagne et les Titiens tout ensemble? N'a-t-il pas caressé ou égratigné tour à tour, — selon le conseil d'une charité bien entendue qui commence par soi-même, — les autorités artistiques d'où dépendait la solution officielle de la question? Oui, tout cela a été fait, et cependant le même public qui a si bien appris par cœur la légende du bon moine collée sur les cruchons du fameux punch, n'a pas voulu mordre aux fameux Titiens, tout simplement parce que M. About s'est posé auprès de la bourgeoisie en homme trop spirituel pour qu'on le croie. Le lecteur s'imagine toujours que ce railleur va se moquer de lui et il se tient sur la réserve. Il ne se

livre pas. Quand M. About fait de la littérature costumée et masquée, il se nomme Valentin de Quévilly ; le voilà paysan normand, madré, futé, retors, et par conséquent appelant on ne peut moins la confiance. Que si, au contraire, il se fût déguisé en Breton honnête et religieux ; si on l'eût vu servant la messe, le public avalait d'une bouchée ces Titiens. Que diable ! la race des actionnaires est toujours là ! Seulement, il ne faut pas l'effaroucher avec des airs badins.

Au rebours, le poëte Philoxène Boyer ne fait peur à personne. Il a la mine d'un homme qui parle sincèrement et du fond du cœur ; sur sa mine, on lui prendrait ses Titiens pour Titiens, s'il en avait à vendre, par hasard !

On a offert un banquet jeudi dernier aux *Frères Provençaux*, à ce prédicateur de littérature dont la foi en ses dieux est si ardente et si désintéressée. Le comité de la Société des gens de lettres assistait à ces jeux de la fourchette et du bel esprit. C'était un hommage rendu, par ceux qui font de la littérature métier et marchandise, au poëte qui mourrait de son talent plutôt que d'en vivre. M. Ponson du Terrail, le fabricant des romans que vous savez, dont le placement est si avantageux, figurait parmi les souscripteurs du banquet. Ne dirait-on pas Marco, la fille de marbre, faisant hommage d'une couronne à la rosière de Nanterre ?

Depuis qu'il est pauvre, Philoxène Boyer n'a plus

que des amis dans la littérature, ce qui honore ses amis et lui. Il pioche d'ailleurs un terrain trop peu aurifère pour y rencontrer beaucoup de rivalités. Je vous atteste, malgré l'invraisemblance du fait, que ce poëte arriva à Paris, il y a quelque douze ans, riche pour un rimeur. Il aurait pu avoir cinq mille livres à manger par an, sa vie durant; il préféra employer des procédés faciles à deviner pour avoir cent mille francs de rente pendant un an. Il donna des soupers qui étaient des féeries, ce qui n'empêchait pas toujours ses invités de déjeuner de lui à belles dents, dans les petits journaux du lendemain.

A présent, les rôles sont changés ; on l'invite à dîner et on le loue toutes les fois que l'occasion s'en présente. Il n'est donc pas vrai, comme cela se répète depuis des siècles, que les amis s'envolent avec la fortune prospère, et peut-être Mme de Girardin a-t-elle été davantage dans le vrai de nos âmes, lorsqu'elle a placé dans une bouffonnerie : *le Chapeau d'un Horloger*, ce mot si mélancolique : « Étrange chose que le cœur humain ! le bonheur d'un ami vous blesse, et son chagrin vous fait souffrir. »

Il y a de belles inspirations sur l'amitié et de belles pages sur l'amour dans la *Vie de sainte Marie-Madeleine* par le père Lacordaire, ouvrage que vous trouverez, en ce moment, sur la table ou entre les mains de toutes les belles dames orthodoxes de la société épurée, qui a ses derniers bals ces jours-ci chez

Mmes de Béhague et de Beaumont. Le père Lacordaire eût été bien ingrat envers l'amitié, s'il n'eût pas tracé d'elle un éloquent portrait, car le célèbre dominicain est un des hommes de ce siècle qui a attiré à lui le plus violemment les âmes de ses contemporaines, et a reçu de quelques-unes les témoignages de l'admiration et du dévouement les plus passionnés.

Alexandre Dumas, lui aussi, a conservé des amis fidèles qui s'embarquent avec lui sur son *Monte-Christo*. Il en laisse d'autres sur la terre ferme qui ne sont pas moins attachés à ce grand romancier doublé d'un enfant turbulent. Parmi ceux-ci, une des amitiés que les pères et les enfants prodigues de la littérature doivent lui envier le plus, c'est celle du comte Koucheleff, grand seigneur russe, vrai type de Mécène, qui lui achetait naguère, au prix splendide de 15,000 fr., un roman destiné à être donné en prix aux abonnés de la Revue russe que le comte a fondée.

Sans être malade en mer à la façon des passagers novices dont Biard nous a donné un jour la caricature à l'huile, Alexandre Dumas ne passe pas pour avoir un tempérament tout à fait à l'épreuve du tangage et du roulis. Toutefois, il peut se risquer sans rien craindre et souffrir sans murmurer. N'a-t-il pas lu dans un journal étranger, quelques jours avant son départ, une prédiction attribuée, je crois, à M. Home, d'après laquelle l'auteur des *Trois Mousquetaires* serait destiné à vivre jusqu'à 113 ans et à finir frappé

dans un duel, ce qui est bien beau pour un centenaire ! Ces messieurs sont rares, et plus rarement encore il faut recourir à l'épée ou au pistolet pour les abattre.

Je ne sais si cet oracle, quelque peu exorbitant, est plus sûr que celui de Calchas ; toujours est-il qu'il a fait le plus grand plaisir à Alexandre Dumas. Jamais, a-t-il dit, aucun journal n'avait rien imprimé qui lui fût aussi agréable ; et, ma foi, l'inventeur de tant de merveilleuses histoires ne paraissait pas bien éloigné de croire à ce roman de sa longévité, raconté par une plume de canard.

Les nouvelles et les nouveautés théâtrales sont : les débuts à l'Odéon d'une tragédienne (Mme Olga de Villeneuve) que l'on n'accusera pas de faire de l'art pour vivre, car elle a quarante mille livres de rente ; une seconde tentative d'Isabelle la bouquetière, à la Salle-Lyrique, dans son rôle de Claudie ; la présence qui m'est signalée, — dans la petite troupe si bizarrement recrutée des Délassements-Comiques, — d'une ancienne élève de Saint-Denis, fille d'un général, et de plus, par sa mère, issue d'une famille très-ancienne et très-historique. Les Bouffes-Parisiens ont donné une fort agréable opérette dont la musique est d'une femme du monde, Mme la vicomtesse de G***, nommée, au théâtre, Caroline Blangy. Dans la représentation au bénéfice de la veuve du pauvre Amant au Palais-Royal, un petit vaudeville s'est produit, au milieu d'applaudissements unanimes et mérités, qui a pour

titre : *Les Jours gras de Madame*, et pour auteurs MM. Nuitter et Joseph Derley.

Le premier, déjà connu au théâtre sous son pseudonyme anagrammatique, est un jeune avocat distingué qui s'appelle au Palais Me Truïnet. Le second est un jeune homme de vingt-deux ans, très-connu dans le faubourg Saint-Germain, parent des Bauffremont et des La Rochefoucauld, répondant, partout ailleurs qu'au théâtre, au nom très-bien sonnant de comte de Sainte-M***.

Comme vous voyez, l'art dramatique ne s'est pas encanaillé dans ces derniers temps : aux Bouffes-Parisiens, une vicomtesse pour musicienne de la pièce nouvelle ; au Palais-Royal, pour vaudevilliste un jeune comte du plus fin faubourg Saint-Germain.

Pour la première représentation des *Jours gras de Madame*, la petite salle, qui avait repris dans les jours révolutionnaires de 1848 le nom de la Montansier, était singulièrement émaillée de notabilités et d'élégances : le prince et la princesse de Metternich, le duc de La Rochefoucauld, le comte de Lorge, le comte et la comtesse de Beurges, le comte d'Auteuil, le comte de Pontevès, le marquis de Nicolaï et bien d'autres. Le Jockey-Club, dont M. le comte de Sainte-M*** fait partie, assistait tout entier à ce début dramatique d'un des plus jeunes membres du Cercle, qui a dignement porté sur ce terrain le drapeau de la fashion et de la naissance. Ceci prouve une fois de

plus aux brasseries incrédules, que l'on peut très-bien faire un vaudeville amusant et spirituel sans hanter le *Café des Variétés.*

Voulez-vous connaître le sujet de cette petite pièce ? — Madame est trop grosse, madame veut maigrir, comme, — *une femme aux cornichons* des Variétés. Dans le but de sauver sa taille compromise, elle se livre à des exercices gymnastiques savamment combinés. Ce n'est pas tout : elle voudrait que son mari la maltraitât quelque peu, pour activer par ses duretés l'effet du traitement. Monsieur devient jaloux du maître de gymnastique de madame, qui vient gagner ses cachets en cachette, et, par manière de représailles, simule une passion dans le demi-monde. Ce double malentendu sème des nuages qui se dissipent graduellement et la plus pure lune de miel rayonne sur le dénoûment.

Cette légère esquisse est vivement menée, égayée de traits vifs et surtout de couplets très-lestement tournés. En voici un qui me revient ; c'est Mlle Aline Duval qui le chante :

D'un fin souper j'avais couru le risque,
Lorsqu'il m'ouvrit ses huîtres et son cœur,
Le tout flanqué d'un potage à la bisque
Qu'assaisonnait un regard plein d'ardeur...
Le dénoûment est facile à comprendre ;
Que voulez-vous ? j'aurais vraiment rougi,
Quand le rosbif était brûlant et tendre
D'être plus froide et moins tendre que lui.

Ce n'est pas là du Lamartine ; mais, en vérité, il me semble que les vaudevillistes chevronnés ne font ni mieux, ni autrement.

La photographie donne en ce moment du fil à retordre aux proviseurs des colléges et aux chefs des divers pensionnats parisiens. Messieurs les élèves, depuis la classe de troisième jusqu'à la rhétorique inclusivement, n'ont pas eu de plus douce récréation, pendant les vacances de Pâques, que d'acheter force cartes-portraits de Mlle Clémentine, artiste du théâtre des Délassements-Comiques, laquelle a été représentée, en jupons courts et maillot de soie collant, à cheval sur une chaise. Telle était la vogue de ce petit objet d'art parmi messieurs les collégiens, que l'article avait monté de 50 centimes la pièce durant les congés. On conte même que deux *charlemagne*, s'étant rencontrés dans un magasin où il ne restait plus qu'une seule épreuve en vente, ont mis la règle à la main pour se la disputer.

Ils sont rentrés au collége les poches pleines de cette image incendiaire. A présent ils brûlent, ils languissent, ils négligent leurs auteurs et même la balle élastique ! Les professeurs ont compris qu'il y avait anguille sous roche, et journellement ils opèrent des visites domiciliaires dans les pupitres qui amènent la saisie d'une quantité de Clémentines innombrable. Cependant, l'épidémie sévit toujours et la version grecque en souffre.

IX

Sommaire : Les marchands de parachutes. — Un faiseur de paradoxes. — Repos des familles, tranquillité des parents, joie des enfants. — Objection sous forme de récit. — Le paysan, le savant, et les champignons empoisonnés. — Démonstration en trois points de cette proposition : La femme libre est le parachute de la femme honnête. — *Ténèbres,* par M. Alcide Morin, l'ennemi du soleil, le grand pontife de la nuit. — Un *anti-jettatore* et les *Lions* de la comtesse Dash. — Nouveau châtiment mis à la disposition des parents qui ont des enfants rétifs. — M. le comte de Paris et sa gouvernante ; feu le duc d'Orléans et le romancier Ducray-Duminil. — De quelques célébrités éphémères. — M. Sardou, auteur dramatique et médium. — La maison de Mozart bâtie en instruments de musique. — M. Dumas père, Mlle Émile et M. Émile. — Comment elle est devenue officier de marine et enfant de chœur, et comment l'odeur du *Titi* mouillé peut contrarier une carrière dramatique. — Les plus beaux yeux de la chronique. — Mme Solange, MM. About et Sarcey de Suttières. — Gàlichon, Gobichon, Grosbichon, ou un dangereux allié pour Valentin. — Le prince A. de Polignac. — Les conditions de M. Mirès. — Mariage de

M. Olympe Aguado. — Les Abyssiniens d'aujourd'hui et les Persans de 1841.

Paris, 1er juin.

Vous souvenez-vous ? Il fut un temps où nos boulevards étaient encombrés de marchands de parachutes et où tout Paris enfantin jouait au parachute. Les débitants de cette marchandise innocente avaient adopté, pour la recommander aux passants, une formule dont la rédaction encyclopédique m'a toujours frappé d'admiration. A les en croire, le jouet à la mode n'était rien moins que :

Le repos des familles,
La tranquillité des parents,
La joie des enfants.

Eh bien ! s'il faut en croire un aimable faiseur de paradoxes avec lequel nous soupions l'autre jour, et qui s'est attribué, en ce bas-monde, la spécialité de mettre au dessert ses coudes sur la table, les pieds dans le plat et de jeter à la porte comme des drôlesses les idées généralement admises et respectées... S'il faut en croire ce convive, dont l'esprit cause toujours les pieds en l'air, la tête en bas, c'est par une erreur grossière que les moralistes du foyer domestique, du théâtre et du roman s'entêteraient depuis des années à lancer les foudres de leur éloquence sur l'escadron des demoiselles en marbre rose. En effet, il se fit fort de nous démontrer, séance tenante, qu'elles étaient,

aussi bien et mieux que le parachute à quatre sous :

Le repos des familles,

La tranquillité des parents.

La joie des enfants.

A cette proposition, et sans en attendre le développement, quelqu'un dans l'auditoire se leva, — c'était nous peut-être, — et présenta une observation préalable sous forme de conte :

Il y avait une fois un paysan qui ramassait des champignons dans un bois. Il choisissait les plus beaux, les plus frais, ne s'occupant que de leur couleur et de leur forme, sans se soucier le moins du monde du poison qui pouvoit habiter en eux. Il avait déjà rempli un beau panier de cette récolte au moins douteuse, lorsque survint un savant qui se promenait par hasard dans la forêt, n'admirant plus rien, je pense, dans la nature, sinon l'impertinence qu'avaient les arbres de ne pas saluer au passage un homme de son importance, membre de plusieurs Sociétés savantes et décoré de tant d'ordres étrangers ! Sitôt que notre promeneur en *us* eut avisé le moissonneur de champignons, il braqua son lorgnon sur l'homme et sur la corbeille.

— Arrête, malheureux, s'écria-t-il, saisissant le villageois par le bras ; que prétends-tu faire de ce que tu cueilles ?

— Un beau régal, pardine !

— Mais, mortel ignorant et insensé, tu ne sais pas qu'il y a dans ta provision de quoi tuer plusieurs vil-

lages ! C'est du poison, te dis-je, du poison à haute dose que recèle ton affreux panier, Tiens ! voici le *Boletus venenosus;* celui-ci, c'est le *Fungus terribilis;* ici, la *Morilla lethifera;* là, en dessous, le *Champignonus dolosus* ! Jette-moi tout cela au plus vite; jette bien loin !

Le rustique obéit avec un regret visible, et moins convaincu que terrassé par le latin d'herboriste que l'autre lui avait fait pleuvoir sur la tête.

Le savant continue sa promenade jusqu'au bout de l'allée, puis revient sur ses pas. Il surprend le lourdaud, qu'il s'enorgueillissait d'avoir sauvé du trépas, au moment où celui-ci était en train de ramasser de nouveau les champignons qu'il lui avait fait rejeter, et d'en garnir une seconde fois son panier.

— Mais tu ne m'as donc pas compris !... ils sont empoisonnés !

— Oh ! si fait ! j'ai bien entendu; mais j'ai réfléchi... ne vous troublez pas la bile ; — c'est pour un cadeau !

L'histoire finit sur ce trait d'humanité campagnarde, et le conteur, qui n'avait entrepris ce récit que pour en arriver là, disait à son paradoxal ami : « Tu me fais d'avance l'effet, dans le discours que tu nous as promis sur l'utilité des femmes dangereuses et sur les services qu'elles rendent à la société, de ce paysan qui ne redoute pas les champignons empoisonnés *quand c'est pour un codeau*. Ton scepticisme et ton expérience

te rendent personnellement invulnérable. Les sirènes ne peuvent donc faire que du plaisir à toi et aux individus de ton espèce, qui s'amusent à les entendre chanter et ne vont pas plus loin. Mais le plus grand nombre se laisse malheureusement empoisonner par les champignons vénéneux et entraîner aux écueils par les monstres séduisants qui sont justement réputés, selon moi et selon le bon sens public, la terreur des familles, l'inquiétude des parents, le désespoir des enfants. »

La réplique ne se fit pas attendre. Je me garderai de la donner tout au long n'ayant pas la verve qui animait alors l'apologiste des facilités du demi-monde. Puis, nous ne parlons pas ici devant un auditoire que le champagne de sa coupe et les fraises de son assiette exhortent à la patience. Soyons donc bref et serrons l'argumentation :

1° La femme qui fait profession d'amour est le plus sûr champion du *repos des familles*. En effet, depuis que l'empire de ces dames a pris tant d'extension, depuis qu'elles ont pour ainsi dire refait les mœurs, — les mauvaises s'entend, — cette chose niaise et odieuse qu'on apppelait la galanterie a presque disparu du monde. Le chevalier ne fait plus invariablement la cour à la marquise, et le marquis ne rend plus inévitablement ses soins à la vicomtesse. L'adultère, l'adultère moral du moins, — qui ne vaut guère mieux que l'autre, — était l'hôte de presque tous les ménages d'autrefois.

Ceux d'aujourd'hui sont bien moins exposés, depuis que tant de nymphes traitent de gré à gré avec les clients pour le sevrage de leurs passions.

2° *La tranquillité des parents* est assurée par les mêmes causes. Ce n'est pas abuser de la rhétorique que de comparer les blanches vierges qui grandissent sous l'aile de leur mère à de timides gazelles dont le lion qui rôde à jeun ne fera qu'une bouchée, tandis qu'elles n'ont rien à redouter du souverain rugissant des salons et passent sans péril à portée de sa griffe, lorsqu'il a largement festiné dans les pâturages du demi-monde.

3° *La joie des enfants*. Eh bien, oui ! la joie des enfants, qui ne peut pas, qui ne doit pas se chercher dans le mariage, chose sérieuse, respectable et sacrée; engagement éternel, né d'un double serment que l'on a contracté à la face des autels. Le mariage peut être le bonheur quelquefois, jamais la joie, et il est un moment dans la vie auquel sied le rire, comme les fleurs et le soleil sont la parure naturelle du printemps.

Pour toutes ces causes, notre ami concluait que les dames qui ont pris la suite des affaires d'Aspasie sont un des rouages les plus utiles d'un bon mouvement social. Il se résumait ainsi : la femme libre est le parachute de la femme mariée.

Il y a du vrai là-dedans. Lecteur, qu'en dis-tu ?

Hier, il m'est tombé sous la main un livre bizarre d'aspect, bizarre de titre, plus bizarre de style. Je ne

parle pas de la pensée, n'ayant pas pu la dégager assez nettement des brouillards qui l'enveloppent dans le volume intitulé : MAGIE DU XIXe SIÈCLE, TÉNÈBRES, *Treize nuits suivies d'un demi-jour sur l'hypnotisme, par M. Alcide Morin.* Le livre comporte deux ou trois cents pages dans ce goût-ci (je ne choisis pas, je prends un fragment au hasard) :

« L'infini et le fini 0 et 1, après avoir conçu l'être 2 qu'ils n'avaient fait qu'éterniser.

« La Similitude par le contraste. × le Contraste par la similitude.

« Essayèrent de se combattre encore pour rétablir le mouvement anéanti dans ce nouvel équilibre.

« UN s'unissant à *deux*, se présenta par TROIS ($1 + 2 = 3$), pour combattre l'0 infini.

« Celui-ci, se repliant alors en lui-même et revenant de sa circonférence à son centre, montra qu'il était trois en s'écrivant sur

LE FRONTON DE L'ARCHE... »

En voilà assez, n'est-ce pas , En voilà trop du livre de M. Alcide Morin ? On n'y trouve absolument rien qui rappelle ou la gaieté des vaudevilles de Marc-Michel et Labiche, ou la passion de *Fanny*, ou la légèreté de M. About. Ce monsieur Morin et ses *Ténèbres* auront pourtant des lecteurs, à ce qu'on assure. On lui compte, à ce qu'il paraît, trois cent cinquante dis-

ciples, pas un de plus, pas un de moins, auxquels il fit naguère un cours, qui fut fermé par ordre de la police, si j'ai bonne mémoire. Ces trois cent cinquante, en tête desquels brille M. Triat, le gymnasiarque, achèteront comme un seul homme l'ouvrage nouveau de leur professeur de ténèbres.

En effet, le fond du système, c'est l'apologie des ténèbres ; c'est la guerre contre le soleil. Le professeur nie la lumière au profit de l'obscurité. Il accuse le soleil d'imposture. Il prétend démontrer que le froid et non la chaleur vient de cet astre, dont il a fait son ennemi intime. Il pointe contre lui des batteries de raisonnements chargés de nuages. C'est peut-être pour cela que Phébus, ébranlé dans son empire, luit si peu depuis le commencement de l'été.

La seule chose amusante du volume pour le vulgaire qui n'est pas initié, c'est la table des matières qui le termine. L'auteur professe la même horreur pour les tables, les nomenclatures et les dictionnaires que pour le soleil lui-même ; aussi a-t-il donné une forme toute nouvelle à ce complément de son œuvre. Il l'intitule : Mémoire des travaux exécutés dans ce livre, et termine par un *pour acquit*, suivi de sa signature, comme s'il s'agissait d'un mémoire de peinture ou de serrurerie.

J'aurais bien voulu rencontrer Henri Delaage, qui passe pour être sur un bon pied dans l'autre monde ; je lui aurais demandé ce qu'il pense et ce que l'on y

pense du grand-prêtre des ténèbres et de ses fantaisies caligineuses. Delaage, par malheur, était invisible ces jours-ci. Je n'ai aperçu de ce personnage surnaturel qu'un portrait en quelques lignes tracé par la comtesse Dash, en tête d'un livre qu'elle lui dédie : *les Lions*. « Vos aspirations vers l'idéal, vers un monde supérieur, vous placent dans une sphère à part, où vous voyez de haut les événements de la terre » dit la comtesse-écrivain à son jeune ami, et elle ajoute : « Portez bonheur à ce livre, vous qui êtes bon et qui portez le bonheur avec vous. Parlez *des Lions* partout où vous pouvez en parler ; faites-les lire à tous ceux qui vous aiment, et jamais livre n'obtiendra un succès plus certain. »

Ce Delaage passe en effet, dans notre monde de lettres où l'on est moins sceptique qu'on n'en a l'air, pour jeter aux gens qu'il aime des sorts heureux. Si l'on s'en rapporte à ses dévots, il est absolument le contraire d'un *jettatore*, et certaine bague enchantée qu'il porte au doigt serait un talisman qui lui soumet la fortune.

Quoi qu'il en soit, vous me voyez curieux d'avoir son avis sur un livre qui, provisoirement, m'intrigue autant qu'il m'ennuie et me paraît surtout propre à armer d'un châtiment terrible les parents qui ont des enfants rétifs à élever.

Voici comment j'entends la chose : — « Alfred, si vous touchez encore à ma montre je vous ferai lire

deux pages des *Ténèbres* de M. Morin. » Alfred, qui ignore la portée de cette menace nouvelle, désobéit au père ou à la mère que vous venez d'entendre parler, et touche à la montre interdite. Vite, vous faites asseoir le petit coupable devant vous et le forcez à lire à haute voix, sans passer un mot, deux pages de M. Alcide Morin. Je dis deux pages, pas une de plus. Il y aurait de l'inhumanité à aller plus loin, et vous risqueriez d'avoir maille à partir avec les tribunaux dont les parents dénaturés sont justiciables. D'ailleurs, deux pages suffisent pour imprimer à l'enfant une terreur salutaire de l'autorité qui dispose de pareils châtiments et le rendre souple comme un gant.

Feu Mgr le duc d'Orléans, le brillant fils aîné de Louis-Philippe, dont la fin si déplorable acquise à l'histoire depuis près de vingt ans semble pourtant un rêve trop affreux pour s'être réalisé; — feu Mgr le duc d'Orléans, ayant un jour jeté les yeux, je ne sais par quel hasard, sur un volume de Ducray-Duminil, romancier populaire qui fleurit dans les dix dernières années du dix-huitième siècle, fut si frappé de l'ennui profond exhalé par ce bouquin, qu'on l'entendit, pendant quelques jours, dire, en plaisantant, à la gouvernante du jeune comte de Paris : « Si Paris n'est pas sage, il faudra lui lire, Mme Gassies, — *Alexis ou la Maisonnette dans les bois, Cœlina ou l'Enfant du mystère, Victor ou l'Enfant de la forêt,* à votre choix. — En effet, tous ces produits indigestes se ressem-

blent et se valent, mais ne s'avalent pas sans douleur.

Ducray-Duminil eut pourtant son heure de vogue. Il régna, avec plus d'indignité sans doute, mais avec non moins de retentissement que, plus tard, Frédéric Soulié, Eugène Sue et quelques autres princes du feuilleton. Qu'il y a loin d'une notoriété même éclatante et frisant la popularité à la vraie gloire! Demandez plutôt à M. Ponson du Terrail!

Dans un autre genre, la réputation parisienne la plus fraîchement éclose est celle de M. Sardou, l'auteur des *Pattes de Mouche*, comédie que joue chaque soir le Gymnase. Trois cents personnes à peine bégayaient le nom de M. Sardou, il y a un mois. A présent la ville entière sait ce nom par cœur, et je compte sur M. Sardou pour s'arranger de manière à ce qu'elle ne l'oublie pas.

Il n'est pas seulement un auteur dramatique du plus bel espoir, il est, de plus, un médium authentique et de première force. Il est en rapport avec les esprits, et l'un d'eux, descendant un jour sous sa plume ou son crayon, s'est servi de sa main pour dessiner la merveilleuse maison que Mozart habite dans je ne sais quelle planète. C'est un palais construit uniquement avec des instruments de musique passés, présents — et à venir. Avis à M. Wagner! c'est pour ces derniers seuls qu'il devait écrire.

M. Sardou convient lui-même, avec la modestie qui sied à son vrai mérite, que le meilleur de

ses pièces il croit le devoir à des collaborateurs invisibles et surnaturels. Il compose, lui avons-nous entendu dire, dans un état d'hallucination qui lui fait voir un théâtre, entendre des acteurs imaginaires sous la dictée desquels il écrit son dialogue et dont les mouvements lui enseignent les jeux de scène qu'il transporte ensuite sur des planches plus matérielles. L'impression que lui laisse le jeu de ces comédiens fantastiques est telle que, si parfaits que soient les interprètes en chair et en os que M. Montigny, par exemple, a mis à sa disposition, il regrette toujours la diction magique, les attitudes irrésistibles de ces artistes que lui seul a vus et qui lui ont révélé sa pièce. Mlle Déjazet seule, dans les deux rôles qu'il a écrits pour elle avant *les Pattes de Mouche*, lui a paru reproduire et égaler les prodiges aperçus aux heures de son hallucination.

Cependant le grand Dumas s'est embarqué, tous les journaux vous l'ont dit, avec quelques amis, son photographe ordinaire, M. Legray, et un jeune officier de marine, M. Émile, qui s'est signalé dès le début, en servant la messe à un prêtre grec qui a béni le navire.

On sait que l'auteur des *Trois Mousquetaires*, dont la riche nature se distingue par tant de mobilité, est toujours l'homme de son dernier ouvrage. Quand il eut fait l'épopée dont d'Artagnan est le héros, il ne parlait plus qu'escrime, longues épées, duels à quatre.

Au temps où Balsamo sortit de sa plume infatigable, le magnétisme l'occupait uniquement. Comme il a fait paraître en dernier lieu son *Paris à Astrakan*, il ne rêvait plus que voyages et préparait son embarquement dans sa tête, lorsqu'un beau matin on lui annonça : Mlle Émilie, du théâtre de Belleville ! et une ingénue fit son entrée dans le cabinet de travail.

La demoiselle raconta d'où elle venait, ce qu'elle voulait. Elle venait de Belleville et se proposait de n'y plus retourner. Elle demandait la protection du plus ancien des Dumas pour qu'il la fît entrer, incontinent, sans perdre une minute, le jour même, n'importe dans quel théâtre parisien.

—Mais encore faudrait-il le temps de voir, de chercher... ce n'est pas un déménagement qui puisse s'opérer dans les vingt-quatre heures.

— Il faut qu'il soit fait dans deux heures, dit l'impétueuse ingénue. Je ne peux plus jouer au théâtre de Belleville, je n'y peux plus rester, fût-ce un quart d'heure.

Le protecteur demanda pourquoi ; celle qui désirait être protégée répondit qu'une raison de santé motivait son grand empressement. — « Dès que je parais en scène là-bas, j'ai des maux de cœur insupportables, dit-elle. Cela m'a d'abord fait croire à une position... et j'ai été consulter mon médecin, qui m'a répondu négativement à la question. Alors j'ai cherché ailleurs la cause de ce malaise quotidien. J'ai observé que, les

soirs de pluie, il était plus fort ; et, de recherche e
recherche, d'observation en observation, j'en suis ar
rivée à conclure que ce qui affecte si péniblement mo
organisme, c'est l'odeur du Titi en général, et du Ti
mouillé en particulier. Or l'année est déplorablemen
pluvieuse, et le Titi, comme vous savez, donne beau
coup au théâtre de Belleville.

Le grand Dumas, qui est le premier metteur e
scène du monde et qui porte jusque dans la vie ord
daire ses préoccupations théâtrales, se souvint que su
tous les vaisseaux de la Porte-Saint-Martin et autre
ports de mer du boulevard, les rôles de mousses son
toujours remplis par des petites femmes de la tremp
de Mlle Émilie, et il lui offrit de s'engager avec lui pou
créer un rôle de mousse.

— Où çà ? fit-elle en sautant de joie à la proposition
dans un drame de vous ?

— Pas tout à fait, mais à peu près, répondit en
souriant l'impresario du brick qui voyage en ce mo-
ment sur la turquoise liquide de la Méditerranée, et
séance tenante, on inscrivit Mlle Émilie, sous le nom
de M. Émile, et en qualité de mousse, sur les rôles de
l'équipage.

Pour que M. Émile s'habituât à sa transformation,
on le fit immédiatement équiper, et nous l'avons tous
pu voir en terre ferme, portant crânement sa casquette
de velours sur la tête.

Le jour de la Saint-Émile on lui donna de l'avance-

ment pour sa fête. Il trouva, en s'éveillant, un bel uniforme d'aspirant de marine à côté de son lit, et c'est avec ce grade qu'il a pris la mer.

Je voudrais voir d'ici la mine que ferait le pauvre pope que M. Émile a assisté dans ses cérémonies, si jamais son regard tombait sur ces lignes relatives à l'enfant de chœur aux yeux sans innocence qui lui a servi la messe.

En fait d'yeux, parlez-moi du nouveau chroniqueur du journal *le Courrier de Paris*, qui signe Solanges ses feuilletons, qui s'appelle Clésinger du nom de son mari et Sand du chef de sa glorieuse mère. Salut et bienvenue aux plus beaux yeux de la chronique ! Le plumage d'ailleurs ne nuit pas au ramage et le babil de cette nouvelle recrue fera honneur au bataillon où nous servons avec elle. Notre nouvelle camarade a pensé devoir, dès son début, pourfendre un peu M. About. C'est tellement la mode de tomber sur l'auteur de *Tolla*, dans ce moment-ci, que ce sera très-mal porté demain ; voilà, sans doute, pourquoi Mme Solanges aura voulu se dépêcher.

Cependant M. Sarcey de Suttières, l'ami et le disciple et le confident de M. About, atterré du nouvel adversaire qui sortait contre son ami des coulisses de la chronique, suivait tout pensif le chemin de Mycène, je veux dire le trottoir du boulevard. Quelqu'un le rencontre et, l'abordant par une citation classique pour se faire bien venir d'un preux de l'École normale :

« Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère ? »

— « Ces misérables chroniqueurs ! répond M. Sarcey d'une voix que la colère étrangle ; ils le prennent pour la tête du Turc des Champs-Élysées et c'est sur lui qu'ils viennent essayer leurs poings. »

Que M. Sarcey de Suttières apaise cette indignation qui, d'ailleurs, est d'une belle âme quand il s'agit d'un frère d'armes ! Les arbres bien vivants, dont les racines sont solidement ancrées dans un sol généreux, n'en poussent pas moins pour avoir été secoués par les passants. M. About et les siens n'en iront pas moins jusqu'aux astres, si la faculté de s'élever est en eux, parce que pendant trois mois ça aura été un divertissement en vogue de leur jeter des pierres.

Nous, qui ne sommes pas sans goût pour les qualités brillantes de M. About, ce que nous redouterions pour lui, à la place de M. Sarcey de Suttières, son écuyer, ce ne sont pas les attaques plus ou moins vigoureuses d'un ennemi plus ou moins bien armé, mais plutôt les auxiliaires compromettants. Ainsi il se distribue depuis quelque temps, sous le manteau de la cheminée, un factum qui a la prétention de venir en aide au *Bon jeune homme* de *l'Opinion nationale* dans la croisade qu'il a entreprise contre la direction des Musées. Cet écrit, qui a la forme d'une lettre adressée à M. Villot contre la restauration des tableaux, est-il bon ? est-il mauvais ? Je n'en sais rien. Il est signé Ga-

lichon, et cela me suffirait, si j'étais M. About, pour interdire formellement à Galichon de servir sous mes drapeaux.

En effet, comment voulez-vous que la cause que soutient M. Valentin de Quévilly ne soit pas perdue d'avance, si l'on peut dire : « Godichon et Valentin sont d'avis... » Il n'en faut pas davantage ; c'est une cause entendue et perdue pour Valentin par la faute de son allié.

Appelez-le Golichon, Gobichon, Galichon, Chongali ; de toutes façons, c'est un ami fatal à traîner derrière soi.

Peut-être est-ce injuste, mais un beau nom est une puissance incontestable en ce monde. C'est le *couronnement de l'édifice*, quand il est porté comme par ce jeune prince de Polignac qui va devenir le gendre de M. Mirès. Appelez le même homme, Godichon, et douez-le de tous les mérites complexes et, pour ainsi dire, contradictoires que possède le jeune prince, et vous verrez si son chemin sera aussi aisé !

Le prince A. de Polignac est, comme l'on sait, né du second mariage de l'ancien premier ministre de Charles X avec une Anglaise de la plus rare beauté, miss Campbell ; il était frère de cette charmante Mme Sosthènes de La Rochefoucauld, la perle et l'orgueil du faubourg Saint-Germain, que nous avons vue périr si cruellement, il y a peu d'années, d'une angine mortelle qu'elle avait attrapée en soignant son enfant.

L'éducation du jeune prince de Polignac se fit en Allemagne ; il y but abondamment à la source des lettres, des arts et des sciences en même temps. Il nous revint, vers 1848, à temps pour prendre part à une invasion des Tuileries que les légitimistes considéraient comme la revanche de 1830. Il fut nommé par acclamations capitaine des gardes mobiles au lendemain des journées de Février. Un an après, il se présentait à l'École polytechnique, et un homme bien distingué, M. de Loménie, qui cumulait alors les fonctions de répétiteur de littérature à l'École avec l'emploi de rédacteur chargé de la séance des Chambres au *Moniteur du soir*, se souvient peut-être de l'effet qu'il produisit un jour sur ses confrères de la tribune des journalistes, en leur contant qu'il venait de lui passer par les mains un mathématicien qui était un littérateur hors ligne et qui s'appelait le prince de Polignac.

Ce jeune homme a trouvé le temps, en dix ans à peu près, d'être homme du monde, capitaine d'artillerie, de faire les guerres d'Italie et de Crimée, de traduire *Faust* entier en vers français de la plus belle façon, de composer un Mémoire sur les nombres premiers qui a été lu à l'Académie des sciences, et, tout récemment, ne vient-il pas d'inventer un nouveau pont pour l'essai duquel le gouvernement a voté des fonds ? Une seule chose aurait pu manquer à cette nature comblée par la Providence. Son mariage lui apporte une femme charmante et les richesses qui ne sont pas hé-

réditaires chez les Polignac. Quoi de plus simple et de mieux? Le beau-père et le gendre sont ici trop hommes d'esprit tous deux pour ne pas s'entendre, et le seul mot qu'il faille dire en définitive sur ce mariage dont on a tant parlé, c'est que c'est un déménagement d'écus qui vont demeurer on ne peut plus à propos dans les mains de l'homme le mieux fait pour les loger noblement.

Lorsque la main de sa fille lui fut demandée pour le jeune prince de Polignac, M. Mirès subordonna à trois conditions le oui qu'il prononça. Son gendre devait prendre l'engagement de ne s'occuper ni de finances, ni de politique, et de suivre sa carrière.

L'évêque de Marseille a voulu bénir lui-même les deux jeunes époux, et c'est parce que l'on attendait monseigneur que le mariage a été retardé de quelques jours. J'ai vu le moment où les méchantes langues allaient exploiter ce très-simple ajournement.

Le mariage de M. Olympe Aguado fait du bruit à son tour. Il épouse, on le sait, une demoiselle sans fortune, fille d'un simple officier allemand que la grande-duchesse de Bade, reconnaissante des soins qu'elle en avait reçus, légua à l'Impératrice des Français. Celle-ci avait donné à Mlle de Freystedt un logement aux Tuileries et douze mille livres de rente. On sait quelle piété filiale règne chez les fils de Mme Aguado. Cette famille, que sa grande richesse met si fort en vue, ne mérite pas d'être moins remarquée

pour l'union de ses membres et la douce intimité de sa vie domestique. Aussi M. Olympe Aguado ne voulait-il se marier qu'avec une personne capable de servir en même temps de compagne à lui et à sa mère. Il a trouvé chez Mlle de Freystedt ces vertus et ces charmes réunis d'épouse et de fille, et il a demandé sa main sans s'enquérir de la dot. C'est le mariage de Mlle Mirès renversé, en ce sens que tous les écus sont ici du côté du fiancé.

Les *Abyssiniens* sont furieusement à la mode. J'entends par là les officiers de marine qui sont revenus cette semaine de la mission en Abyssinie dont M. le capitaine Russel était le chef éminent. Les jeunes messieurs de Bonsonge et George de La Guéronnière, tous deux enseignes de vaisseau, avaient été attachés à M. Russel, et il faut entendre leurs relations merveilleuses sur cette patrie des girafes, des éléphants, des hippopotames et des zèbres, sans parler des hommes qui ne sont guère là-bas moins curieux que les animaux. Revenir d'un grand voyage extraordinaire a toujours été un titre à la faveur la plus marquée de la société parisienne. Témoin l'enthousiasme avec lequel notre maître, le vicomte de Launay, raconte que furent fêtés, dans l'hiver de 1841, les jeunes *Persans* qui s'appelaient MM. de Sercey, Cyrus Gérard, Daru, de Lavalette. C'est le même accueil que trouvent aujourd'hui nos Abyssiniens échappés aux périls les plus pittoresques, aux aventures les plus

étranges chez des peuples armés de lances et de javelots. On se les arrache, nos Abyssiniens ; c'est à qui les aura à dîner. Les recevoir, c'est un honneur brigué, les connaître c'est une position, et connaître quelqu'un qui connaît quelqu'un d'entre eux, ma foi, c'est encore un avantage.

X

Sommaire : Le jeu du *steeple-chase*. — Comme quoi quatre enfants faisaient de la chronique sans le savoir. — *La Croix de Berny*. — Encore Léotard dit le Paganini du trapèze, dit le bien-aimé des dames.—Comment c'est en nageant dans la Garonne qu'il a appris à voler dans l'air. — L'Europe changée en Californie pour l'homme aux trapèzes. — Adieux d'Alexandre Dumas à ses collaborateurs. — Le drapeau du roman-feuilleton planté à Gênes. — Alinéas et panaches ! — Le boulevard est grand et Dumas est son prophète. — Les deux Garibaldi, ou la légende et l'histoire. — Mlle Clémentine et la photographie. — Biches et lait de chèvre à Interlaken. — Reprise de *la Poule aux œufs d'or*. — Reprise du *Juif-Errant*. — Mlle Suzanne Lagier. — Le portefeuille d'Eugène Sue et la lettre de *M. Main-Agile*. — Un vrai prince Rodolphe et une fausse Fleur-de-Marie, au temps des *Mystères de Paris*. — Littérature épistolaire des lecteurs. — M. E. About et la chronique. — Mlle Solanges. — Les bruits qui courent sur *la Presse*. — Le prince A. de Polignac. — Siraudin confiseur à l'enseigne du *Vaudevilliste infidèle*. — Autre vaudevilliste tourné vers une autre industrie. — M. Colliot. — Un nouvel auteur dramatique, M. J. Périn. — M. Baudelaire et les *Paradis artificiels*.

Paris, 23 juin.

Mardi ou mercredi dernier, quatre petits citoyens dont le plus âgé n'a pas dix ans, messieurs Arthur,

Jules, Alfred et Théodore, jouaient au *steeple-chase* dans un salon ami de cette chronique.

Ils étaient assis tous quatre autour d'une table ; le carton qui représente le champ de courses hérissé de haies à sauter, traversé de rivières à franchir, coupé d'obstacles de toute nature comme à La Marche, ce carton était sur la table, au milieu des enfants. Chacun d'eux avait pris le cheval avec lequel il voulait encore courir les chances d'une partie.

—« Le mien s'appelle *Léotard,* fit Arthur.

—« Et le mien *Dumas,* fit Jules.

—« Et moi j'ai choisi *Garibaldi*, dit Alfred.

—« Et moi *Clémentine,* » dit Théodore.

Pourquoi des noms? C'est que les enfants ne manquent guère l'occasion d'être parrains de quelque chose. Est-il une poupée entre leurs mains, ou un petit chien ou un mouton qui ne soit baptisé ! Le premier usage qu'ils font du droit de propriété, c'est de nommer à leur guise la chose qui leur appartient.

Et pourquoi ces noms-là plutôt que d'autres? C'est que ce sont ces noms-là qu'en ce moment ils entendent le plus souvent prononcer autour d'eux. Ils leur entrent par l'oreille et leur sortent par la bouche.

Tout enfant est un écho.

Toute chronique est un *steeple-chase*. Jules Sandeau, Théophile Gautier, Méry, Mme Emile de Girardin avaient bien compris cette vérité lorsqu'ils intitulèrent *la Croix de Berny*, un volume où vous les avez vus

courir tous les quatre. Ne s'agit-il pas en effet pour le chroniqueur, de distancer ses concurrents sur une route qui n'est ni sans difficultés, ni sans périls, et d'arriver le premier, dans le meilleur état possible, à la nouvelle du jour, qui est le but commun de nos plumes de course?

Ces enfants qui jouaient au *steeple-chase*, faisaient de la chronique sans le savoir, comme M. Jourdain de la prose, et la liste de leurs chevaux nous dicta précisément le sommaire d'un feuilleton d'actualités.

Ce fut Léotard qui toucha le premier le but. Commençons donc par l'homme aux trapèzes.

Il émerveille de plus en plus ceux-là même qui font profession de ne plus s'étonner de rien. Il est le Paganini du trapèze et de la voltige invraisemblable. Non-seulement il accapare tous les yeux, mais il traîne les âmes après lui. Chaque soir, vers dix heures, au moment de ses stupéfiants exercices, les plus jolis cœurs de Paris, — j'entends ceux qui battent dans les plus jolis corsages, — lui appartiennent sans conteste; il y règne du droit du plus hardi et du plus adroit. Il a, parmi les femmes, le même succès inépuisable que l'*Orphée aux enfers* d'Offenbach eut naguère parmi les hommes. Ses pratiques se retrouvent tous les soirs aux mêmes places, avec le même enthousiasme. Le reste de la représentation est inutile et compte pour rien. L'attente de Léotard, voilà ce qui remplit réellement le spectacle jusqu'à l'heure où il paraît enfin et

à la fin seulement de la soirée. Néanmoins il faut arriver de bonne heure, car à huit heures et demie il n'y a déjà plus de place aux premières. Mais le courage est contagieux ! Le jeune Léotard a su inspirer à ses admiratrices des passions si intrépides qu'elles bravent même, au besoin, l'humiliant martyre des secondes.

Cet homme qui bondit de trapèze en trapèze comme un volant bien lancé va de raquette en raquette, cet homme ailé, ce personnage aérien a la tête d'un oiseau. Est-ce à ce signe que son père reconnut la vocation filiale ? Le père était le Triat de Toulouse, la ville des capitouls, de Clémence Isaure et des Jeux Floraux. Les poutres, les cordages, les échelles furent le premier alphabet que dut étudier le jeune Léotard. A l'âge où nous autres nous épelions *ba, be, bi, bo, bu* dans les livres, lui lisait déjà couramment dans la gymnastique paternelle.

Non moins soigneusement formé à la natation dès ses plus jeunes ans, il fut plus d'une fois pris pour un poisson par la Garonne, étonnée des jeux que ce nouveau-né accomplissait dans son sein. J'ai entendu souvent demander, depuis que Léotard est la merveille à la mode, comment il ne s'était pas cinquante fois brisé la tête et les reins au temps où il étudiait cette course aux trapèzes dont on ne peut, sans l'avoir vue, se faire une idée. En effet, vous aurez beau, par une précaution indispensable pour un commençant, suspendre

les trapèzes à très-peu de mètres au-dessus du sol, la chute, qui est probable, peut être encore extrêmement dangereuse. C'est par ses talents réunis de gymnastique et de natation que notre Léotard a pu arriver, sans trop de périls et parfaitement intact, au point où nous le voyons.

En effet, les premiers trapèzes sur lesquels il chercha à réaliser les prodiges qui font sa gloire, furent placés non pas au-dessus de terre, mais au-dessus de l'eau. Il tombait, qu'importe? il en était quitte pour piquer une tête dans la rivière, son autre élément, puisque nous avons vu qu'il était amphibie. Il recommençait, tombait encore; nouvelle immersion. C'était une partie de plaisir. A force de tomber sans péril, il apprit à ne plus tomber, et voilà comment peu à peu, de chute en chute, de progrès en progrès, il devint roi du trapèze.

Que de beaux yeux vont se mouiller! J'ai ouï-dire que l'engagement de Léotard touche à sa fin. M. Dejean, directeur du cirque des Champs-Elysées, pour conserver ce Tamberlick de la gymnastique, lui aurait fait des propositions dignes de sortir des lèvres de M. Calzado : 120,000 fr. pour un an! Voilà ce qu'il offrait à Léotard, le bien-aimé, pour qu'il continuât à faire froid dans le dos aux Parisiennes. Le jeune Léotard, âgé de vingt-deux ans, a refusé de passer sur ce pont d'or, auquel il ne trouve pas encore des arches assez massives. A présent que le voilà baptisé par la

célébrité parisienne, il songe à exploiter successivement les différentes capitales. Pour lui, la Californie est en Europe. J'oserai approuver de toutes mes forces le plan de MM. Léotard père et fils, car il est à peu près prouvé que la récolte de leurs trapèzes nomades pourra s'élever à deux ou trois cent mille francs par an, et m'est avis que ces épis-là sont très-bons à moissonner ; ce sont les seuls qui ne craignent rien des pluies diluviennes dont le ciel s'acharne à nous faire jouir.

Léotard avait gagné la course ; le cheval *Dumas* arriva second sur le turf en carton de nos petits amis ; parlons donc de M. Alexandre Dumas, qui exploite, en ce moment, un fameux regain de bruit et de fécondité.

On le joue au Vaudeville, on le joue à la Porte-Saint-Martin, on le lit dans *le Constitutionnel ;* il donne à la fois, dans *le Siècle, les Mémoires d'Horace* et *les Mémoires de Garibaldi ;* il a un roman en train dans *l'Univers illustré;* il n'a pas interrompu, tant s'en faut ! la publication de son *Monte-Christo,* où il est aussi seul que Robinson dans son île avant l'arrivée de Vendredi ; et chaque numéro du *Monte-Christo,* qui paraît une fois par semaine, contient à peu près la matière de trois volumes de cabinet de lecture. En même temps, — et tandis que M. Dumas fils promène en Bretagne ses contemplations mélancoliques et son précoce dégoût des hommes et des choses, — M. Du-

mas père navigue, découvre, joue au pilote, au navigateur, au Christophe Colomb de cuvette. N'avons-nous pas appris l'autre jour qu'il venait de débarquer fièrement à Gênes, — en fait de terres inconnues, — et d'y planter le drapeau du roman-feuilleton ?

Mobile existence ! généreuse et riante nature ! mélange d'homme de génie et de hâbleur ! vrai trésor pour la chronique, car sa personnalité vaut mieux que les œuvres de pacotille où il la vend en détail ! On a calculé que s'il lui fallait lire tout ce qui se publie concurremment sous sa signature, il ne lui resterait pas une minute pour manger et boire, et que s'il était condamné à régler tout le papier noirci qui se débite sous son nom, ses nuits y passeraient avec ses jours.

Peut-être entre-t-il un peu d'exagération dans ce compte, qu'il faudrait alors écrire *conte ;* toujours est-il que, la veille de son départ pour l'expédition qui nous l'a ravi, l'auteur des *Mousquetaires* rassembla autour de lui ses collaborateurs grands et petits, vaillante armée dont le défaut de temps m'empêche de vous faire l'énumération, et leur tint à peu près ce langage, après avoir trois fois passé la main dans sa célèbre chevelure :

« Amis et compagnons de plume, la France notre mère qui attend de nous son pain littéraire, ne doit pas rester dans le besoin, parce que nous quittons son sol bien-aimé. C'est pourquoi, je vous laisse la signature

sociale. Multipliez-vous, surpassez-vous, faites en sorte que Dumas absent soit encore présent partout, et souvenez-vous de notre cri de guerre : Alinéas et panaches ! »

Il dit et, pleine d'une noble ardeur, l'assemblée, tout en l'écoutant, faisait déjà de la copie sur ses genoux. Dumas, notre cher auteur, a pu partir tranquille ; il sait que nous ne manquerons ni de romans ni de drames de cape et d'épée signés de son nom, animés de son souffle. Avant de mettre à la voile, il a, comme on dit en terme de guerre, assuré ses derrières.

Le boulevard est grand et Dumas est toujours son prophète.

Il s'est constitué l'historien de Garibaldi, autre héros à la mode. *Garibaldi* n'arriva pourtant que le troisième dans le *steeple chase* d'Arthur, de Jules, d'Alfred et de Théodore ; et encore cette place lui fut-elle vivement disputée par *Clémentine*, qui, au dernier tournant, fit des prodiges pour se classer plus avantageusement, mais quoi qu'elle en eût, elle ne put empêcher *Garibaldi* de gagner sur elle d'une longueur de tête.

Il y a deux Garibaldi qui ne se ressemblent guère ; celui de la légende et celui de l'histoire. Tous deux n'ont de commun qu'une bravoure et un patriotisme si éclatants qu'il est impossible à la fable de les exagérer. La légende, qui a plus de succès jusqu'ici que l'his-

toire, représente le moderne Timoléon de la Sicile comme une espèce de Christ brun. Voilà pour le visage. Quant à l'habit, j'ai trouvé, — non pas dans les loges de concierge, s'il vous plaît, — mais dans des salons parfaitement dorés et raisonnablement intelligents, quantité de personnes qui ne sauraient se figurer Giuseppe Garibaldi autrement qu'avec des allures de Fra Diavolo,

Un plumet rouge à son chapeau
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.

Sur la couleur du plumet, toutes les légendes sont d'accord ; quant à celle du manteau, il y a deux opinions en présence : l'une publie qu'il est blanc, comme le panache de feu Henri IV, pour être plus facile à distinguer dans la mêlée sur le chemin de la victoire ; l'autre soutient qu'il est noir comme l'Erèbe. Toujours est-il que ce général légendaire est dans l'habitude de se porter drapé — dans son manteau noir ou blanc — à l'endroit où les balles et les boulets fauchent des files entières de soldats. Là, appelant près de lui quelque compagnon préféré, il se sert tranquillement de son épaule pour y appuyer sa lorgnette et regarder la physionomie du combat. Vainement la mort pleut de tous côtés ; le petit groupe formé par le chef, sa lor-

gnette et son porte-lorgnette, semble avoir été trempé dans le Styx.

Voilà le Garibaldi théâtral qui n'a pas cours seulement dans les mansardes et auquel on a bien de la peine à substituer les portraits vraiment photographiés sur nature. J'ai aperçu Garibaldi, en 1848, à Paris; je l'ai revu plus à mon aise, à l'époque de la guerre d'Italie.

C'est un homme de moyenne taille, au visage bon, mais énergique, au corps fatigué comme celui d'un ouvrier qui ne s'est pas épargné dans les rudes travaux de la liberté. Ses cheveux, sa barbe, d'une plantation vigoureuse, ont été roux, avant de grisonner.. Sa voix est modeste, presque humble, et son langage ne pêche jamais par l'emphase. Son calme est inaltérable. Au lieu du feutre à plume que lui prêtent les récits fabuleux, il a porté pendant toute la guerre d'Italie un simple képi en drap bleu, qu'il inclinait beaucoup sur ses yeux.

Cependant, comme il était alors général au service du Piémont, il fallait bien qu'il eût, pour les cérémonies, un costume de général. Un jour, — ce fut un de ses petits bonheurs intimes de la campagne, — on lui perd son fameux chapeau galonné qui l'ennuyait tant : « Quel bonheur! dit-il, me voilà dispensé de m'en coiffer à l'avenir. »

Sur son uniforme, au lieu des aiguillettes auxquelles son grade lui donnait des droits, il portait bien plus

volontiers un foulard en sautoir, où il reposait alternativement l'un et l'autre de ses vaillants bras que les rhumatismes n'ont pas épargnés. On lui a vu souvent à la main, au lieu de cette épée fulgurante que les badauds aiment à lui supposer, un simple chasse-mouches avec lequel il se plaisait à défendre sa monture contre les piqûres des insectes. Cavalier d'une solidité à toute épreuve, sa tournure à cheval, quand il galope, serait plutôt d'un meunier que d'un dieu. Bref, il est impossible de sacrifier moins à la mise en scène que cet athlète énergique du devoir révolutionnaire.

Que vient faire derrière lui Mlle Clémentine, des Délassements-Comiques? Ce sont les hasards du *steeple-chase* qui l'ont placée là. Elle est célèbre, elle aussi, non-seulement en vertu de sa grâce et de sa gentillesse, mais surtout parce que la photographie a multiplié ses images. Depuis l'invention de la carte-portrait, la photographie peut faire des héros et surtout des héroïnes aussi bien que la chronique elle-même. Il n'y a qu'à exposer un peu partout, dans un costume avenant, la belle à laquelle on veut du bien. — « Quelle est cette jeune personne aux charmes accentués qui, tantôt en bébé, tantôt en titi, tantôt en débardeur, se prélasse à toutes les vitrines, dans toutes les collections, dans toutes les attitudes? — C'est Mlle Clémentine, des Délassements-Comiques. Le nom est dessous. » Multipliez ce dialogue par cent mille voix et le produit est une vraie popularité.

Toutes les petites dames des Délassements-Comiques avaient projeté, pendant la fermeture de cette boîte à mouches qui était leur théâtre, une excursion à Interlaken, où une administration prévoyante n'eût peut-être pas été fâchée de les attirer. Pourquoi à Interlaken? sans doute parce qu'on y fait la cure au lait de chèvre qui doit rendre les buveurs assez ingambes pour suivre un troupeau de biches dans leurs ébats.

Quoi qu'il en soit, le programme est changé ; on ne va plus à Interlaken, et le boulevard du Temple les retient toutes pour jouer ou figurer dans la reprise de *la Poule aux Œufs d'or*. C'est M. Hostein, directeur du Cirque-Olympique, directeur qui n'est ni borgne ni manchot, qui a eu l'idée de remonter ainsi une féerie connue en la truffant de jolies demoiselles qui ont fait au boulevard et continueront ailleurs la fortune des Délassements-Comiques.

Nous sommes dans la saison des ouvrages dramatiques ressemelés, retapés, remontés. En fait de vieux-neuf, l'Ambigu-Comique vient produire, avec un succès qui marche toujours, *le Juif-Errant* de feu Eugène Sue. Mlle Suzanne Lagier s'y distingue fort en reine Bacchanale. Elle a un talent souple comme ses reins dans le pas de carnaval qui fait le charme du vingt-deuxième tableau. La même actrice ne s'essayait-elle pas récemment à côté de Bressant, en une représentation donnée à son bénéfice, sur la scène des

Italiens, dans le rôle même de Mme de Léris du *Caprice*, créé par Mme Allan, continué par Augustine Brohan ! N'est-elle pas engagée au Gymnase ! N'a-t-elle pas joué à la Porte-Saint-Martin, à la Gaieté, à l'Ambigu, des reines, des servantes, des aventurières et des saintes ! Présentement, dans son rôle de Bacchanale, elle jette au vent une verve insolente, des pieds hardis, et, joignant les traditions du vieux cancan aux leçons du nouveau, rhythme ses hanches comme feu Mogador.

A propos de cette reprise du *Juif-Errant*, il me revient en mémoire deux circonstances de la vie d'Eugène Sue, dont je me trouvai le témoin et le confident fortuit. C'était au plus fort de la vogue de ce roman-feuilleton, qui a donné naissance au drame du même nom ; Eugène Sue, en rentrant chez lui un jour, après une promenade je ne sais où, s'aperçut qu'il avait perdu son portefeuille.

Pour vous faire comprendre l'importance de cette perte, il faut vous rappeler ou vous révéler la manière de travailler du fameux romancier, qui peut être appelé à bon droit le fondateur de la prospérité du *Constitutionnel*, dont le tirage monta de six mille à à trente mille à l'occasion de la publication du *Juif-Errant* dans ses colonnes. Eugène Sue a écrit tous ses grands romans feuilleton par feuilleton, au jour le jour.

Il n'a même jamais daigné construire d'après un

plan conçu, mûri, tracé d'avance; chaque matin il produisait sa tâche au courant de la plume, — ce qui explique les négligences de son style, — puis se reposait jusqu'au lendemain. Seulement, dans l'intervalle de ses heures de production, il portait avec lui certain portefeuille que je vois encore, où il notaît, qu'il fût en promenade, en visite, ou même à table, les mots, les idées, les traits qu'il récoltait en lui-même ou glanait chez autrui.

Le portefeuille perdu renfermait donc, par suite de ce système, les matériaux nécessaires à la continuation du *Juif-Errant*.

L'auteur était contrarié, autant que pouvaient le contrarier les choses littéraires qu'il affecta souvent de dédaigner ; il se demandait si le lendemain les abonnés du journal auraient leur pâture quotidienne, lorsqu'un commissionnaire mystérieux, qui ne voulut pas accepter de récompense honnête, quoique son procédé le fût, vint déposer chez le romancier ses notes égarées, avec une lettre ainsi conçue :

« Cher maître,

« Sous prétexte de m'entretenir la main, c'est moi qui ai subtilisé votre portefeuille. J'ai reconnu promptement que ce rapt pouvait me priver du plaisir que j'ai tous les matins à lire, dans *le Constitutionnel*, votre beau roman *le Juif-Errant*, qui nous intéresse tant

moi et mes camarades ! c'est pourquoi je me hâte de vous rendre l'objet.

« Pardon de la méprise.

« Un de vos admirateurs pour la vie,

« Main-Agile. »

Cette épître prouvait au romancier que les classes les plus infimes de la société ou plutôt les plus antisociales lisaient son œuvre avec le même intérêt que la bourgeoisie ou le faubourg Saint-Germain, qui protestait, lui, mais qui lisait à force. Néanmoins, Eugène Sue fut un peu choqué de la familiarité du coquin qui signait *Main-Agile*, sans vergogne, et la qualité de l'épître dérangea le plaisir de la restitution à laquelle elle servait de commentaire. Il avait beau s'être converti aux idées démocratiques, Eugène Sue resta toujours un dandy, plus choqué que personne lorsqu'un malotru l'avait effleuré de sa blouse sale dans la rue.

L'autre anecdote que j'ai promise est antérieure à celle qui vient d'être contée et se rapporte à la publication des *Mystères de Paris*.

Nous trouvâmes un soir tout songeur le peintre de Jacques Ferrand, de Fleur-de-Marie, du Maître d'École et du Chourineur. — Qu'avez-vous ? lui dit-on. Pour toute réponse, il tendit un papier, en invitant celui qui lui avait adressé cette question à lire ce qui était tracé

en encre bleue sur le chiffon rose qu'il nous passait.

La lettre venait d'un mauvais lieu, quoiqu'elle exprimât en langage passable des sentiments louables. Elle était écrite par une Madeleine, qui, après avoir lu l'histoire de Fleur-de-Marie, ne voulait plus vivre, disait-elle, que pour le repentir et la purification. Seulement, elle ne pouvait sortir de la maison infâme où elle s'était fait agréger au troupeau, parce qu'elle devait de l'argent à la maîtresse du logis. Elle demandait à l'auteur de Fleur-de-Marie le petit capital nécessaire pour s'acquitter et sortir de l'antre.

Eugène Sue voulut faire cette bonne action qui s'offrait à lui. Il alla, en personne, avec l'un de nous, délivrer la malheureuse fille et lui remit, outre l'argent nécessaire à sa liberté, quelques secours pour l'aider à vivre de la vie honnête dont elle disait ne plus vouloir sortir. Puis il la perdit de vue.

Trois ou quatre ans après, un soir que nous nous promenions sur le boulevard avec le grand romancier, il nous montra, dans une voiture découverte, deux femmes très-parées. L'une était la créature qui est devenue presque immortelle sous le nom de la Dame aux camélias.

Dans l'autre, sa vue fidèle avait reconnu la fausse Fleur-de-Marie, envers laquelle il s'était conduit naguère comme un vrai prince Rodolphe.

Il paraît que la vertu n'avait pas amusé longtemps sa protégée, et à en juger par sa tournure et sa mise,

qu'elle avait trouvé un placement de ses vices à cent mille pour cent.

Les romanciers qui peignent les passions dans leur déchaînement et les situations extra-sociales sont généralement en butte à des communications aussi nombreuses que singulières de la part de leurs lecteurs. Je suis convaincu que l'on pourrait faire des volumes presque aussi intéressants que les histoires qu'ils ont contées, avec un recueil des lettres adressées à Dumas, à Soulié, à Balzac, à Sue par des lecteurs satisfaits ou mécontents, tantôt pleins d'enthousiasme, quelquefois sévères et dénigrants comme un éreintement signé Planche ou B. Jouvin. Quelques-uns prennent pour confesseur leur romancier favori, accusent leurs fautes et demandent des conseils ; d'autres, plus nombreux, le prendraient volontiers pour leur banquier et demandent de l'argent, augurant que l'homme qui a un si beau style doit être doué aussi d'une belle âme et d'un coffre-fort accessible ; un petit nombre de femmes exaltées le prendraient volontiers pour amant et demandent de l'amour.

On écrit aussi à force aux chroniqueurs. Mais, la correspondance que ceux-ci reçoivent de leurs lecteurs est peu variée : le chroniqueur est semblable à un dieu pour ceux auxquels il a rendu service ou offert les confitures d'un éloge bien senti ; en retour, on ne ménage pas l'encens à ses narines. Au contraire, les mécontents ne se gênent pas pour exprimer leur indigna-

tion au même chroniqueur dans des termes qui sont rarement signés quand ils ne sont pas polis. Ces pauvres chroniqueurs ! engeance complaisante, en somme, donnant plus de poignées de main que de coups de poing, on est quelquefois bien sévère et bien exigeant pour eux ; on veut qu'ils parlent et qu'ils ne parlent pas de vous ! C'est là une double prétention assez difficile à satisfaire en même temps, convenez-en !

Notre métier est un grand instrument d'influence, d'accord, mais à condition que l'on saura en jouir. M. Edmond About, en homme trop spirituel pour ne pas sentir la puissance qui est dans le feuilleton d'actualités et de racontages, voulut y revenir ; c'est pourquoi il a fait reprendre du service dans le feuilleton de *l'Opinion nationale* naissante, à son vicomte Valentin de Quévilly, naguère si brillant au *Figaro*. Il paraît que lui-même est moins content de cette nouvelle campagne du bon jeune homme, puisqu'il projette, à ce qu'on assure, de le réintégrer dans ses foyers.

Pour que la chronique ait toute la puissance dont elle est susceptible, le mystère n'est pas une condition défavorable ; un peu de son prestige est perdu par le chroniqueur auquel on peut dire familièrement, comme à Valentin de Quévilly : « Bonjour, compère Guillery ! » En outre, tout en tapant à l'occasion comme un sourd, de manière à prouver qu'il ne paraît pas bon à se frotter à vous, il est prudent de mettre aussi à la caisse

d'épargne quelques amis que la reconnaissance de services rendus attache sincèrement à vous. Il manquait aux lettres de Valentin le mystère qui vous grandit; la bienveillance qui vous fait des clients prêts à s'armer pour votre cause. Edmond About s'étonnait, l'autre jour, du silence que les journaux français font généralement autour de sa toute récente brochure; c'est que peu de gens se soucient de lui être agréables. Il a tant griffé et si peu fait patte de velours! Si la brochure en question était aussi bien d'Henri Desroches, le courriériste à l'eau de rose du *Constitutionnel*, qui ne donne jamais que des accolades à tout le monde, ses obligés, aussi nombreux que les grains de sable au bord de la mer, se verraient obligés de prendre fait et cause pour leur bienfaiteur et vanteraient à l'envi les mérites de sa publication.

Celle qui signe *Solanges* les feuilletons du *Courrier de Paris*, la jolie recrue de la causerie parisienne, ne paraît pas plus que M. About, pécher par excès d'aménité. Elle immole assez volontiers un confrère par feuilleton. Le premier jour, elle a déchiré About lui-même, à belles dents; plus tard, ça été Albéric Second qu'elle a choisi pour victime. Ainsi de suite; il semble falloir à la dame que quelqu'un reste sur le carreau chaque fois qu'elle a pris la plume.

M. About, qui ne travaille pas pour le roi de Prusse, semble avoir envie, de plus en plus, de tourner à l'homme politique. Grand bien lui fasse! mais la litté-

rature regretterait ce vif esprit auquel elle doit quelques beaux jours.

Le bruit a couru récemment d'un changement de propriété à *la Presse* et, par suite, d'un remaniement complet du personnel de la rédaction. Dans cette combinaison, M. Solar, dont la figure orientale a pris depuis peu des airs d'Ottoman mécontent, céderait son journal à M. Mirès, et celui-ci le mettrait sous la direction de son gendre, M. le prince de Polignac. M. About entrerait, derrière celui-ci, à *la Presse* transformée, avec la mission spéciale de bâtonner (ceci s'entend au figuré) MM. Prévost-Paradol et Nefftzer, absolument comme Polichinelle bat le commissaire dans la parade classique. Mais rien de tout ceci n'est destiné à aboutir. M. de Polignac, avant comme après son entrée dans la famille Mirès, poursuit sa carrière d'officier d'artillerie, et ne songe nullement à diriger des batteries d'alinéas.

Il garde son métier; ainsi ne fait pas Siraudin, l'auteur dramatique qui, décidément, ouvre un magasin de confiseur, au coin de la rue de la Paix et de la rue Neuve-Saint-Augustin, à l'enseigne du *Vaudevilliste infidèle*. On lui souhaite la vogue du *Fidèle Berger*.

A l'instar de Siraudin, un autre vaudevilliste moins connu, M. Colliot, se décide à essayer aussi de l'industrie; mais il l'aborde d'un autre côté. Encouragé par M. Clairville, qui mettra sans doute des fonds dans l'entreprise, M. Colliot veut marcher sur les brisées

des Compagnies Domange et Richer. La Société rivale qui est en voie de formation exploitera un procédé nouveau si perfectionné, que messieurs les vidangeurs pourront faire leur service en gants blancs et en bottes vernies, bref, en vraie tenue de jeunes premiers, des pieds à la tête.

Tandis que les transfuges du théâtre tâtent ainsi de spéculations d'un goût tout différent, un jeune homme du monde, héritier d'un des grands noms militaires du premier Empire, a abordé la comédie en signant simplement Jules Périn. Son proverbe de début : un *Trait d'union*, joué sur le théâtre Saint-Marcel, a paru digne des scènes les plus délicatement littéraires.

Nous souhaitons de grand cœur à M. J. Périn toutes prospérités dramatiques imaginables. Puisse-t-il trouver dans un bonheur constant au théâtre une sorte de paradis artificiel !

C'est le titre d'un nouveau volume de M. Baudelaire, vrai poëte, mais qui a le tort de se considérer trop comme le *charnier des coupables éclairé par la lune*. Il a donné, il y a deux ou trois ans, un recueil d'une forme saisissante : *les Fleurs du mal*. Quelques poëmes un peu lesbiens attirèrent sur ce volume l'attention de la justice, qui poursuivit, puis acquitta à peu près l'auteur, à condition que certaines pièces disparaîtraient du livre incriminé.

M. Baudelaire publie aujourd'hui, sous cette étiquette : *Les Paradis artificiels*, de curieuses études

sur le haschisch et l'opium. Il y a quelques années, le haschisch était bien à la mode parmi nos Parisiens, devenus, en paroles du moins, de terribles preneurs de cette drogue que fournit le chanvre. C'est une pilule, ayant un goût terreux, que tantôt l'on absorbe en fumée par le tuyau de sa pipe, et que tantôt l'on avale, comme l'on peut, en prenant le café.

Mais les effets ! Quelles sont, en définitive, les sensations que nous donne cette ivresse ? Tâchons de dépeindre en quelques mots les prétendues jouissances de ces paradis artificiels auxquels M. Baudelaire vient de consacrer bien des pages.

Autant de natures diverses, autant de résultats différents, attendu que le haschisch a tout simplement pour conséquence de décupler l'intensité de la pensée sous l'empire de laquelle nous sommes dans le moment et de donner un corps à nos rêves. Avez-vous des chagrins ? le haschisch aboutira pour vous à une tragédie pleine de larmes. Êtes-vous musicien ? il vous fera faire votre partie dans quelque prodigieux concert. Êtes-vous amoureux ? vous le serez cent fois, mille fois plus qu'avant.

La première phase, celle par laquelle passent à peu près tous ceux qui ont absorbé du haschisch, c'est un rire nerveux, saugrenu, maladif, plus près de la douleur que de la gaieté. Cet état dure environ cinq minutes ; puis l'engourdissement lui succède et les hallucinations se produisent. Nous venons de dire

comment elles varient suivant la situation d'esprit et de cœur de chacun. Les objets extérieurs influent aussi sur les effets du haschisch. Si, autour de vous, il y a des glaces et des dorures, il vous semble habiter un palais éblouissant aux murs de diamant. Le voisinage d'un arbre, d'un oiseau, vous ferait croire que vous avez été, que vous êtes oiseau ou arbre. La notion du temps s'enfuit complétement. Chaque minute pèse comme une éternité. La volonté, — c'est là le caractère le plus général du phénomène, — la volonté a complétement disparu. Or, qu'est-ce que l'homme sans volonté ? c'est une phrase sans verbe.

Le lendemain d'une expérience de haschisch, vous vous levez faible et énervé. A chaque mouvement l'on craint de briser ses membres comme s'ils étaient de verre... Ah ! croyez-moi, laissons le haschisch aux Orientaux et ne visitons les paradis artificiels que dans le livre de M. Baudelaire.

XI

SOMMAIRE : Garibaldi et Léotard toujours en scène. — Alex. Dumas et Garibaldi. — Les deux Dumas à Athènes. — A. Dumas fils, lisez : Alceste Dumas. — Un père est un pompier donné par la nature. — M. Léotard père est le *Père de la débutante*. — Ébats des *Premiers-Paris* aux *Mille colonnes*. — Constant père et fils. — Charmante chanson de M. de Labédollière, dit Mirlitonnin dans les faubourgs. — Goguettes monarchiques et religieuses. — Zéphir et la rose. — Métra et Pilòdo, à Mabille. — Invasion de Brésiliens. — Signalement du Brésilien au physique et au moral. — Le *Pied de Mouton* et les jambes de biche. — Les *Photographies comiques*, pour la réouverture des Délassements. — Citation de la *Revue européenne* à propos des sœurs Marchisio. — Les deux Revues ou chien et chat. — A bas les cérémonies ! — Rossini, en musique, en politique ; ce qu'il est, ce qu'il croit être. — Le *Réveil des marmottes* ou la question italienne traitée par un professeur de danses. — Provinciaux, garde à vous ! — Quatorze heures de voiture, rien que ça ! — Les petites voitures. — Soutane et carrick. — M. Ponson du Terrail. — Son mariage. — Son industrie. — Singulière théorie d'après laquelle la circulaire de M. Billault se trouverait déterminer une hausse sur le roman-feuilleton.

Paris, 18 juillet.

Garibaldi et Léotard sont encore en scène. Dumas aussi est en scène encore et toujours. Nous n'avons

pas changé de héros. Cela devient monotone; mais, que voulez-vous ? ce n'est pas notre faute.

Alexandre Dumas s'est séparé de Garibaldi auquel sa collaboration doit manquer. Tandis que le dictatenr de la Sicile s'organise des cent-gardes, parmi lesquels on remarque le baron Pisani, Alexandre Dumas a fait voile vers la Grèce.

Une douce surprise y attend son cœur paternel : son fils, que l'on croyait en Bretagne, va se trouver à Athènes pour l'embrasser à son débarquement au Pirée. — Mon fils ! — Mon père ! — Reconnaissance, coup de théâtre. Le décor ajoutera beaucoup à l'effet de cette embrassade des deux Dumas. Du haut de l'Hymète, les fameuses abeilles dont le miel est si doux seront aux premières loges pour contempler la scène, qui ne manquera pas d'émouvoir les entrailles de marbre du Pentélique et les sapins du Parnasse. Quel spectacle ! Aux pieds de l'Acropole, l'auteur des *Trois Mousquetaires* se jetant dans les bras de son fils, qui est le père de la *Dame aux Camélias !*

Celui-ci est envahi de plus en plus par la mélancolie et la misanthropie. *A. Dumas*, quand il s'agit du plus jeune des deux par droit de naissance, ne veut plus dire Alexandre, mais Alceste Dumas.

Quant au jeune Léotard, il faut qu'il soit incombustible pour que les regards phosphoriques et chimiques que lui lancent tant de petites dames n'aient pas encore mis le feu à son maillot. Il est vrai que son

père est toujours aux côtés de ce bel Hippolyte. Un père est un pompier donné par la nature. Le jour où le père Léotard a vu des bandes d'incendiaires en crinolines et falbalas se diriger du côté de son rejeton, il a demandé à M. Dejean, directeur du Cirque, la faveur de revêtir l'habit bleu à boutons de métal qui distingue ses écuyers; et ainsi vêtu selon l'ordonnance, il suit son fils dans l'arène, prêt à marcher sur toute étincelle. Un journaliste, qui admirait cette vigilance, en a surnommé l'auteur *le Père de la débutante.*

Maintenant, Muse, dis-nous les ébats des premiers-Paris ! Il s'agissait de pendre la crémaillère à Mont-Parnasse, dans le *Café des Mille Colonnes*. Est-ce à cause du nom de la maison qui rappelle à MM. les journalistes l'architecture de leurs feuilles? il y avait beaucoup de journalistes sérieux à cette fête d'inauguration d'un établissement qui ne l'est pas.

MM. Constant père et fils dirigent les *Mille Colonnes*, pour vous servir. Lorsqu'ils se sont vus, par suite de l'annexion des banlieues, agrégés à la grande cité, ils ont voulu faire peau neuve à l'occasion de l'honneur et en l'honneur de l'occasion. Cela est un peu plus sérieux pour des cafetiers de renouveler leur mise en scène, je vous prie de le croire, que pour un journal de se faire imprimer en caractères neufs.

Ces *Mille Colonnes* sont devenues tout simplement un Louvre où l'on joue la poule, un Versailles où

l'on boit des canettes, un temple où les danseurs officient à côté des consommateurs.

Comme il est, à ce qu'il paraît, dans la destinée des gazetiers d'essuyer les plâtres de toute construction, de toute production, de toute invention, la cérémonie d'inauguration ne pouvait se passer de gazetiers. On les a appelés pour baptiser de verres de champagne les dorures et les glaces de ces *Mille Colonnes*. Les journalistes passent leur vie à être parrains de cette façon-là. Ils y mettent peut-être par trop de complaisance. Qu'on se le dise ! La dignité... mais, pardon ; j'ai failli moraliser.

Par *le Siècle* ! la jolie chanson de circonstance que M. de Labédollière a improvisée au dessert ! M. de Labédollière est à la fois un excellent cœur, une plume très-active et très-savante dans les matières sérieuses, et un rimeur des plus aimables. Le journaliste nous dérobe un peu le poëte aujourd'hui. Il fut un temps que la banlieue, où il était populaire, le surnommait Mirlitonnin et le chantait, fallait voir ! A présent, sans une circonstance exceptionnelle, le chansonnier ne revient plus aux anciennes risettes de sa muse. Mais, s'il a beaucoup appris... à ses lecteurs depuis dix ans qu'il rédige dans un grand journal, il n'a rien oublié des gaietés harmonieuses de sa jeunesse. J'en prends à témoin les couplets suivants, dont les *Mille Colonnes* garderont le souvenir :

Veuillez excuser mon audace,
Si je chansonne de travers,
Mais comment sur le Mont-Parnasse
S'empêcher d'aligner des vers?...
Les dieux païens qu'on aime encore
Du pays sont les habitants ;
A Bacchus comme à Terpsychore,
Chez Constant nous restons constants.

. . . .

Et puis, sous peine d'être en faute,
Il me semble que, dans ce jour,
Je dois un hommage à notre hôte
Qui créa ce charmant séjour.
Son œuvre, de tous applaudie,
Il va toujours la complétant,
En notre époque de folie,
Lui seul peut se dire constant.

J'ai vu ces lieux dans mon enfance
Et, je l'avoue, ils étaient laids ;
Aujourd'hui leur magnificence
Du restaurant fait un palais.
Parfois bizarre, atrabilaire,
Maître Public exige tant!.....
Les soins prodigués pour lui plaire,
Chez Constant l'ont rendu constant.

A l'appel de ma voix amie,
Qu'on boive en l'honneur de Constant!
Puis, quittons la gastronomie
Pour la danse qui nous attend.
Les lanciers, la polka, la gigue,
Veulent des jambes de vingt ans ;
Aux vins que Constant nous prodigue
Gardons-nous d'être trop constants.

La-dessus, *zon flûte et basse, zon violon!* l'orchestre entame un quadrille et la foule se précipite dans les jardins, où les prêtresses de Terpsychore (pour continuer à parler noblement) attendaient les cavaliers de bonne volonté.

Cette petite fête, qui a été charmante, s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. La plus franche cordialité *et cætera*... Vous savez le reste de la phrase.

Pourtant, un rédacteur du journal légitimiste et religieux *l'Union*, est accusé d'avoir arraché trois boutons de son paletot à un rédacteur du journal révolutionnaire et garibaldien *l'Opinion nationale*, en prétendant lui démontrer avec trop de chaleur, que la dernière fois que Voltaire ouvrit la bouche sur son lit de mort, ce fut pour avaler un chandelier de cuivre.

Les défenseurs du trône et de l'autel, les paladins de la tradition, sont généralement les plus aimables en société. Ce sont eux qui sèment l'entrain à pleines mains. Ainsi, l'autre soir, le jeune rédacteur d'une feuille royaliste s'est fort distingué par la manière dont il a accentué, — un chapeau de femme posé sur sa tête où roulent les destins de l'Europe, — certain quadrille soigné.

Un autre, — pas un royaliste celui-ci, — tout de blanc vêtu, avec une légère cravate du rose le plus tendre au cou, valsait avec Zéphyrine. Couple léger!

couple charmant! On disait, en les voyant tourbillonner : « Zéphir et la rose! »

A propos de danses en plein vent, les seules que la saison comporte, vous savez que Mabille a changé son chef d'orchestre. Après dix années de service, l'illustre Pilodo, à qui Nadaud a fait cadeau (comme tout cela rime, bon Dieu!) d'une immortalité garantie, est admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Le jeune et brillant Métra lui succède; Métra déterré par Mabille qui cherchait partout, lanterne en main, le chef d'orchestre de ses rêves, dans les profondeurs de la Courtille..

L'héritier de l'archet de M. Pilodo avait eu jusqu'ici l'humble destinée de faire danser aux habitués de la Folie-Robert des quadrilles à deux sous et des polkas à un sous la pièce. Il y a loin de là aux éblouissements du jardin de l'Allée des Veuves, jardin célèbre dans l'Europe entière, Eden *cher*, dans tous les sens, aux étrangers de distinction.

Paris, en ce moment, est beaucoup envahi par les Brésiliens. Signalement du Brésilien : des diamants à la chemise que ces demoiselles aimeraient mieux à leurs oreilles; un beau teint cuivré; voilà pour le physique. Au moral, ils se distinguent par les excellents cigares plats qu'ils fument du matin au soir et distribuent, sans compter, à leurs amis et connaissances.

Les mêmes Brésiliens étudient l'histoire naturelle,

— chapitre des biches, — avec un goût et s'en pénètre avec une facilité vraiment admirable.

Au bout de huit jours, les Buffon et les Cuvier du boulevard des Italiens n'ont plus rien à leur apprendre.

C'est ainsi que l'un de ces voyageurs devant lequel on annonçait, l'autre jour, la prochaine reprise du *Pied de Mouton*, à la Porte-Saint-Martin, s'écria avec un à-propos tout parisien :

— « Pied de bœuf ou de mouton, que nous importe ? l'important c'est qu'il y ait des jambes de biches. »

Des jambes de biche dans des maillots de soie terminés par des brodequins de satin ; hélas ! hélas ! soupire la morale, en se cachant les yeux dans ses mains pour faire semblant de ne pas vouloir voir. Mais je vous avertis qu'elle regarde, la sournoise, entre ses doigts adroitement écartés.

Des jambes de biche en fricassée, en sauté, à la poulette, c'est l'explication de bien des succès, le menu de bien des théâtres qui sont Brésiliens en ceci ; c'est l'épigraphe qu'on pourrait mettre en tête de bien des pièces ; c'est peut-être l'épitaphe qu'il faut graver sur la tombe de l'art dramatique, ce bel art que nous aimons tant !

Mais bah ! si l'on réfléchissait, on ne rirait jamais, — pas même à l'enterrement de son oncle Héritage.

Toujours est-il que les Brésiliens peuvent espérer ; on leur servira beaucoup de jambes de biches et des

mieux tournées, dans ce *Pied de Mouton*. Il y aura aussi le corps de ballet du théâtre Drury Lane, engagé tout exprès par le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Quarante paires de pieds ailés.

Oscar, le régisseur des Délassements-Comiques, connu pour improviser des actrices capables de débiter le dialogue et de chanter le couplet aussi lestement que les restaurateurs les plus prompts vous rédigent une côtelette à la minute, Oscar ne peut suffire aux leçons que lui demandent les demoiselles qui aspirent à des rôles de fées ou de génies dans *le Pied de Mouton*, assaisonné de couplets tout neufs de la façon d'Hector Crémieux.

Saluez le nom de l'auteur d'*Orphée!*

On connaît déjà le titre de la pièce par laquelle les Délassements-Comiques, déménagés à l'Eldorado, feront leur réouverture. La chose s'appellera *les Photographies comiques*. On n'est pas plus actuel, comme vous voyez! Ajoutez que, si nous sommes bien informé de ce qui s'apprête, la pièce est de l'école d'Aristophane. C'est dire que les personnalités n'y seront pas évitées; au contraire! On prétend que la plupart des célébrités parisiennes de la littérature et des arts y seront représentées avec leurs mises, leurs allures et leurs façons caractéristiques.

Du début des sœurs Marchisio à l'Opéra dans la *Sémiramis*, je ne dirai rien, par la raison qu'il en a déjà été question partout. Barbara et Carlotta au-

ront, ou je me trompe fort, toutes les femmes pour elles : « Oh ! que d'éloges une femme est prête à donner à une femme laide ! Avant l'esprit, avant le cœur, avant la fortune, avant la noblesse, ce qu'elle redoute le plus, c'est la beauté. La beauté est la suprême puissance ; c'est le rayon où convergent tous les regards ; c'est le foyer où tous les cœurs prennent feu. J'avoue que j'ai beaucoup plaint les laides : ce sont les déshéritées de la création ; à peine sait-on qu'elles existent, et c'est pourquoi les femmes, avec la générosité d'à-propos et l'ironie qui les caractérisent, leur font si volontiers l'aumône de démonstrations presque affectueuses.

« C'est une grande disgrâce d'être laide ; mais c'est peut-être un privilége. Une femme laide n'est point recherchée, c'est-à-dire point leurrée, point trompée, point abusée, point abandonnée ; le sentiment qu'elle inspire, en supposant qu'elle puisse en inspirer un, est le plus près possible de l'amour. Ce n'est pas l'ardente curiosité ou la vanité non moins ardente que des rivalités mettent en jeu, et qui font le feu d'une passion vive ; c'est un attachement, peu capable de s'amoindrir, puisqu'il n'y a là aucun enjeu, ni aucune chance de désillusion. »

Ces lignes, qui ont dû être placées entre guillemets, sont extraites d'un article de la *Revue européenne : un Poëte moraliste*, article qui n'est lui-même qu'un recueil de pensées cueillies dans l'œuvre inédite d'une

femme du monde. Il y a de jolies choses dans ce bouquet où j'ai mis le nez à l'intention des Marchisio, une manière détournée de vous faire leur portrait. Quant à la *Revue européenne*, ainsi que sa sœur ennemie, la *Contemporaine*, sachez que je les soupçonne très-fort toutes les deux de remettre périodiquement en circulation, pour se donner l'occasion de les démentir, ces bruits de réconciliation et de mariage entre elles qui ne doivent trouver aucune créance. Autant vaudrait publier les bans d'un chien et d'une chatte. La comparaison n'est peut-être pas très-noble ; mais, bah ! il y a si peu de monde à Paris maintenant ; on peut se mettre à son aise, et j'ai rencontré hier un duc en chapeau de paille.

Non-seulement Rossini n'a voulu assister ni à aucune répétition ni à la première représentation de son plus majestueux chef-d'œuvre francisé ; mais encore, à ce qu'un de ses amis intimes m'affirmait l'autre jour, ce génie est le théâtre d'un phénomène assez singulier. Il se sent comme étranger à tant de productions immortelles qu'il a enfantées. Il n'a pour elles rien qui ressemble à l'attachement paternel. Il croirait volontiers que tout cela est né d'un de ses ancêtres qu'il a connu autrefois et qui n'est plus. Au fond, son opinion sur lui-même c'est qu'il est non pas un grand musicien, mais un jeune homme très-gaillard et parfaitement vert.

Un côté curieux encore, mais non pas admirable

chez ce grand artiste quasi désavoué et déshérité par lui-même, c'est la violence de son indifférence en politique. Que l'Italie soit à l'Autrichien, au Chinois, au Turc, à Dieu ou au diable, peu lui importe, pourvu qu'on y mange chaud, que l'on y boive frais et que le lazzarone y puisse dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Là où sont repos et jouissances, là est la patrie à ses yeux. D'ordinaire, les sceptiques de cette espèce sont du moins tolérants et se contentent de sourire et de lever les épaules quand ils voient s'agiter les convictions, les enthousiasmes, les dévouements. Rossini, au contraire, en veut à mort à ces *enfantillages*, et je l'ai vu éclater en colères bien amusantes contre les tressaillements patriotiques de l'Italie enceinte de son indépendance.

Chacun envisage la question italienne à son point de vue. Pour le professeur de danses Markowski, dont nous avons eu déjà quelquefois l'occasion d'entretenir nos lecteurs, l'annexion de la Savoie s'est traduite par l'insertion dans son répertoire d'un nouveau pas comique : *le Réveil des marmottes*. Vous avez vu plus d'une fois dans la rue des petits ramoneurs danser en jouant de la vielle et en chantant : *Youp la Catarina!* C'est leur danse même que M. Markowski a traduite en langue plus civilisée et qu'il exécute en compagnie d'une demoiselle Lucile sous le nom de *Réveil des marmottes*. Vous me croirez facilement si je vous dis que c'est infiniment plus gracieux

de voir lever tantôt l'une, tantôt l'autre jambe à une demoiselle avenante qu'à un petit ramoneur.

Nous sommes dans la saison des provinciaux; c'est le moment de signaler une industrie malhonnête qui me paraît avoir des intentions sur leurs bourses. Voici ce qui est récemment arrivé à l'un de nos amis, Parisien avisé par bonheur et difficile à tenir au bout de son hameçon pour tout pêcheur de profits illicites : il passait rue de la Chaussée-d'Antin, à pied, l'autre soir. Il pouvait être entre huit et neuf heures. Une dame de mise distinguée, d'allure modeste, agréable de visage, mais visiblement troublée, s'approcha de lui, après un petit manége dont le sens, facile à démêler, était celui-ci : « Je voudrais, mais je n'ose aborder ce monsieur. » — « Que voulez-vous, Madame? — Mon Dieu? que j'ai peur! Vous allez me prendre pour une aventurière... La fatigue... une bottine qui me blesse... Si je ne relevais pas de maladie, je me punirais d'avoir oublié ma bourse en forçant mes pieds exténués à me porter jusqu'au bout... Ah! Monsieur, quel service vous me rendriez en mettant à ma disposition, pour une course, ce coupé de remise qui est là. — Comment donc! Madame, c'est la chose du monde la plus simple... Cocher! Psit! psit! — Vous me voyez confuse, Monsieur, de mon indiscrétion. — Au contraire, Madame, je suis trop heureux... Où faut-il vous conduire? — Monsieur, je vais chez une de mes sœurs, rue Saint-Denis. — Comme cela se trouve! j'ai

justement affaire dans ce quartier, et j'allais prendre une voiture pour m'y rendre quand ma bonne étoile m'a fait vous rencontrer ; ainsi, vous voyez, Madame, que loin que vous me deviez la moindre reconnaissance, c'est à moi de bénir le ciel qui m'a envoyé une compagne de voyage charmante. »

La dame baisse les yeux et relève sa robe pour franchir le marche-pied. On monte en voiture, on part, on arrive. La dame disparaît dans le passage du Grand-Cerf, non sans avoir encore remercié son galant chevalier. Celui-ci qui, bien entendu, n'avait jamais rien eu à démêler avec la rue Saint-Denis, se fait ramener dans les parages plus civilisés du boulevard de la Madeleine. Là, il descend et veut congédier son véhicule en lui offrant le prix d'une heure grassement rémunérée.

— Monsieur veut rire, dit le cocher !

— Comment ! nous avons trois quarts d'heure, et je vous paie une heure, avec un gros pourboire !...

— Ce n'est pas ça ; c'est que la petite dame me devait quatorze heures !

Elle a donc couché dans le fiacre qu'elle m'a mis sur le dos, pense notre ami ; et il ajoute tout haut : « Cocher, je ne paie que ce que j'ai consommé. Vous m'avez voituré une heure, rien de plus, rien de moins. » Le cocher élève la voix et veut intimider sa pratique récalcitrante. Mais il n'avait pas affaire à un novice. — « C'est à prendre ou à laisser ; vous n'aurez rien au-

dessus de ce qui vous est légitimement dû. J'ai votre numéro... d'ailleurs, voici un sergent-de-ville auquel nous allons exposer l'affaire... » Là-dessus le cocher fouette et court encore.

C'était un de ces cochers marrons, vêtus de guenilles, plus sales que Chodruc-Duclos, comme il en circule encore en petit nombre dans Paris.

Sorti vainqueur de son aventure, notre ami se renseigna près de l'administration et apprit que certains flibustiers, sur lesquels la police a l'œil ouvert, faisaient métier de jouer aux passants, de compte à demi avec des drôlesses, le tour qui avait peu réussi cette fois.

Il faut, du reste, rendre justice à l'organisation des Petites-Voitures Parisiennes et à la surveillance vigilante dont les cochers sont l'objet. Si l'on n'est pas encore arrivé à la perfection, on s'en rapproche chaque jour davantage, on y marche de progrès en progrès.

Le Courrier de Paris du *Constitutionnel* et celui de *l'Opinion nationale*, où M. About va être remplacé, dit-on, par l'avocat-journaliste Stéphen-Carraby, ont dit ces jours-ci leur mot sur la question des Petites-Voitures; sans vouloir aborder la question à mon tour, je consignerai ici une observation curieuse : c'est que sur les quatre à cinq mille cochers peut-être, que M. Ducoux, l'administrateur général de la Compagnie, possède sous ses ordres, il y a trois cents prêtres défroqués.

La société ne tendant pas précisément les bras à

ces déserteurs de l'autel, ils ont dû ceindre leurs reins du carrick à collet, mettre un fouet vulgaire dans leurs mains faites pour aspirer à la crosse épiscopale, et voiturer ceux dont ils avaient le pouvoir d'absoudre les péchés. Conduire Cocotte ou Rossinante après avoir mené les consciences, quelle décadence !

Matériellement, les revenus d'un cocher de la Compagnie impériale sont assez beaux. On lui alloue 3 francs de fixe par jour, somme sur laquelle deux fois 50 centimes sont prélevés pour son habillement et les frais d'entretien et de nettoyage de sa voiture. C'est donc 40 sous qu'il touche.

Puis, il y a le casuel, à savoir les pourboires.

Les cochers des voitures à quatre places, se plaignent d'être les moins favorisés sous ce rapport. En effet, ils ont le plus souvent affaire aux familles qui ne donnent pas sans compter, tandis que la voiture à deux places, qui ménage des tête-à-tête, est quelquefois, pour son conducteur, l'occasion de bien beaux lucres !

Toutefois, M. Ponson du Terrail gagne plus d'argent avec ses romans. On sait que ce romancier vient d'épouser tout ce qu'un honnête homme peut souhaiter de rencontrer en mariage : grâce, jeunesse, considération, vertu, fortune. C'est Mlle Jarry, d'Orléans, qui lui a apporté toutes ces dots réunies. On félicitait d'autant plus M. Ponson du Terrail sur son mariage, au lendemain de la circulaire de M. Billault contre le feuilleton-roman. Mais, loin que cette mercuriale

porte atteinte aux revenus des faiseurs en vogue, j'en connais un qui, depuis ce jour, sollicite de M. Delamarre qu'il augmente le prix convenu de son feuilleton dans *la Patrie*, et cela sous prétexte que la fabrication et la vente du roman-feuilleton constituant désormais une espèce de commerce interlope, comme celui des usuriers, cette industrie doit rapporter de beaucoup plus gros bénéfices à ceux qui se risquent à l'exercer.

XII

SOMMAIRE : Pouah! fi! — Brochures jaunes et roses. — *Ces dames.* — *Les étudiants et les femmes du Quartier-Latin en* 1860. — Affreux réalisme, voilà de tes coups! — Comment la plume et le pinceau peuvent aborder, sans se souiller, les amours malpropres. — Chaplin, Nanteuil, Nadaud. — *Le Marchand d'habits illustré !!!* — *Cours de pantalontologie.* — Histoire d'un paletot racontée par lui-même, avec son ortographe. — Plus de crinolines! Jupe sensitive. — *Ce qui plaît aux femmes*, selon M. Ponsard. — *Idem*, selon Voltaire. — Pourquoi l'on a surnommé *Voyageur* une de ces dames. — La grande compagnie des voyageurs qui ne bougent jamais. — A. Dumas père. — A. Dumas fils. — Ses pièces passées, sa prochaine pièce. — Sa tête, boîte de photographie; son œil, verre d'objectif. — Une chasse à la panthère et une souris dans un pantalon. — Naturel, mais absurde. — Les salons de M. Markowski tournent à la basse-cour. — MANÈ proteste contre un livre qu'on lui a fait signer et n'accepte que sous bénéfice d'inventaire un bal qu'on lui offre. — M. de Villemessant. — Tamberlick promis à Blois. — Le regain des dîners du *Figaro.* — Un flacon de benzine contre les taches offert au soleil. — La comédie à Ville-d'Avray chez Mme Dalloz. — M. le comte et Mme la comtesse de Morny. —

Le budget de M. de Morny et notre camarade Thécel. — Le comte Koucheleff. — M. Home. — Une solennité dans les caves du *Café Anglais*.

Paris, 3 août.

Pouah ! les vilains petits livres ! Il y en a de roses, il y en a de jaunes; ils se vendent chez tous les libraires, parce qu'aucun éditeur n'ose guère y mettre son nom; ils n'ont pas de nom d'auteur; ils ne sont pas même signés d'un pseudonyme; à peine mis en vente, ils en sont à leur deuxième, à leur troisième, à leur quatrième édition. L'un est intitulé : *les Étudiants et les Femmes du Quartier-Latin en* 1860, l'autre s'appelle *Ces Dames*. En voilà deux. Ce ne sont pas les seuls de la même famille. On a la bonté de nous faire quelques politesses dans l'une et l'autre de ces publications; nous ne sommes pas prude, Dieu merci ! mais nous voyant traité en camarade dans des pages que nous réprouvons, nous serions bien près de nous trouver coupable, comme ce philosophe de l'antiquité qui, s'entendant louer par un méchant, disait : « J'ai peur d'avoir fait quelque chose de mal. »

Sans doute, il est permis à la chronique de ne pas fuir les rivages de la Bohême galante ; où en serions-nous, en ce temps où la vie des honnêtes gens est si plate ou bien tellement murée ! Où en serions-nous, alors que la plus légère indiscrétion, — quand par hasard il y a matière à être indiscret, — est punie comme un

forfait ; où en serions-nous, — en nos jours de crinolines cerclées de fer comme les portes d'une prison, et d'habit noirs au deuil sempiternel, — si l'on n'avait la ressource d'aller de temps en temps débrailler sa muse dans des compagnies que le père ne recommande pas à son fils, quoique lui-même ne se fasse généralement pas faute d'y dérider à l'occasion la majesté paternelle ? Et moi aussi, je suis l'un des peintres du monde interlope ; ce qui ne m'empêche pas de crier *raca* aux petits livres qui sont les Vapereau des célébrités malsaines et les almanachs du commerce... amoureux.

Affreux réalisme, marais pestilentiel, voilà de tes coups ! Tu corromps l'air que l'on respire ; tu infectes, tu rends inhabitable le pays à dix lieues à la ronde. Le ruisseau de la fantaisie qui coule rapide et clair sur un lit de cailloux peut côtoyer impunément les bords les moins recommandables. Mais le lourd réalisme, le réalisme stagnant, le réalisme qui met sur tous les *i* des points gros comme des maisons, c'est à fermer les yeux et à se boucher le nez, quand il vient faire ses fouilles dans un terrain scabreux. On n'est plus un écrivain, on est un égoutier. Je maintiens les droits et même les devoirs que nous avons de peindre la grande ville dans ses mœurs irrégulières et aventureuses, mais il y a peindre et peindre. La sauce doit faire passer le poisson et l'art idéaliser la matière.

Quand Chaplin et Nanteuil tiennent le pinceau ; quand Nadaud manie la rime, certes la convention est

bien loin, la vérité est toute moderne et quelquefois bien nue, mais enveloppée d'idéal. Faute de ce vêtement impalpable, le même objet révolte au lieu de charmer. O mes amis, parlons et parlez de ces dames, puisque dans leurs parages habitent aujourd'hui le trait, l'anecdote et l'originalité ; mais, s'il vous plaît, ne soyons pas de plain-pied avec les héroïnes de ces petites brochures qui m'ont presque mis en colère. Considérons-les du haut de notre écritoire, comme les dieux païens regardaient les choses humaines du haut de leur Olympe. On ne nous pardonnera de mettre en scène ces actrices de la folle vie qu'à la condition de savoir embrasser en elles les traces du passé, les racines de l'avenir, le sens du présent. Or, il n'y a rien de tout cela dans vos photographies.

Après en avoir médit, j'emprunterai pourtant un document au volume rose intitulé *les Étudiants et les femmes du Quartier-Latin en* 1860, dont l'auteur (je vous le dis entre nous), est un élève fort distingué de l'École des mines.

Le héros de la citation que vous allez lire est le *marchand d'habits illustré* de la rue de l'École-de-Médecine :

A LA PROSPÉRITÉ OUVRIÈRE.

VENEZ VOIR,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 1,

UN MARCHAND D'HABITS

PAS COMME LES AUTRES ! ! !

Telle est l'enseigne de cet industriel bizarre entre tous qui ne se contente pas de vendre du vieux drap et du vieux cuir. Le voisinage des Facultés l'empêchait sans doute de dormir ; il a voulu être autre chose qu'un marchand d'habits ; il s'est fait inventeur et professeur en plein vent, d'un cours de *pantalontologie*. Son étalage singulier arbore un drapeau tricolore qui domine l'ensemble de la scène. Voilà pour l'œil et pour le cœur. Quant à l'esprit, il trouve une ample pâture dans les écriteaux qui accompagnent chaque objet mis en vente : « Lesdits écriteaux, tout en faisant apprécier la qualité de tel ou tel vêtement, ont aussi pour mission de faire stationner les passants, afin qu'ils aient le temps de se confirmer sur la véracité de mes annonces. »

Il dit encore, ce merveilleux marchand d'habits, en homme qui, ayant du talent, sinon de l'orthographe, veut laisser la modestie aux autres, — sans cela que leur resterait-il ? — « Comme les trois couleurs, mes écriteaux feront le tour du monde ! ! ! » Puis, il conclut ainsi : « Somme toute, je me suis illustré par mes écrits et je ne doute pas qu'un jour la ville de Paris reconnaissante ne décore une de ses belles voies du nom somptueux de *Boulevard Blancard ou rue du Marchand d'habits illustré !!!* »

Donnons un échantillon de cette littérature d'habits-galons ; ainsi s'exprime un paletot flanqué de son écriteau à l'encre rouge et noire :

« Je *sort* du Mont-de-Piété à la minute ; je n'ai pas *couter* moins de 90 francs chez un grand tailleur de la rue *Vivième*, et ce que je *compren* pas et ce dont je suis *honteu*, c'est que l'on m'*expaus* ici pour *moitier* prix de ma valeur réelle pour avoir *passer* l'été chez ma *tente*... Je fus créé pour un étudiant le *jours* de la mi-carême ; *j'eu*, ce soir-là, l'honneur d'assister au bal de nuit du Prado sur les épaules de mon maître, en compagnie d'une dame charmante...

« Mais mon règne ne fut qu'*effemère*, car le lendemain matin il me *sacrifiat* sans pudeur à sa belle amoureuse en dépit du *chaleureu* service que je lui avais rendu durant cette nuit d'*hivert*, comptant que le feu dont sa maîtresse l'avait embrasé durerait toujours et lui tiendrait lieu de pardessus pendant le reste de la saison... C'est pourquoi vous nous voyez ici encore tout froissé de notre abandon perpétuel, car le dissipé qu'il fut, vendit même jusqu'à la reconnaissance !... Celui qui *m'acheterat* n'y *perdrat* rien, car, dans cette nuit fatale, je *surprit* bien des petits *sécrêts*. »

Garde-les pour toi, paletot trop bavard !

La réclame accouche par-ci par-là de bien jolies choses ! Il nous fut donné hier de respirer une des fleurs les plus suaves que le commerce parisien ait encore fait éclore ; comme nous passions sur le boulevard, on nous glisse un joli petit papier, luisant, satiné, blanc, sur lequel ce simple avis se détachait en caractères pleins de distinction :

PLUS DE CRINOLINES !

JUPE SENSITIVE.

Suit l'adresse.

N'est-ce pas que cela est délicat : *jupe sensitive !* Dès qu'on l'effleure, cette jupe se referme sans doute, et voilà la femme enfermée dans ses plis et replis, comme un trésor dans le coffre-fort d'un avare. Bravo, jupe sensitive !

Si la mode est tant soit peu clairvoyante, la jupe sensitive ne tardera pas à être *ce qui plaît aux femmes*.

En tout cas, ce n'est pas la pièce de ce nom, composée par M. Ponsard avec plus de talent et de loyauté que de galanterie, qui plaira aux femmes malgré son titre.

La femme est bonne quelquefois, charitable souvent, à ses heures, à sa manière; mais elle n'aime pas qu'on la voue trop effrontément au service des pauvres et des infirmes, comme l'a fait M. Ponsard. Elle pense qu'elle se doit bien aussi un peu, beaucoup, passionnément, à elle-même, à sa beauté, à sa coquetterie ; le proverbe ne le dit-il pas ? — *Charité bien ordonnée commence*... vous savez par qui.

Je crois que Voltaire était plus près de la vérité, lorsqu'il disait dans son conte, intitulé à peu près comme le proverbe-drame-féerie-opéra-ballet que vient de jouer le Vaudeville :

« Il faut toujours que la femme commande ;
C'est là son goût ; si j'ai tort, qu'on me pende ! »

J'allais oublier que j'ai un service à rendre à l'auteur de la brochure rose que j'ai mise à contribution tout à l'heure ; il ignore, dit-il, d'où vient le surnom de *Voyageur* donné à l'une de ses héroïnes. Vainement il a compulsé les archives du Quartier-Latin, vainement il a interrogé la dame elle-même qui fut ainsi baptisée... Rien ! rien ! rien ! comme disait ce bon M. Desmousseaux de Givré.

Eh bien, j'ose dire que l'origine de ce nom ne nous est pas inconnue. Pourquoi *Voyageur?* parce que la dame, étant d'humeur inconstante, aimait à changer souvent ses amours. Or, comme elle manquait de la force de poignet nécessaire pour briser franchement les liaisons qui l'ennuyaient, elle avait imaginé ce subterfuge, une manière sans réplique de trancher le nœud ; elle disait à Arthur, quand elle avait assez de lui : « Mon gros *Tutur*, je pars en voyage ; » elle disait à Gustave : « Mon petit Tatave, je pars en voyage, » et ainsi de suite ; la phrase restait toujours la même, il n'y avait que le nom qui changeait. La combinaison, une fois trouvée, n'exigeait plus de grands frais d'imaginative. Tutur, Tatave et les autres ne tardaient pas à apprendre, en rencontrant toujours *Voyageur* sur le pavé de Paris, que son voyage avait été un simple déplacement de cœur ; mais n'importe ; le tour était fait

et eux-mêmes, la plupart du temps, avaient déjà remisé leurs bagages ailleurs.

Il me semble que l'on pourrait étendre avec raison ce sobriquet de *Voyageur* non-seulement à plus d'une femme, mais à bien des hommes. Il en est de très-graves par leur position qui pratiquent si bien cet art de vous glisser dans la main, au moment juste où vous croyez les tenir !

Respect aux institutions ! je n'essaierai pas de faire l'application de cette théorie aux gens en place, quoique... *motus !* mais je connais dans le grand journalisme un grand personnage (grand du moins à ses yeux) auquel le surnom de *Voyageur* irait joliment bien, quoiqu'il n'ait même pas découvert la Méditerranée, comme Dumas.

Mais il est toujours ailleurs lorsqu'il a donné quelque part un rendez-vous intéressant pour vous. Quand, par hasard, il ne s'absente pas de corps, c'est son esprit qui voyage. Vous abordez le but de l'entretien ; vous êtes chaleureux, persuasif, croyez-vous ! Inutile ! l'attention de votre auditeur est en ce moment à Pekin.

Quelques-uns rentent leur concierge pour qu'il les dise en voyage chaque fois que se présente chez eux :

Un billet à payer,

Un billet de garde,

Un ami de collége,

Un parent pauvre,

Une vieille maîtresse.

On sait tel de ces voyageurs pour rire qui eût fait dix fois le tour du monde, s'il fallait en croire son concierge. En réalité, il a dû partir une fois pour Fontainebleau, mais il est resté, et puis c'est tout.

Au rebours des gens qu'on ne trouve jamais et qui jouent toujours la comédie du voyage de peur que l'on ait besoin d'eux, notre grand Dumas a beau voyager, il est ici en même temps que là bas; il est partout à la fois. On le rencontre à Palerme : on le voit à bord du *Véloce* et on le trouve dans *le Siècle*. Il agit et il raconte en même temps. Avez-vous lu sa lettre à Carini sur le combat de Melazzo? Ce qui m'étonne, c'est que notre romancier ne porte pas encore les épaulettes de général. Garibaldi pourrait bien faire cela pour l'auteur de ses Mémoires.

Attendu qu'une chronique n'est pas sur ses pieds tant qu'on n'a pas parlé de MM. Dumas père et fils, arrivons au fils après avoir passé par le père. Voici que l'on commence à s'entretenir, vaguement encore et dans un petit cercle intime, des projets dramatiques que roule dans sa tête couronnée de lauriers l'auteur de *la Dame aux Camélias*. Avez-vous remarqué que des six ouvrages qu'il nous a successivement donnés à applaudir, les trois premiers ont pour figure principale une tête de femme :

Marguerite Gautier,
Diane de Lys,
Suzanne d'Ange.

La figure qui domine dans les trois suivants est au contraire une tête d'homme :

Jean Giraud, dans *la Question d'argent*,

Le fils naturel, dans la pièce de ce nom,

Le père prodigue.

Eh bien ! maintenant le vaillant observateur se proposerait de faire un ouvrage qui serait, en quelque sorte, le résumé de ses études précédentes. Il mettrait en présence ces messieurs et ces dames dans une mêlée ingénieuse et bien ordonnée comme tout ce qui sort de ce cerveau.

On lui a bien souvent reproché d'exercer ses rares facultés d'observation sur un monde qui n'est pas le premier des mondes. A cette critique, il me semble que M. Alexandre Dumas fils aurait eu beau jeu à répondre : « — Ma tête est une boîte de photographie ; mes yeux sont les verres de l'objectif. Je ne crée pas ; je reproduis. Que diriez-vous, censeurs rigides, du photographe qui, au lieu d'afficher, comme spécimen de ses talents, les figurines des petites dames dont la vie privée est publique, exposerait les portraits de votre femme, de votre mère et de votre sœur ? Au lieu de féliciter l'artiste d'avoir si bien choisi ses modèles, vous ne manqueriez pas de crier à l'indiscrétion, au scandale ! Eh bien ! je suis ce photographe, à cela près que la rampe du théâtre est mon soleil, et si mes épreuves représentent le monde interlope, c'est que l'autre ne se serait pas soucié de laisser publier ses portraits. »

Comme elles aiment, au contraire, à figurer à la vitrine des papetiers, les demoiselles Clémentine, Albertine et consorts ! On m'en citait une qui fait arrêter sa voiture devant chaque cadre de cartes-portraits, pour s'assurer qu'elle y figure ; et quand elle ne s'y voit pas en montre, elle entre dans le magasin, elle promet sa pratique ou menace de sa vengeance, selon le tempérament du papetier, pour qu'on ne l'oublie plus à l'avenir.

L'une d'elles aurait bien voulu être représentée dans une circonstance héroïque de sa vie qui mérite de passer à la postérité, à plus forte raison d'être connue des contemporains.

On a reculé devant les difficultés d'exécution.

Mais la scène que la photographie a dû renoncer à rendre, nous pouvons l'esquisser, nous, en deux traits de plume :

C'était en Afrique, où je ne sais trop quelle circonstance avait conduit notre héroïne. Glissons, glissons, on ne gagne jamais rien à approfondir avec ces personnes-là. Toujours est-il qu'une fois sur les rivages africains, elle voulut assister à quelqu'une de ces chasses épiques dont Jules Gérard, le tueur de lions, et Bombonnel, le tueur de panthères, sont les Homère. Elle s'équipe ; elle part avec M. Bombonnel. Le costume de la dame chasseresse était des plus galants, mi-partie d'Hippodrome et d'Opéra-Comique ; mais je ne m'attarderai pas à le décrire longuement : pantalon

bouffant, veste de zouave, bonnet coquettement posé sur l'oreille : de quoi mettre en appétit les lions du boulevard de Gand aussi bien que ceux de l'Atlas, pour qui une femme est un dîner.

Mais c'était de panthères qu'alors il s'agissait.

La panthère était en vue du chasseur et de sa compagne, lorsque celle-ci sentit le long de sa jambe, le contact d'un corps vivant et frétillant. Elle pousse un cri, en même temps que par une pantomime expressive elle invitait son compagnon à venir en aide à sa détresse.

Vous ne devineriez jamais ce qui était arrivé ? J'aime mieux vous le dire tout de suite : Une souris, profitant du moment où toute l'attention était absorbée au profit de la panthère, s'était faufilée, comme une intrigante, dans la culotte bouffante et trottinait aux environs du genou de la dame.

On n'a pas le temps de s'amuser aux souris quand une panthère est en présence. M. Bombonnel, par un signe plein d'autorité, commanda à la jeune femme de souffrir et de se taire *sans murmurer*, ce qu'elle fit héroïquement. Si elle eût fait ses classes, elle se serait intérieurement comparée au petit Spartiate qui se laissait en souriant déchirer par un renard plutôt que de révéler en même temps sa douleur et son larcin. Lorsque la panthère eut mordu la poussière, alors seulement on put agir contre la souris. C'est quand le péril fut passé que le joli chasseur, qui avait tenu bon jusque-là, s'évanouit sans rémission.

Admirez cette marche illogique des sensations! Au devant de la panthère, elle allait bravement la gaieté aux lèvres; quand la situation se complique d'une souris, elle frémit; quand il n'y eut plus ni panthère ni souris à redouter, elle perdit connaissance.

A propos d'animaux, je trouve que le charmant professeur de danse Markowski abuse un peu trop de la permission d'être Polonais, je veux dire aimable d'une façon singulière. Le voilà qui s'est mis à offrir aux habitués de ses bals des lapins, des poules et des pigeons en vie. Une autre fois, ce sera des canards. Gare les oies! Je vois cet excellent homme en train de faire dégénérer ses salons en basse-cour avec cette manie qu'il a de créer des surprises pour les invités. Or, peut-être le goût n'est-il pas chez lui à la hauteur de l'imagination. Autrefois, il se contentait de faire jaillir des fontaines d'eau de Cologne. C'était moins salissant, et différemment parfumé.

Eh mais! il me semble que l'on abuse un peu de notre nom! Non-seulement il s'est commis un volume de nouvelles, annoncé par *l'Indépendance*, lequel est signé Manè — Thécel — Pharès, et auquel Manè, du moins, est tout à fait étranger, il le déclare la main sur son cœur; mais encore, je lis au bas d'une affiche placardée dans Paris, que le sieur Markowski, déjà nommé, annonce une grande fête qui sera prochainement donnée par lui à quatre ou cinq chroniqueurs parisiens, dont Manè.

Permettez, monsieur Markowski, permettez; certainement, nous vous remercions de l'honneur que... du plaisir qui.... mais, en ce qui nous concerne, nous nous serions passé volontiers de cette petite fête, si charmante qu'elle promette d'être. Un écrivain, même un chroniqueur, n'est pas un danseur; pas plus qu'un danseur n'est un chroniqueur, à preuve que nous ne vous demandons pas d'accepter notre plume et de finir ce feuilleton. Les lecteurs y perdent, sans doute, mais ce n'est pas l'usage. Laissez-nous donc à nos moutons de la chronique, ne mêlez pas notre nom à vos essaims de biches cabriolantes. Je n'accepterais, quant à moi, la part de dédicace qui m'est offerte, qu'autant que quelque vertueux rédacteur du *Monde,* — ancien *Univers,* — nous serait associé pour sanctifier la réunion par sa catholique présence. Il y a un chroniqueur au *Monde,* le même qui était à *l'Univers*, M. Venet, parbleu! l'auteur des *Mémoires de madame Saqui;* voilà votre affaire et la nôtre. Nous ne craindrions plus d'être compromis en sa vertueuse Société.

L'affiche porte qu'une annonce ultérieure fera connaître les surprises et les merveilles dont brillera la fête offerte à la chronique. Si je suis bien renseigné, parmi les enchantements que M. Markowski médite à notre intention, doit se trouver, en première ligne, l'exécution d'un quadrille inédit dont chaque figure portera le nom d'un des patrons de la soirée. Mainte-

nant, supposez que MANÈ, les jours où il n'a pas son faux nez, soit un magistrat, un marguillier de paroisse, un homme vertueux et correct, à cravate blanche du matin au soir; cela s'accorderait assez mal. MANÈ, me direz-vous, n'est pas un individu, c'est un masque, et personne ne saura vos fredaines. — Mais, ma conscience, Monsieur! il me suffit que ma conscience sache et condamne!

Le directeur du *Figaro* s'occupe aussi de nos plaisirs. Si j'en crois l'avant-dernier numéro de ce petit journal qui ne se lasse pas d'être spirituel, M. de Villemessant organise, pour la fin du mois, de grandes réjouissances à Blois, sa patrie. On aura l'ut dièze de Tamberlick; voilà le gros morceau du concert qui sera donné dans la salle des États. Il est aussi question d'un pique-nique en forêt auquel seraient appelés une centaine de beaux-esprits et de joyeuses fourchettes. C'est l'idée des fameux dîners du *Figaro* retournée, égayée et modifiée selon la saison. Pourvu qu'il n'aille pas pleuvoir dans les verres!

Oh! dame, c'est qu'on ne peut plus compter sur rien avec ces maudites taches qui affectent le soleil!.. Un enfant, dont ce régime d'ondées, auquel nous sommes voués, contrarie les jeux, proposait l'autre jour d'envoyer à Phébus un bon flacon de benzine Colas pour se dégraisser. La proposition n'a pas eu de suite.

On s'en va cependant, absolument comme si le beau

temps chassait les gens de la ville ; on voyage, on habite la campagne ; mais c'est par routine plutôt que par besoin réel ou conviction. Il y a eu récemment aux environs de Paris, à Ville-d'Avray, une très-élégante soirée chez Mme Dalloz. On a joué la comédie et l'on a soupé. Les toilettes étaient splendides et les beautés nombreuses. *La Fée*, d'Octave Feuillet et *l'Affaire de la rue de l'Oursine* ont été représentées avec un plein succès par des artistes qui s'appelaient Mmes Dalloz et de Tussac, MM. Dalloz et de la Vallette.

M. le comte et Mme la comtesse de Morny assistaient à cette réunion ; peu de jours après, ils sont partis pour les eaux d'Allemagne. Puisque le nom de notre président du Corps-Législatif est venu sous ma plume, je demanderai à Thécel, mon confrère, s'il est bien sûr que M. de Morny figure, comme il l'a annoncé, parmi les acquéreurs du château de Bercy. Je crois, moi, savoir le contraire. Il est certain que si M. de Morny remuait tout l'argent qu'on lui fait remuer, son budget serait celui d'un État et non celui d'un particulier. Additionnez les achats qu'on lui prête ici, les spéculations qu'on lui suppose là, vous arriverez à des chiffres fantastiques. De même que pour certaines gens, toute pièce applaudie est de M. Scribe, tout roman de Dumas, tout bon mot historique de M. de Talleyrand, toute piquante repartie actuelle d'Augustine Brohan, je remarque une disposition amusante des esprits à faire

intervenir dans toutes les grosses parties financières le nom de M. de Morny qui n'en peut mais.

M. le comte Koucheleff, ce grand seigneur russe qui a récemment acheté une propriété dans le midi de la France, est, lui aussi, un peu plus qu'à son aise, et l'on a souvent l'occasion de citer l'emploi généreux qu'il fait de ses richesses. Récemment ne vient-il pas d'adopter et de doter de cinquante mille francs une jeune orpheline? Ce sont là vrais jeux de prince. Mais ils paraissent tout naturels chez M. le comte Koucheleff, et l'on s'étonne aussi peu désormais de le voir accomplir ses expériences de bienfaisance transcendante, que lorsque son miraculeux beau-frère, M. Home, renverse l'ordre des éléments. Celui-ci publie dans quelques journaux anglais des extraits de l'ouvrage annoncé depuis longtemps déjà sur le monde occulte. L'autre jour, suivant un procès-verbal que douze témoins ont signé, ses pieds ont quitté le sol et il s'est envolé jusqu'au plafond, où, avec l'ongle de son pouce il a tracé une croix. Je n'en ferais pas autant, ni vous non plus, je pense ; toutefois, de la part de M. Home, cela ne produit pas plus d'effet désormais que si j'éternuais.

Cependant, préparez-vous à assister à une scène réelle et fantasmagorique à la fois : dimanche dernier, vers l'heure où les estomacs vaillants aspirent à la bataille du dîner, vous eussiez rencontré, aux abords du *Café Anglais*, neuf personnages aux allures dis-

crètes qui entrèrent un à un dans ce célèbre établissement. Étaient-ce des conspirateurs, mon Dieu !

On l'eût cru à les voir, vers sept heures et demie, fuir la clarté du jour finissant pour descendre sous les caves profondes de la maison.

Les caves du *Café Anglais*, vous les connaissez au moins de réputation. Ce sont de véritables catacombes que des lignes de chemins de fer sillonnent en tous sens; le *railway* n'y est pas plus rare que dans les campagnes qui verdoient autour de Londres.

Des lustres en fer éclairent ces caves épiques dont les parois sont tapissées du haut en bas des bouteilles les plus respectables. Dans une cave l'on aime ces tapisseries de douairières. Les lustres en question étaient en habits de fête ; *pour cette fois seulement*, on les avait illuminés en verres de couleur.

Nos conspirateurs, — qui égalaient les Muses en nombre, — s'arrêtèrent dans un vaste carrefour qui, par une coïncidence bizarre, se trouve situé juste au-dessous des magasins de la Librairie-Nouvelle. En haut s'étale sur de nombreux rayons l'esprit de nos auteurs à 20 sous le volume ; en bas, à deux cents pieds au-dessous du niveau de la terre, triomphent les bibliothèques de flacons. — Où auriez-vous préféré vous asseoir ? Là haut, parmi les brochures nouvelles ; en bas, au milieu des poëmes généreux de la vigne ?

Au milieu du carrefour se dressait une table circu-

laire, ombragée ou plutôt éclairée par un palmier qui portait, en guise de fleurs au bout de ses branches, des globes lumineux et variés. Les racines de cet arbre bienheureux se perdaient dans des montagnes de fruits de tous les climats et de toutes les saisons.

Cette décoration, noble et originale à la fois, conseillait le recueillement aux convives, qui prirent gravement place dans le temple. Nommerai-je les officiants ? Le président de la cérémonie avait, je l'avoue, une incontestable ressemblance avec le prince Poniatowski. Les silhouettes groupées autour de l'auteur de *Pierre de Médicis* ou de son Sosie, rappelaient avec plus ou moins de précision, des traits chers à la littérature et aux arts, ceux de MM. Royer, de Saint-Georges, Edmond Texier, etc.

Est-il besoin de dire que la chère fut digne de convives aussi délicats ; les vins étaient d'un si beau choix que, sous leur influence, ces gourmets de l'esprit et du palais maintinrent l'entretien dans les sphères raffinées que notre siècle ne hante guère. Pour le café, on remonta sur terre et alors, une fois de plain-pied avec le reste des humains, une fois sortis de l'antre sacré, nos convives redevinrent des causeurs du dix-neuvième siècle, des contemporains du réalisme, des *Mystères de Paris* et de Privat d'Anglemont, le révélateur noctambule.

Le charme était rompu, mais l'intérêt de la causerie n'avait pas cessé. Un de nos collaborateurs qui se trou-

vait là, comme il s'en trouve partout, m'assure qu'en analysant les transformations diverses de cette ville-Protée qui s'appelle Paris, un des neuf, qui est un des plus hardis pionniers de la civilisation moderne, risqua quelques aperçus remplis d'humour aristocratique sur les mystères d'un lieu où nous ne le suivrons ni aujourd'hui, ni demain.

XIII

Sommaire : Manè est innocent comme Joseph et demande qu'on visite sa tunique. — M. de Lamartine et le paratonnerre. — A. Dumas fils est-il le champion du demi-monde et sommes-nous le chevalier de *Ces Dames?* — Définition du ridicule. — Pourquoi et comment nous faisons ce que nous faisons dans ce feuilleton. — Nécessité des voyages aux antipodes des lieux où l'on naquit. — E. Sue et ses deux publics. — L'amiral Émilio à Catane et au théâtre de Belleville en ingénue. — Mlle Clémentine et les destins. — Tartinier et chansonnier. — Le bal Morel étudié. — Souvenir des saturnales romaines. — Le Quartier Breda en bonnet. — La fête du 15 août. — Où reparaît le bonnet que Lisette jeta par dessus les moulins. — Quelques casquettes jalouses. — Rose Pompon, étoile filante et soldat du Pape. — *Le Cavalier seul* d'Andréa. — *Pas de contradiction !...* ou le directeur du bal Morel. — *Les Faucheurs de nuit*, par M. Gourdon. — Le docteur Noir, à propos de cancers. — Ce qui passe et ce qui dure. — MM. de Rémusat, Villemain, E. Legouvé et la séance académique. — Mlle Taglioni, général de ballet, méditant sous sa tente. — M. Latour (Saint-Ybars). — Nos compliments à Protin l'*aristo*.

Paris, 24 août.

On nous accuse, dans certains petits journaux qui se croient littéraires parce qu'ils ne sont pas poli-

tiques, d'avoir excité la chronique à la débauche. On nous représente comme le porte-queue de *ces dames*, comme le porte-étendard d'une invasion rigolbochique, comme le trompette des grâces impures..... O Joseph! depuis ton histoire, la nôtre est le plus mémorable exemple de l'aveuglement de certains accusateurs!

J'ai conspiré avec les mauvaises mœurs, comme M. de Lamartine conspirait avec l'émeute quand il était au pouvoir, c'est-à-dire comme le paratonnerre conspire avec la foudre. Il disait ainsi, et c'était bien dit.

Le reproche que quelques-uns nous font n'est pas nouveau. Nous le recevons en bonne compagnie, puisque l'écrivain de ce temps-ci le plus accusé de pactiser avec les désordres des sociétés impures n'est rien moins que l'auteur du *Demi-Monde*, Alex. Dumas fils en personne. Pourtant, si l'on se donne la peine de chercher le sens général de son œuvre, on verra que lui aussi, loin de se jeter à corps perdu dans les bras des sirènes, s'en est arraché violemment, et que, s'il est descendu dans les détails pittoresques de leurs cavernes, ce n'est pas en amoureux, ce n'est pas en admirateur, mais en peintre impitoyable et railleur.

« Le beau est la splendeur du vrai; » ceci est du Platon. Arsène Houssaye, chargé l'autre jour, en sa qualité d'inspecteur des beaux-arts, de présider une distribution de prix à je ne sais plus quelle école de

dessin, a brodé tout son discours sur cette définition heureuse. Il me semble que l'on pourrait dire avec non moins de raison : « Le ridicule est la splendeur du faux. »

Le ridicule, c'est la comédie elle-même. Étonnez-vous donc que les auteurs comiques, voire les chroniqueurs, hantent le faux monde !

Mais il ne faut pas croire que ces fréquentations peu édifiantes troublent leur idéal ; au contraire, elles le raffermiraient plutôt. C'est l'éternelle leçon de l'ilote ivre montré aux jeunes Spartiates pour les détourner de s'abrutir par le vin.

Quand nous parlons des bals du professeur polonais Markowski, quand nous signalons les brillants écarts chorégraphiques et les audaces de pied qu'il enseigne à la troupe de ses élèves, biches bondissantes, est-ce à dire qu'à notre avis la mère lui doive conduire sa fille ? Faut-il conclure que nous préférons les quadrilles échevelés à la contredanse modeste où la jeune fille donne, en rougissant, la main à son petit cousin ? Il n'en est rien, je vous jure ; nous savons tout le cas qu'il faut faire des violettes, nous aimons leur parfum, qui va au cœur ; mais nous cultivons les camélias, fleur coûteuse, fleur quasi-factice en nos climats et qui a toujours l'air d'être artificielle, ne sentant pas plus que si elle était en gaze, en tulle ou en papier. A côté des camélias et à la même température, s'épanouit généralement à souhait la bêtise humaine, — chantée

par M. Jules Noriac, — dont nous aimons à faire des bouquets. Le camélia est le symbole du monde en Ruolz ; or, nous venons d'établir que le ridicule était la splendeur du faux ; que l'on ne s'étonne donc pas et que l'on ne crie pas au scandale, parce que l'on nous a vu plus d'une fois un camélia à la boutonnière, et parce que nous nous sommes amusé à faire reluire des célébrités qui ne sont pas même en similor. Nous allions chercher dans les parages aventureux les éléments de cette comédie violente dont nous sommes épris et qui ne croît pas dans le sanctuaire respecté de la famille, précisément parce qu'elle, elle seule, est le vrai. Si nous étions aussi enfoncé dans les boues de la Bohême que quelques-uns ont l'air de le croire, loin de dépeindre avec un certain plaisir d'artiste et de curieux les singularités de cette contrée malsaine, il est probable que nous n'aurions rien trouvé à en dire. Les usages d'un pays ne sont pas drôles pour ses naturels. Soyez sûrs que dans ces vastes conceptions d'Eugène Sue, dans ces machines à moudre l'humanité entière comme un grain de café, dont la puissance n'a pas été retrouvée depuis, dans *le Juif Errant*, dans *les Mystères de Paris,* dans ces histoires sans fin où tous étaient acteurs, dont tous étaient lecteurs, c'étaient la Goualeuse, la Bacchanale, le Chourineur et la Chouette qui charmaient les quartiers aristocratiques, tandis que dans les faubourgs on se délectait du prince Rodolphe, d'Adrienne de Cardoville et du nabab Djalma.

Une portière ne voit rien de drôle dans les commérages d'une autre portière. Henri Monnier passe, photographie le dialogue de ces cancanières homériques, et voilà un groupe devant lequel le monde éclate de rire. Quel monde ? celui des mansardes et des sous-sols ? — pas du tout, celui des palais, des hôtels, des élégances et des splendeurs, celui pour lequel on écrit spécialement ici.

Ah ! messieurs tels et tels, que pas n'est besoin de nommer, — c'est déjà trop d'apercevoir quelquefois vos noms au bas de vos articles ! — vous nous traitez de chevalier de mauvais lieux ; je n'ai pourtant jamais dit de bien de vous ni de vos pénates.

Mais nous avons côtoyé bien des écueils, — en les fuyant après les avoir signalés, — et nous ne nous repentons pas le moins du monde de nos caravanes.

Sans ce goût pour les voyages d'exploration aux antipodes des lieux où nous sommes nés, aurions-nous vu, par exemple, commencer au théâtre de Belleville, dans les emplois d'ingénue, ce jeune amiral Emilio qui, récemment, partageait à Catane avec Alexandre Dumas les honneurs d'un banquet offert par les bons Siciliens, enthousiasmés des services rendus à leur cause par l'auteur des *Mousquetaires* et son valeureux petit compagnon ?

J'ai déjà raconté en détail la carrière de ce brillant officier de marine, brillant non-seulement par l'or dont son uniforme est chamarré, mais aussi par l'éclat de

ses talents, — la rapidité de son avancement le prouve jusqu'à l'évidence. En effet, nous l'avons connu enseigne, puis nous vous l'avons montré lieutenant, — pour sa fête, — il y a de cela quelques mois à peine. A présent, c'est un amiral. On ne saurait faire un plus beau chemin.

Dumas, plus fier d'avoir mis son amiral en scène que *les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, lui avait composé lui-même un délicieux costume mi-partie de femme et d'officier général, dont le banquet de Catane eut l'étrenne et contre lequel pesta le cuisinier. En effet, le jeune amiral, embarrassé dans ce nouveau mélange de broderies, d'aiguillettes, de dentelles et d'épaulettes, resta une heure de trop à se costumer.

Tout est bien qui finit bien; mais voyez un peu comme le destin répartit inégalement ses faveurs! Tandis qu'Émilie s'est envolée du théâtre de Belleville jusqu'aux plus hauts emplois de la marine, son ancienne camarade de planches, Mlle Clémentine, la perle des Délassements-Comiques, que les vacances de son petit théâtre ont mise, pour le moment, en disponibilité, joue dans *la Poule aux œufs d'or*, du Cirque, le rôle d'un génie de troisième ordre!

Voilà bien les caprices de la déesse Fortune, plus aveugle que l'aveugle du Pont-des-Arts qui *a vu* passer devant lui tant d'académiciens parvenus ou en herbe!

Si nous ne nous arrêtions que devant les solennités cravatées de blanc, aurions-nous pu découvrir, comme

nous le fîmes à propos de la réouverture du *Café des Mille Colonnes*, somptueusement restauré par son propriétaire Constant, que M. de Labédollière, un des bons rédacteurs du *Siècle*, n'était pas ce qu'un vain Veuillot pense, et montrer le chansonnier sous le *tartinier* politique ? Enfin, la semaine dernière, une étude consciencieuse du bal Morel, à la fête du 15 août, nous a conduit à des résultats que nous-même nous ne soupçonnions pas.

Le bal Morel, dont on ne parle pas assez, est une des curiosités du Paris aventureux. Vous connaissez la grande tente qu'il vient planter successivement à toutes les fêtes publiques, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Saint-Germain, tantôt à Versailles, tantôt sur l'esplanade des Invalides, naguère aux Champs-Élysées. C'est un bal Juif-Errant que l'on trouve tantôt ici, tantôt là, et il faut n'avoir pas cinq sous dans sa poche pour s'en refuser l'entrée.

Mais combien de fois nous-même y risquâmes-nous un pied sans nous douter que sous cette toile revivait, à certains jours, un souvenir reconnaissable des antiques Saturnales ! Ces fêtes, vous le savez, étaient solennisées à Rome par une grande et philosophique mascarade sociale : les maîtres, abaissés pour quelques heures, servaient leurs esclaves à table ; les laticlaves s'humiliaient ; la pourpre s'étonnait d'obéir ; les rôles étaient intervertis ; la ville entière jouait une comédie à travestissements. Ce devait être un grand spectacle,

Ce que Séraphin est à la Comédie-Française, ce que les Bouffes d'Offenbach sont à l'Académie impériale de musique, le bal Morel l'est aux Saturnales romaines. C'est le 15 août; il est neuf heures du soir, neuf heures et demie ; le feu d'artifice est tiré ; la foule serpente autour des illuminations qui entourent les monuments et les promenades de colliers lumineux, de bracelets scintillants et de ceintures éblouissantes ; les saltimbanques font rage sur les tréteaux, jouant qui du fifre, qui du trombone, qui de la grosse caisse ; le pitre débite sa parade ; le charcutier en plein vent détaille ses cervelas ; les pots se vident dans la main des buveurs attablés et d'autant plus altérés qu'ils sont depuis plus longtemps attablés ; ici, le tir à la cible ; là, le tir aux pigeons ; puis, les loteries, les tourniquets, les mirlitons, les pains d'épice, les croquignoles dont le caporal offre volontiers un quart à sa payse. Cependant, le bal Morel allume ses quinquets, ses lustres, si vous tenez à être très-poli. Attention ! *vlà*... non pas *le bataillon de la Moselle en sabots*, mais le Quartier Breda en bonnet qui va envahir le bal Morel !

Oui, vraiment, ces petites dames qui, maintenant, conduisent elles-mêmes leurs voitures sous les ombrages du bois de Boulogne ; ces fastueuses, dont la robe pourrait être appelée une comète de soie à cause de sa queue et de ses couleurs éclatantes ; ces ambitieuses, ces prétentieuses, ces prodigues, rentrent chez elles, le 15 août, sur le coup de neuf heures et demie, et se

costument pour le bal Morel, et elles dépensent, ce jour-là, les économies de simplicité qu'elles ont faites pendant toute l'année.

La robe d'indienne est d'ordonnance; le bonnet est d'uniforme; ô souvenir des temps envolés! le bonnet sur ces têtes habituées aux plumes, aux diamants! Un bonnet comme au temps où l'on était Lisette! ce bonnet tout rond, tout uni, qu'on a jeté par dessus les moulins et qui vous est revenu, comme un corbillon enchanté, rempli de pierres, de pierreries et de louis d'or prêts à danser la polka, sur l'air si fameux des *Filles de Marbre!*

Pas un bijou, surtout! Les bijoux sont formellement interdits. Toutefois, depuis quelques années, le luxe envahissant tout, on a vu quelques furtifs grains de corail se faufiler dans la fête.

Les voilà ces insolentes qui se font modestes pour une heure, les voilà rendues à l'indienne natale. Une jupe trop étroite est de rigueur. Non-seulement l'étoffe est grossière, mais il a fallu économiser sur la quantité. Bref, c'est le réveil, pour rire, de la pauvreté. Hélas! cela ne peut pas être la restauration de l'innocence. La toilette ne refait pas une virginité, mais elle rajeunit quelquefois ces cœurs blasés; on en a vu qui, pour que la fête eût un lendemain, quittaient milord et, conseillées par leur petit bonnet retrouvé, revenaient au premier amour qui s'appelle Édouard et est garçon coiffeur dans le quartier de la Madeleine.

Aussi les hommes sérieux, les messieurs posés, se méfient-ils de ces regains ; et, quand s'organise la partie du 15 août, plus d'un homme du monde, pour aller surveiller parmi les suggestions du bal Morel la poupée qui amuse sa vie, se coiffe bonnement d'une casquette enfoncée sur les yeux et va faire de la police domestique au milieu des quadrilles.

Ne me dites pas que je trace un tableau de fantaisie; est-ce que la célèbre Andréa, au risque d'humilier ses chevaux, ses livrées et son train, n'était pas visible au dernier bal Morel, en robe d'indienne bleue, faisant vis-à-vis à cette étoile qui avait filé : Rose Pompon ? Elle avait si bien disparu, celle-ci, que le bruit faillit même courir, — s'il m'en souvient bien, — qu'elle s'était engagée dans les troupes du Pape. Si ce n'est elle, c'était... Toujours est-il que ce n'était pas elle, puisque la voici annexant au cancan, comme un Garibaldi chorégraphe, des hardiesses nouvelles et des poses aussi imprenables que n'importe quelle citadelle de Messine, et pourtant prises à la minute, avant que la décence ait eu le temps de crier : Aux armes ! voici l'ennemi !

On attendait Mme Andréa au *cavalier seul* et j'ose dire qu'elle dépassa l'espoir même de ses plus chauds admirateurs formés autour d'elle en un cercle d'*afficionados*. Semblable à Espinosa, le prodigieux danseur des théâtres de boulevard, qui tantôt tourne comme un derviche et tantôt escalade le ciel en entrechats

ailés ; pareille à Montplaisir, Mme Andréa s'éleva avec une force de ballon que l'on ne saurait trop admirer jusqu'au lustre à cinq branches qui éclairait le quadrille, et souffla une à une de ses lèvres roses, en cinq ascensions successives, les cinq lumières !

On était fier d'être Français en contemplant ce gracieux tour de force.

Le directeur des bals Morel n'est pas non plus un type à dédaigner. C'est un excellent homme, qui pousse sans relâche la société à la consommation des quadrilles. Il a remarqué que parmi les habitués de son établissement les conversations dégénéraient souvent en disputes, et, comme il a les rixes en sainte horreur, autant qu'il est en lui, il coupe court aux entretiens qu'il voit s'animer ; la phrase favorite de ce pacificateur, lorsqu'il se voit forcé d'intervenir, est celle-ci : « *Je ne veux pas de contradictions.* » C'est son *Quos ego*...

— « Mais, Monsieur, il m'a appelée drôlesse.

— « Pas de contradiction !... *ça émeute.* »

Si vous connaissez une femme du monde à l'âme saine encore, mais à la tête inquiète, dont l'imagination aime parfois un peu trop à faire voile vers les côtes de la Bohême, il fallait la mener, le 15 août, à ce bal Morel. Les réalités qu'elle y eût vues eussent détourné, j'en suis sûr, sa nature délicate des sentiers aventureux où les rêves se promènent d'abord en attendant le reste.

C'est la photographie appliquée avec son effrayante précision à un cancer moral.

Le docteur Vriès, le fameux Docteur noir, qui n'était qu'un farceur et qui n'était même pas bon teint, avait la manie, quand il entreprenait la guérison d'un cancer proprement dit, de faire d'abord tirer le portrait du mal qu'il allait détruire, afin, disait-il, que l'on fût toujours à même de juger les progrès de la guérison, en comparant la maladie, revue et corrigée par lui quotidiennement, à l'image fidèle de ce qu'elle était à l'aurore du traitement. Ces jeux de la photographie et du charlatanisme étaient assez bien imaginés, et ne manquaient jamais de convertir le malade à une certaine foi dans son docteur exotique.

Où est le Docteur noir à présent? Où sont les neiges d'antan? Paris se jette, comme vous l'avez vu, au cou du premier charlatan ou de la première bayadère venue. Cela dure une heure ou un an, et puis tout s'écroule. Le règne de l'esprit est plus solide, et quand il est de bonne race comme celui de MM. de Rémusat et Villemain, qui faisaient jeudi les honneurs de la séance académique, il brave le temps dans son éternelle jeunesse.

On avait déjà entendu cet hiver, chez M. de Lamartine, la comédie dont M. Ernest Legouvé a fait connaître hier des fragments à ses collègues en immortalité et au public convié. La pièce est en vers, et vous savez déjà qu'elle se nomme *Un jeune homme qui ne*

fait rien. Le Théâtre-Français va nous jouer cela quelque jour.

Cependant la grande Taglioni s'occupe du ballet qui nous est promis et où Mlle Livry dansera sur les airs de Jacques Offenbach. Ce sera une triple fête à laquelle assisteront le père, la fille et les petits-enfants de l'illustre et inimitable danseuse. En attendant le grand jour de la première représentation, c'est déjà un spectacle curieux offert aux amis de celle que l'on peut surnommer la Mars du ballet, que de voir la sylphide qui a ployé ses ailes, penchée sur un échiquier où des quilles en cravate noire figurent les premiers sujets; où la cravate bleue distingue les coryphées, où la cravate rose signale les dames du corps de ballet. Mlle Taglioni, semblable à un général d'armée qui organise d'avance, sur sa carte, la bataille qu'il va livrer, se joue ainsi son ballet à elle-même, groupe ses personnages, masse ses figurants et combine les enchantements qui nous seront offerts.

Le Gymnase a joué sa *Folle du logis* avec un succès qui ne sera jamais assez grand pour ce que je souhaite à ce poëte honnête homme et généralement peu chanceux, M. Latour (Saint-Ybars). La première représentation a eu lieu au bénéfice des chrétiens de Syrie.

A ce sujet, les spectateurs qui ont de la mémoire, se rappelaient que M. Latour Saint-Ybars, ayant naguère composé un beau drame en vers qui s'appelait

le Syrien, semblait tout naturellement désigné pour cette manifestation charitable et syriaque.

Je ne peux pourtant pas finir ce feuilleton sans rendre un hommage bien senti à M. Protin, entrepreneur de mariages et, par conséquent, rival du fameux M. de Foy, dont la réclame s'étale, en ce moment, à la quatrième page de différents journaux. Ce M. Protin, après avoir énuméré, avec la modestie ordinaire au genre d'industrie qu'il exerce, ses titres à la confiance des familles, termine son annonce par cette mention qui a dû aller droit au cœur du faubourg Saint-Germain :

« *M. Protin, ayant parmi sa clientèle un grand nombre de partis de fortune secondaire*, VA PROFITER DE LA SAISON D'ÉTÉ POUR LES SATISFAIRE. A L'AVENIR, IL DÉSIRE SE RESTREINDRE A DES MARIAGES D'UNE POSITION DE FORTUNE SUPÉRIEURE. »

Quel aristocrate que ce Protin !

Il va expédier son fretin pendant l'été, et se vouer désormais tout entier au service des grands qui s'en réjouissent.

La question qui se présente et qui inquiète le noble et opulent faubourg est celle-ci : « Comme nous n'avons pas eu d'été, M. Protin, qui devait liquider les petites gens à la faveur de l'été, aura-t-il pu mettre à exécution ses projets ambitieux qui font joliment la nique aux principes égalitaires de 89 ? »

XIV

Sommaire : Un mot du comte Joseph de Maistre.—M. Cléon Galoppe d'Onquaire, soyez le bienvenu à l'Odéon ! — Ce que l'on fait surtout en ce mois d'octobre. — Mlle Karoly ou la nouvelle Rachel. — L'opinion de M. le comte de Morny.—*Les gens vertueux de province.* — Gresset et M. Galoppe d'Onquaire ou deux enfants d'Amiens. — Petites habitudes d'un grand homme. — Un poëte de cinquante ans, *la femme de quarante ans* et une bouteille d'encre bleue. — Mme la baronne Vigier qui fut Sophie Cruvelli. — Réouverture des Italiens; Mlle Battu et Gardoni. — Les *Arpin* du chant : Pancani et Niemann. — Les Délassements-Comiques et le Théâtre-Français. — *Les Mémoires du Bœuf-Gras.* — *La Considération* de M. Camille Doucet et celle de M. X***. — La nouvelle pièce de M. Augier ou une batterie de canons rayés. — Par qui elle sera servie. — Un trio de plumes. — Insigne et enseigne de l'honneur. — Les féeries et leur succès. — La dame aux trapèzes ou enfoncé Léotard ! — Histoire d'un quadrille. — *Il n'y a pas de levage.* — L'indigestion dont souffre M. Dumas fils et que quelques tasses de thé ne dissiperont pas. — MM. Alexandre Dumas père et Ce, tailleurs en chemises rouges.

Paris, 5 octobre.

De Maistre, le grand écrivain, le catholique sans-quartier des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a inscrit

quelque part cette pensée, dont j'altère la forme : « Je ne sais pas comment est faite l'âme d'un scélérat; mais quand je regarde dans mon âme, qui est celle d'un honnête homme, elle me fait horreur. »

Eh bien! nous autres, nous qui sommes évidemment gens de plaisirs, nous assistions avant-hier à la première représentation, — à l'Odéon! — d'une comédie nouvelle de M. Cléon Galoppe d'Onquaire (ce littérateur distingué s'appelle Cléon de son petit nom!). Mardi, le Théâtre-Italien ouvrait ses portes, nous étions également de la chambrée des élus. Que nous manque-t-il pour être homme de plaisir? Absolument rien, penseront d'après cela les naïfs que la perspective ou le souvenir d'une soirée au théâtre amuse déjà trois semaines avant, amuse encore trois semaines après l'échéance. Donc, c'est convenu; nous volons de fête en fête; nous ne savons pas ce que c'est que la vie d'un homme qui s'ennuie; mais, quand nous contemplons la nôtre, qui est celle d'un homme qui s'amuse, nous ne pouvons retenir un long bâillement.

On bâille beaucoup, à Paris, ce mois d'octobre.

On ne peut pas toujours parler de l'été qui est mort sans avoir vécu, du pauvre M. de Pimodan, du général Garibaldi et du général de Lamoricière. A la longue, c'est plus qu'ennuyeux, c'est agaçant. Il y a bien des gens qui essaient d'opérer une diversion en jetant sur le tapis le nom de Mlle Karoly, une tragédienne de a plus nouvelle couvée et déjà, à ce qu'ils affirment, de

la plus haute volée ; une Rachel qui sort de sa coquille ! Comme il s'agit de l'Odéon, où cette merveille est éclose à la douce lumière de la rampe, on aime mieux généralement croire les enthousiastes sur parole que d'y aller voir ; ce qui fait jusqu'à présent à l'Hermione du Second-Théâtre-Français plus de célébrité que de spectateurs. Je dois toutefois à la vérité de déclarer qu'un personnage qui passe pour très-compétent dans les matières artistiques, M. le comte de Morny, s'est dérangé pour la jeune tragédienne et est revenu enchanté de son voyage sous les portiques odéoniens.

Il serait plaisant qu'il nous naquît une tragédienne au moment juste où les derniers tragiques semblaient désespérer du salut de leurs dieux, où Ponsard passait à la fantaisie et au Vaudeville, où Latour-Saint-Ybars tâtait du vaudeville au Gymnase.

J'irai voir, — à l'Odéon, puisqu'il le faut, — cette Karoly. Mais, j'y songe ! les plaisanteries sur le théâtre lointain que M. de la Rounat dirige avec tant de tact ont beau être usées ; sérieusement, n'aurais-je pas mieux fait de louer une chambre dans le Quartier-Latin, où la pièce de M. Galoppe d'Onquaire nous avait attiré, où Mlle Karoly devait nous sitôt ramener ? Je vais perdre tout mon temps en allées et venues.

Je le répète : le poëte des *Gens vertueux de province*, représentés avant-hier avec succès à l'Odéon, M. Galoppe d'Onquaire, s'appelle Cléon, ce qui le

distingue à un haut degré parmi ses contemporains. Pour ma part, je n'ai jamais connu que deux Cléon : *le Méchant*, de Gresset, et puis M. Galoppe d'Onquaire, dont la manière d'ailleurs est plus voisine du chantre de Vert-Vert que de M. Victor Hugo. De plus, M. Galoppe d'Onquaire est d'Amiens, comme Gresset. On a généralement la manie d'être avide de détails intimes sur les grands hommes ; je vous révélerai donc que M. Cléon Galoppe d'Onquaire est lié avec M. Pitre-Chevalier ; qu'il porte généralement à la main une badine très-flexible qu'il fait tourner, ployer, virer comme ses Alexandrins ; qu'il use plus d'escarpins que de bottes et de bottines, et qu'il a dû son plus grand succès de théâtre à une bouteille d'encre bleue. Du reste, parfait galant homme.

Oui, c'est à une bouteille d'encre bleue que la *Femme de quarante ans*, le chef-d'œuvre de notre poëte picard, aujourd'hui âgé de cinquante ans, dut d'être jouée et partant applaudie à la Comédie-Française, en novembre 1844. Voici l'histoire : le manuscrit reçu, et depuis longtemps, languissait en attendant son tour, qui peut-être se fût fait bien attendre, lorsqu'un jour, en furetant dans les cartons, une autorité qui avait le droit et le devoir de ces investigations, fut attirée par le beau bleu de l'encre que le copiste de M. Cléon avait employée. Les entrepreneurs de spectacles sont souvent fatalistes comme les joueurs, surtout lorsqu'ils perdent. En ce temps-là, la grande

Rachel vivait, et pourtant le théâtre de la rue de Richelieu n'était pas encore le californien seigneur que nous voyons aujourd'hui. Le directeur écouta la voix d'en haut qui lui parlait par cette encre voyante et frappante; il tira le manuscrit des limbes et le porta sur la scène, où son succès fut éclatant et productif.

Nous avons revu mardi, à la réouverture des Italiens, celle qui fut Sophie Cruvelli. Mme la baronne Vigier était épanouie et rayonnante sous un diadême éclatant et, d'une première loge, contemplait la scène où nous l'avons tant applaudie naguère, surtout à ses débuts dans l'*Ernani* de M. Verdi. Quelle voix puissante et quels beaux bras cette Dona Sol jetait dans le drame des passions combinées de Verdi et d'Hugo! Je donnerais quelque chose pour savoir si l'âme de Mme la baronne Vigier n'a pas tressailli en se retroûvant dans ce cercle de lumières et d'harmonies dont elle fut le centre et où elle n'est plus qu'un des points de la circonférence.

Cependant, Mlle Battu et Gardoni, quoique troublés par le nouveau diapason, chantaient avec infiniment de charme et d'élégance, devant une assemblée nombreuse et très-parée pour la saison, le vrai chef-d'œuvre de Bellini, la *Sonnambula*, où l'inspiration coule, sans jamais tarir, entre deux rives fleuries, sur un lit de douces mélodies. Dans les couloirs, l'entr'acte venu, on s'entretenait des prochains débuts de Pancani, ténor nouveau, venu à Paris et spécialement en-

gagé pour les rôles de force, comme M. Niemann à l'Opéra. Nous verrons lequel des deux soulèvera le plus de notes éclatantes à voix tendue ?

Maintenons, s'il vous plaît, les droits de la littérature en face du biceps quelquefois trop célèbré des athlètes du chant. Il est trop vrai que les Délassements-Comiques, dépossédés de l'Eldorado qu'ils avaient cru tenir, errent, en ce moment, à la recherche d'une salle, ce qui désole les amis des bonnes lettres ; mais la Comédie-Française ferait, au besoin, de son mieux pour nous consoler du silence des Délassements. Tandis que ceux-ci répètent sous la tente une grande féerie en vingt-deux tableaux dont le titre vous a de loin une assez suave odeur de marivaudage : les *Mémoires du Bœuf Gras*, le Théâtre-Français s'occupe de *la Considération* de M. Doucet et de l'œuvre de M. Augier, dont j'ai eu la bonne fortune d'entendre une lecture. La *Gaëtana* de M. About viendra ensuite.

Il y a quelque temps, un gros homme qui passe pour avoir plus d'argent que d'honneur, rencontrant ce fin et bienveillant esprit qui a nom Camille Doucet, crut devoir lui demander, avec certain ton d'importance olympienne qui est dans ses allures, des nouvelles de sa pièce. C'était avant qu'elle fût en répétition.

— « Eh bien ! M. Doucet, quand nous donnerez-vous *la Considération ?*

— « Ah ! répondit le poëte au parvenu qui fut trop peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, vous l'attendrez encore longtemps, — la considération. »

La Considération de M. Camille Doucet passera à la fin du mois et nous aurons alors le plaisir d'applaudir à une belle œuvre ou, tout au moins, à une belle tentative. Il ne faut pas un médiocre courage pour aborder, en ce temps-ci, la grande comédie en cinq actes et en vers !

Ce que je sais le moins de la pièce de M. Augier, c'est son titre, mais j'affirme qu'elle est d'une force et d'une hardiesse qui surprendront même de la part de l'auteur des *Lionnes pauvres* et du *Mariage d'Olympe*. Il a pris en main le fouet aux triples lanières, et il le fait claquer, avec une verve qui tient de l'emportement, sur nos plaies vives. Mœurs publiques et privées, il a tout flagellé cette fois. Sa pensée descend dans l'arène armée en guerre. Sa phrase a des lueurs d'épée vengeresse. En morale et même en politique, il aborde tout avec une vigueur de raison et une crânerie d'expression ! Je vois d'ici telle tirade, si elle arrive intacte et sans retouche devant le parterre, faisant des trouées, comme un boulet, dans la foule balayée par cette comédie, qui ne saurait être mieux comparée qu'à une batterie de canons rayés.

Cette artillerie sera servie par tout ce que la Comédie-Française compte, ou peu s'en faut, de talents aguerris, en hommes surtout ; on y fera donner ensem-

ble Provost, Samson, Got, Bressant ou Leroux, Régnier. N'est-ce pas là ce qu'on appelle une distribution formidable? Les deux rôles de femmes sont donnés, pour le moment, l'un à Madeleine Brohan, l'autre à Delphine Fix; mais ce n'est pas une raison pour qu'elles les jouent. *Souvent femme varie*... Il y a dans la pièce trois journalistes, pas un de moins, toute une rédaction! Ce trio de plumes sera représenté par Bressant, — le rédacteur honnête, — Régnier et Monrose, condottieri de l'écriture, reîtres et lansquenets de la polémique, dont la vaillance est au plus offrant. Le troisième acte de la comédie s'ouvre par un dialogue instructif entre Régnier et son compère et débute à peu près ainsi :

— « Que dirais-tu si on te disait que je viens de refuser les présents d'Artaxercès?

— « Je dirais qu'Artaxercès est un pingre. »

Voilà, par exemple, une exposition qui s'annonce moins pompeusement que celle d'*Iphigénie en Aulide* :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille;
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

Mais, nous sommes loin du siècle louisquatorzien où jusqu'à *Prête-moi ton mouchoir*, le théâtre disait tout noblement, et le rédacteur en chef de la *Conscience publique* n'est pas le roi des rois. Il refuse

pourtant, en monarque superbe, soixante mille francs qu'on lui offrait pour prix de son silence ou de son éloquence dans une grosse question. Il refuse, — mais n'admirez pas trop son désintéressement, — Il refuse comme on recule pour mieux sauter ! Alors, il est invité à dîner chez le ministre, et il espère bien trouver sa serviette nouée avec un bout de ruban rouge.

— « L'insigne de l'honneur !

— « Non, l'enseigne, » riposte le camarade, qui n'est jamais au dépourvu.

Ce-ci soit dit pour vous donner une idée du ton, de l'allure et des trente-deux dents avec lesquelles vous verrez mordre cette satire dialoguée.

On pourrait, dès aujourd'hui, commettre l'indiscrétion plus au complet et vous analyser en entier l'ouvrage ; mais, ce serait déflorer votre plaisir à venir, sans compter que l'auteur aurait le droit de se plaindre. On vous dit donc seulement aujourd'hui : Ouvrez vos yeux, préparez vos oreilles ; ce sera un grand événement, peut-être une grande bataille. Pour moi, mon opinion est faite dès aujourd'hui : c'est le coup le plus audacieux que le théâtre moderne aura frappé encore. Que sont, en effet, sous le rapport de la hardiesse, les peintures du demi-monde et les Albertines de M. Dumas fils, en comparaison de certaine liaison consacrée par le temps, reconnue par la société, calquée sur les mœurs du monde des Champs-Élysées, au beau milieu de laquelle vous transporte M. Émile

Augier en ce nouvel ouvrage qui datera dans sa glorieuse carrière. Vous verrez ! vous verrez !

En attendant, pour secouer le poids de cet ennui, pour dissiper ces brouillards d'octobre dont je parlais en commençant, le remède que conseillent avant tout les médecins bien appris, c'est un voyage au pays des féeries qui règnent le long du boulevard. L'un arbore sa *Poule aux œufs d'or;* l'autre brandit son *Pied de mouton.* La vogue est à ces ouvrages de plus de trucs que de littérature et je le conçois sans peine. Il est tout naturel, quand on est las des réalités et des trivialités en habit noir et en robes à queue, d'aller chercher des distractions dans le monde souriant, ailé, court-vêtu des génies et des fées. Ce qui est surprenant, au contraire, c'est que l'homme prenne jamais plaisir à retrouver sur le théâtre la reproduction exacte des costumes et des misères qu'il a portés et supportés toute la journée et qui l'attendent au logis. La comédie réaliste a certainement tort, à ce point de vue, devant la raison, et la logique explique bien plus naturellement le succès et le but des spectacles sans queue ni tête qui font oublier à l'esprit ses maux, comme le chloroforme semble effacer les siens pour le corps.

Le Pied de mouton surtout jouit d'une vogue immense. Cinq cents représentations ont passé sur l'œuvre de Martainville sans en altérer sensiblement les attraits. M. Marc-Fournier songea un moment à inter-

caler dans son spectacle quelque chose qui eût assurément fait courir tout Paris : à savoir une femme voltigeant, comme Léotard, de trapèze en trapèze. On avait sous la main cette amazone, et elle ne demandait qu'à entrer dans la lice.

J'en demande pardon au jeune héros du Cirque ; mais du moment que l'on eût vu une femme, une simple femme, une vierge timide, une personne du sexe délicat, à qui nous devons notre mère et aux pieds de laquelle M. Legouvé nous prie de tomber, du moment que l'on eût vu Mlle *** (la famille me prie de ne pas révéler son nom !) imiter les prodiges aériens de Léotard, celui-ci tombait de cinquante pour cent dans l'opinion des amateurs. Un peu plus, on lui eût soutenu qu'il n'est ni plus difficile, ni plus périlleux de voltiger comme il voltige que de faire à cloche-pied le tour de la colonne Vendôme. Une femme ! à la bonne heure ! de la part d'une demoiselle, ce jeu des trapèzes restait admirable et vraiment miraculeux ; mais chez un homme, espèce forcée, au nom de son menton velu, d'avoir plus de courage que la femme, cela devenait une plaisanterie à laquelle les badauds s'étaient laissés prendre trop longtemps.

De la sorte, la gloire du jeune Léotard s'en allait en fumée. Heureusement pour ce mortel que la fortune favorise décidément, M. Marc-Fournier réfléchit, — les directeurs de théâtre sont forcés de beaucoup réfléchir, et, réflexion faite, renonça à son projet de

féminiser les trapèzes au bénéfice de la Porte-Saint-Martin. Un premier point l'arrêtait d'abord sur le seuil de cette tentative : comment aurait-on habillé la dame aux trapèzes ? Les acrobates mâles sont admis à se présenter devant une assemblée de personnes des deux sexes, dans le simple appareil d'un maillot collant. On y ajoute bien quelque chose, outre les brodequins, mais peu de chose. Pour une Léotard femelle, la même tenue ne paraissait pas suffisamment étoffée. Il est certain qu'un parterre d'hommes crierait : *Oh ! oh !* si une femme paraissait devant lui — ou au-dessus de sa tête, puisqu'il s'agit de haute voltige — dans le costume que le jeune Léotard porte tous les soirs sans choquer ses admiratrices le moins du monde. Faut-il en conclure — j'en ai envie — que dans une assemblée de spectateurs, la moitié la plus pudibonde est encore celle du côté de laquelle la barbe sert d'enseigne à la toute-puissance ?

Cette question de costume c'était une difficulté accessoire avec laquelle il y eût eu, en somme, des accommodements ; mais la véritable raison qui empêcha d'une manière absolue l'intervention de la dame aux trapèzes dans *le Pied de Mouton* rajeuni et rafistolé, la voici : il était plus que probable que la courageuse rivale de Léotard produirait, dans le camp des hommes, les mêmes violents ravages d'admiration que celui-ci suscite dans le camp des dames. Pour être reine de la gymnastique, on n'en est pas moins femme ; qui

pouvait répondre au directeur qu'elle eût toujours plané incombustible au-dessus des feux qu'elle allumait? Les directeurs n'ont pas le droit, — et ils le regrettent, — de faire enterrer vives, comme la pauvre Norma, celles de leurs vestales qui ont laissé éteindre le feu sacré, quoique rien ne soit plus contraire à l'ordre et à la marche du répertoire. D'un côté, imminence et accumulation de périls, de l'autre, faiblesse de la répression, il était à craindre qu'il y eût, de la part de la dame aux trapèzes, des oublis suivis de résultats *intéressants*, qui auraient suspendu le cours des représentations. Une pareille actrice, une Léotard n'est pas de celles que l'on double aisément, non! La pièce risquait donc de n'être parée de cet excitant attrait que pour s'en trouver bientôt privée; le succès eût été blessé au cœur par la retraite possible et pour neuf mois! de la dame aux trapèzes; on a jugé plus sage de se passer d'elle tout à fait et, jusqu'à nouvel ordre, de pas parler d'elle du tout au public.

J'ai recueilli, aux répétitions du *Pied de mouton*, un de ces propos lumineux comme la libre parole des coulisses en charrie plus d'un et que nous aimons, nous, à fixer dans notre feuilleton, autant que d'autres se plaisent à ramasser le soir un ver luisant qu'ils attachent à leur chapeau de campagne. Il faut vous dire qu'aux susdites répétitions on eut d'abord toutes les peines du monde à faire marcher certain quadrille rigolbochique pour lequel M. Bernard Latte avait

cependant écrémé les bals publics. Malgré sa belle composition, ce quadrille ne battait que d'une aile. Pas d'entrain, pas de hardiesse. Les régisseurs y perdaient leur latin. Comme après tout ce n'est pas leur métier, à la Porte-Saint-Martin, de régler des danses de ce caractère, on appela en consultation, deux docteurs ès-fantaisies cancanesques, deux autorités : M. Sari, directeur des Délassements-Comiques, et Oscar, son régisseur. Ils mirent loyalement leur expérience au service de l'*impresario in angustie* de la Porte-Saint-Martin. Tout fut vain. Le quadrille était décidément mou ; la voix même que M. Planté élevait pour engager ces demoiselles à s'animer, retombait comme un aiguillon impuissant.

Tout à coup, l'une des ingénues du quadrille donna le mot de cette étrange torpeur de la compagnie : « A quoi bon l'entrain, dit-elle, quand il n'y a pas de levage? «

Pour l'intelligence du mot, reportez-vous au jeu de la bataille, délices de notre enfance. Là, quand la dame de cœur ou de carreau, de pique ou de trèfle se trouvait jetée sur le tapis, il lui fallait, pour qu'elle fît une bonne levée, la rencontre d'un valet. Alors, comme elle le levait et l'enlevait triomphante et victorieuse! Pas de rencontre avec un valet, pas de victoire pour la dame, aux yeux de qui les basses cartes sont un trop maigre butin pour compter.

Pas de levage, pas d'entrain. Pas de valet de cœur, pas de levage. A la première représentation, la salle

était, au contraire, toute peuplée de valets de cœur, de carreau, de pique, en veux-tu en voilà ; les dames du quadrille se sont surpassées.

Il n'y a pas de levage. Savez-vous que derrière la vulgarité de ce propos une grande vérité se cache, une vérité philosophique, une observation d'une portée générale et assez semblable à cette parole d'un magistrat qui disait toujours : *Où est la femme?* lorsqu'il avait à instruire le crime d'un homme.

« L'homme s'agite, la femme le mène ; » ceci a été dit par Arsène Houssaye ; mais ce n'est que la moitié de la vérité ; voici le reste : la femme s'agite, l'homme la mène.

Quand il s'agit d'un homme, où est la femme ?

Quand il s'agit d'une femme, où est l'homme ?

Sans le choc des deux éléments, pas d'étincelle, pas de quadrille, pas de levage.

Voyez des hommes d'esprit qui causent entre eux, ils se relâchent, ils s'abandonnent, comme tout à l'heure ces femmes qui dansaient entre elles et sans spectateurs. Mais vienne à poindre à l'horizon une robe, une seule robe ; aussitôt ces rois de cœur, fainéants naguère, se redressent, aiguisent leur esprit, affilent leurs moustaches, et les voilà qui, caracolant à l'envi, s'apprêtent à faire la levée de la dame.

Au théâtre, dans la littérature, il y a des livres et des pièces mâles et des œuvres femelles. Les productions de l'esprit ont chacune son sexe. Les unes *lèvent*

les femmes, les autres les hommes, et voilà la clef de bien des succès.

Si le temps et l'espace ne manquaient, nous aurions pu nous amuser à appliquer ces principes à quelques succès populaires, et notamment à ceux de MM. Dumas père et fils, dont il faut toujours parler puisque la vogue qui est toujours attachée à leurs personnes et à leurs écrits ne cesse de les désigner à l'attention.

L'auteur de *la Dame aux Camélias* vient de revenir à Paris. Il arrive de Saverne. Il avait été donner la main à M. Edmond About dans son castel. Il comptait s'arrêter vingt-quatre heures chez ce confrère ami; mais sa santé en a décidé autrement. Il n'a fait que toucher barre. Malgré sa constitution d'athlète, dont la bonne apparence ne s'altère pas, M. Dumas fils est en proie à des dégoûts, à des malaises et à de cruelles insomnies. Il a si l'on peut ainsi parler, une indigestion de la vie et de l'humanité, et ce n'est pas quelques tasses de thé qui le guériront. Il a regardé autour de lui d'un œil trop perçant et il a trop réfléchi sur ce qu'il avait vu. Il faut des illusions à l'homme comme il lui faut de l'air, du pain et de l'eau. M. Dumas fils étouffe faute d'une fenêtre ouverte chez lui dans la direction du bleu; voilà son mal.

Le père, en revanche, se porte comme un roc et soutient avec une inaltérable gaieté son rôle multiple dans la révolution napolitaine. J'apprends que non-seulement les honneurs ont plu sur lui, comme vous le

saviez, mais aussi que son escarcelle des Danaïdes a pu trouver là-bas à se remplir. Au titre éclatant, mais éphémère, de directeur des musées, il a joint le privilége plus solide de fournir de chemises rouges les garibaldiens. Alexandre Dumas tailleur! Il ne manquait plus que cette lucrative incarnation à la liste déjà longue des physionomies successivement revêtues par le grand homme.

Oui, il paraît qu'à son bénéfice il a été nommé fournisseur général de chemises rouges dans un pays qui les consomme avec enthousiasme. Aussitôt, il écrivit à M. Godillot, l'entrepreneur des fêtes publiques parisiennes, qui devint son collaborateur, son Maquet, en cette affaire qui n'est rien moins que littéraire. M. Godillot expédia là-bas force machines à coudre qui confectionnent les fameuses chemises en moins de temps encore qu'Alexandre Dumas n'en met à coudre deux lignes ensemble. Or, comme la demande de cet article à la mode afflue toujours, c'est une fortune.

XV

Sommaire : Dans le trajet de la *Revue des Deux-Mondes* au Vaudeville, il a été perdu un juif par *Rédemption*.— M. Octave Feuillet ne croit pas assez à son alchimiste. — Comme quoi Balthasar Claes n'est pas mort. — En plein Paris du dix-neuvième siècle, le colonel Roger, alchimiste. — Comment il avait trouvé la pierre philosophale et *l'était* pour son marchand de vins. — Mort du colonel Roger; pamoison et vision d'une dame à un dîner de sceptiques rapproché du fameux souper de Cazotte. — Oh ! la foi ! — *Oratio pro domo*. — Belle âme de Manè. — Défions-nous des effusions de nos belles âmes.— Ce que nous apprend l'usage du monde. — Une page de Balzac et les salons du professeur Markowski. — Le bien et le mal que l'on a dit du vin de Champagne. — M. Deschanel. — MM. Xavier Aubryet père et fils. — La circulaire du préfet de police sur les bals publics. — Ostracisme du grand écart. — Le pied de ces dames assimilé à celui des agents de change. — Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'une circulaire de plus. — La danse des échecs. — « Aimez-vous la... *Finette?* On en a mis partout. » — M. Bernard Latte. — M. Édouard Clément. — Souvenir de *Hernani* à propos d'un pugilat. — Le salon des fleurs aux Tuileries. — M. Chaplin. — La mort de Géricault et celle de Decamps. — Il faut qu'il nous reste au moins une copie des beaux tableaux qui s'en vont comme le *Radeau de la Méduse*. — Garibaldi et Alexandre Dumas en nourrice chez le père Enfantin. — La tête et le képi du général de Lamoricière. — Un mot d'Armand Mar-

rast. — La famille Riquetti de Mirabeau. — Mme la princesse de Bauffremont. — Mariages : Mlle de Kervéguen ; Mlle Augusta Collas. — Le bout de l'an de Mme Roger de Beauvoir et le bracelet de Mme de P*. — Histoire de la dame au camphre.**

Paris, 26 octobre.

M. Octave Feuillet, cet écrivain de beaucoup d'esprit et d'encore plus de nerfs, a mis dans la pièce que le Vaudeville vient de jouer : *Rédemption*, un personnage étrange, au rire satanique, un vieillard penché sur ses alambics et ses fourneaux, qui s'appelait Isaac Zaphara dans le proverbe imprimé, et qui répond maintenant au nom de Wolfram Mathéus. En passant du livre au théâtre, ce vieux mécréant a perdu sa nationalité ; il était juif, il n'est plus rien ; il est de la patrie des marionnettes. J'avoue que je ne compris pas d'abord la raison de cette déraison et j'étais prêt à m'écrier : « Il a été perdu un juif dans le trajet de la *Revue des Deux-Mondes* au Vaudeville ; récompense honnête à qui le rapportera chez M. Octave Feuillet ! » lorsqu'on me fit observer que le Vaudeville est situé place de la Bourse, et qu'Isaac Zaphara, malgré les tourniquets honnis par M. Mirès, avait évidemment quitté son rôle dans *Rédemption* pour aller en prendre un autre plus lucratif dans le temple de la spéculation.

D'ailleurs, il n'importe guère ; Isaac Zaphara ou Wolfram Mathéus est sorcier et alchimiste, voilà le fond de son métier. Puisqu'il est athée, il n'a pas be-

soin d'être juif. Le mal est son but et, pour ainsi dire, son paradis ; la science et l'or sont ses moyens d'arriver à la toute-puissance dans le mal. Il vend des poisons pour l'âme et pour le corps, il tient boutique de conseils pervers, de fioles de damnation et fait généralement tout ce qui concerne son état de missionnaire de Satan sur la terre. *Ce bonhomme* (les Furies s'appelaient bien Euménides par antiphrase) n'a qu'une faiblesse : il croit à la pierre philosophale et il la cherche au fond de ses creusets ; mais, soyez sûr qu'il n'y met pas bouillir ses propres capitaux. Il fait commanditer ses soufflets par la crédulité publique. Son or à lui il l'enferme par sacs et par tonnes dans les entrailles de la terre, et il la trouve bien heureuse, et il est jaloux d'elle lorsqu'elle entr'ouvre son sein pour recevoir le bien-aimé de l'avarice.

M. Octave Feuillet ne croit pas assez au côté alchimiste de son *bonhomme*. Il lui semble invraisemblable qu'il y ait encore en plein dix-neuvième siècle, des disciples de la philosophie hermétique et des chercheurs d'or qui rêvent la Californie sur leurs fourneaux. Maurice, parlant pour l'auteur, s'étonne outre mesure de « ce squelette d'alchimiste qui trottine à *ses* yeux ébahis. » Bah ! comme si la race des Balthazar Claës était éteinte ! Je sais une ville de province qui n'a pas trente mille âmes et où la recherche de l'absolu tient quatre fanatiques courbés et pâlis sur ses problèmes. A Paris même, sans aller quêter ailleurs nos exemples,

n'avons-nous pas vu mourir, il y a quelques années, un vieillard, presque un centenaire, qui faisait profession d'alchimie et dont la cuisine ne manquait pas d'adeptes.

C'était un militaire retraité. Il s'appelait le colonel Roger et demeurait rue de l'Université. Je me souviens parfaitement et je n'invente rien. Il avait grande mine, belles manières, logement somptueux. Son entretien était des plus attrayants, comme il arrive à ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup retenu et qui savent assaisonner leurs récits de ce je ne sais quoi qui plaît aux hommes et aux femmes en même temps. Quoique son train fût enviable, on ne lui connaissait ni biens au soleil, ni rentes sur le grand-livre. Il avait pour toute fortune apparente sa retraite de colonel, ses domestiques rapportaient qu'on lui voyait recevoir beaucoup de visites considérables et opulentes; du reste, au lieu d'être vis-à-vis d'elles dans l'attitude d'un inférieur ou d'un obligé, il semblait, au contraire, qu'il fût une manière de demi-dieu pour ses visiteurs qui le saluaient très-bas et l'écoutaient bouche béante quand il parlait.

Le colonel Roger soufflait, voilà le secret de ses ressources et du prestige qu'il exerçait sur les initiés.

Il soufflait et ne se ruinait pas, au contraire!

Personnellement, l'alchimie n'abrégea ni ses jours, ni sa fortune, au contraire! au contraire!

Le métier d'alchimiste, tel qu'il l'entendait, a

pourtant des rigueurs à peu d'autres pareilles. Ainsi, notre brave était forcé de boire du vin à vingt-cinq francs la bouteille (le pauvre homme!) pour épurer son fluide, âme de ses opérations. Le fluide, c'est l'or du sang, avait-il coutume de dire aux gens dignes de le comprendre.

Cependant, les profanes le raillaient. On ne respecte rien en France! Un beau jour, dans un dîner où les incrédules dominaient, on se mit à parler, entre autres sornettes, des fourneaux du colonel Roger. Un sceptique donna le branle, les autres firent chorus. Une jeune dame, sans plus, s'abstint de prendre part à l'hilarité générale. Elle restait là, silencieuse et recueillie, comme Cazotte au fameux souper où voltairiens et voltairiennes de la cour se gaussaient de Dieu et des saints, jusqu'au moment où l'auteur du *Diable amoureux* interrompit les rires par sa sanglante vision de l'avenir que la révolution réservait à tant de têtes rieuses, frivoles, poudrées et charmantes.

La dame protestait donc par son silence contre les brocards auxquels le nom et le prétendu art du colonel Roger servaient de cible. Tout à coup, on la voit tomber en pamoison; on s'empresse, on la relève, on la rappelle à la vie, et avec quelle stupéfaction n'entend-on pas sortir de sa bouche les paroles suivantes :

— « Le colonel Roger vient de mourir, et son âme, en passant près de moi, m'a touchée de l'aile et m'a dit de vous dire : — Croyez, aimez, ne raillez pas. »

On crut généralement autour de la table que la dame était folle ; mais, quand on a cette opinion-là de sa voisine, le savoir-vivre vous enseigne à ne pas lui en faire part. Les convives s'inclinèrent poliment, comme en signe d'assentiment et de condoléance, et passèrent à un autre sujet de conversation, tout en se disant que le colonel se portait comme le Pont-Neuf, mais que le cerveau de la jeune dame était bien malade.

On apprit le lendemain que le colonel Roger était mort subitement, à sept heures du soir, et ceux qui avaient assisté au dîner de la veille se rappelèrent que sept heures sonnaient à la pendule lorsque fut tenu le petit discours mystique qui avait scandalisé si fort le bon sens de toute la tablée.

Le colonel Roger fut pleuré par ses collaborateurs en Hermès. Loin de regretter les capitaux que son alchimie leur avait engloutis, ils maudissaient seulement la mort qui avait enlevé le maître, —au moment juste où il touchait à la découverte du grand secret.— Encore huit jours, et nous réussissions et nous étions les maîtres du monde ! se disaient-ils, en manière d'oraison funèbre, sur la tombe de l'homme aux alambics. Comme c'est beau la foi !

Le colonel Roger fut pleuré aussi par le négociant en vins qui lui fournissait du nectar à 25 francs la fiole. Un pareil client c'était la pierre philosophale pour ce commerçant.

Ça, expliquons-nous : le feuilleton qui est signé

Manè continue à avoir le privilége d'étonner quelques jeunes gens de la petite presse parisienne qui s'amusent à bayer aux chroniques. Les uns nous témoignent une colère hebdomadaire qui est la seule chose que nous puissions accepter d'eux volontiers; les autres s'expriment sur notre compte avec une bienveillance flatteuse dont nous sentons tout le prix. L'un de nos complimenteurs mêlait l'autre jour à ses louanges quelques avis qui doublaient le prix de l'éloge, et nous incitait à montrer davantage les effusions de notre belle âme, soit dans ces causeries, soit dans d'autres œuvres plus longues et plus larges.

Je ferai *primo* observer à mon aimable panégyriste, qu'il ignore absolument si je ne suis pas l'auteur d'une histoire des voyages en cent cinquante volumes, auquel cas il serait injuste de me demander de faire meilleure mesure. *Secundo*, quant à la belle âme qu'il a la politesse de m'attribuer, nous tomberons aisément d'accord. Oui, Monsieur, j'ai une belle âme, et tous ceux qui me louent ont une belle âme également. Mais l'éducation nous enseigne à nous défier des élans de nos belles âmes, et l'usage du monde nous apprend à être très-sobres d'effusions. Sinon, voyez un peu la belle affaire! Quand on a vingt ans, ou même trente, et qu'on se trouve au bal à côté d'une épaule blanche dont la vue fait affluer au cœur tout le sang embrasé de vos veines, on se conduirait absolument comme Félix de Vandenesse envers le dos d'Henriette de Morsauf. Voir le

début du *Lys dans la Vallée*. Cela changerait énormément l'aspect des soirées et les mères y conduiraient moins leurs filles. S'y risqueraient-elles elles-mêmes? C'est une question sur laquelle j'ai mon avis, mais que nous n'avons pas à examiner, puisque le respect des convenances, les lois de l'étiquette obligent les âmes les plus brûlantes à rester, comme les plus froides, boutonnées dans leurs habits noirs.

Qui ne sait pas dissimuler doit renoncer à se produire dans le monde. Les bourgeois qui appellent leur femme *ma poule*, et qui se laissent caresser par elle du nom de *mon chat* en présence d'un tiers, sont la honte de l'espèce. Ce sont peut-être de belles âmes, mais elles ont un tort très-grave en laissant leurs sentiments, si légitimes qu'ils soient, se promener ainsi sans voiles. Il faut savoir dire *vous*, même à la femme qu'on idolâtre, fût-elle cent fois *tienne*.

Quand il s'agit de beau maintien et de bonnes manières, il est bien difficile d'éviter le nom du professeur Markowski. Cet éminent maître de danse, qui ne recule devant aucun luxe pour mettre ses salons sur un joli pied dans le monde, qui croit que rien n'est fait tant qu'il reste encore une goutte d'eau de Cologne à verser ou un lustre à allumer, comprend parfaitement que le chic comme il faut n'est pas démonstratif et interdit à ses habitués des deux sexes de manifester leurs belles âmes en échangeant des marques de tendresse. Un baiser à la Vandenesse, quelle horreur!

Fi! fi! à la porte! on vous tolérerait plutôt un coup de poing.

Même après le champagne qu'on boit chez lui et qu'on lui paierait plutôt deux fois qu'une, Markowski est inflexible à l'endroit des démonstrations sentimentales, et il a raison. Que le Xavier Aubryet mousse et petille dans les verres, qu'on casse ceux-ci — pourvu qu'on les paie — c'est pour le mieux. La gaieté est une aimable hôtesse, et la naïade champenoise, comme dit Méry, vous la vend en bouteilles. On a beaucoup écrit pour et contre le vin de Champagne. M. Deschanel, c'est-à-dire le plus docte et le plus aimable des compilateurs, aurait pu trouver matière à deux volumes : *le bien qu'on a dit du vin de Champagne*, — *le mal qu'on a dit du vin de Champagne*, pour faire pendant au double monument qu'il a élevé à la honte, à la gloire de la femme.

C'est du coco épileptique, — pas la femme, le vin de Champagne, —a dit Henry Murger dans la *Vie de Bohême*. C'est pour nous le vin des semblants extérieurs de la jeunesse et de l'esprit. Étant admis ce liquide controversé, il faut proclamer pour un des meilleurs crus le Xavier Aubryet. On dit le Xavier Aubryet, comme on dit le Montebello, le Cliquot, le Moët. Les destins ont voulu qu'il y eût une parenté frappante entre l'esprit que notre confrère, l'auteur des *Jugements nouveaux*, Xavier Aubryet n° 2, fait mousser dans ses pages gazeuses et piquantes, et celui que

M. Xavier Aubryet n° 1, le père de l'écrivain, empile dans ses caves et répand de là sur le monde. Je suppose que dans cent cinquante ans un amateur, un gourmet de vieux vins et de vieux livres, mette la main sur un volume signé Xavier Aubryet et la mette aussi sur une bouteille également signée Xavier Aubryet. En dégustant sa double trouvaille, voilà notre antiquaire très-embarrassé et se demandant si, par l'action du temps, l'esprit du vin solidifié a pu se faire livre ou si l'esprit du livre liquéfié a pu se faire vin.

Cependant on fait grand bruit dans le monde aux bacchanales, d'une circulaire de M. le préfet de police sur la tenue des bals publics. Il est certain que depuis quelque temps le quadrille y prenait des licences un tantinet exagérées. Là-dessus, on a traité ces dames « comme des agents de change, » disait récemment l'une d'elles à propos de la mesure nouvelle : on leur a défendu de lever le pied.

Il est proscrit aussi, cet illustre grand écart qui était un véritable écartellement et auquel rêvaient les jeunes filles. Les uns applaudissent à cette intervention salutaire de l'autorité dans les débats cancanesques ; quelques-uns et quelques-unes ont la bonhomie de se lamenter. On a été consulter Markowski, le législateur des danses sans loi, lequel a répondu, d'un petit ton d'oracle que n'exclut pas son accent exotique : Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'une circulaire de plus. »

Effectivement, depuis la nouvelle ordonnance, il a donné une soirée où s'est produit avec avantage un nouveau pas, la danse des échecs. On y voit les jambes ramenées au diapason normal, commes les orchestres et les chants, sans que le diable y perde rien.

C'est à l'occasion d'une petite fête organisée le 13 octobre à la salle Barthélemy, sous les aupices de Mlle Finette, que l'on a vu la nécessité d'établir une digue contre l'audace toujours croissante des danseuses. Le programme de la petite fête en question était celui-ci : de huit à neuf heures, intermède musical. De neuf heures à minuit, danses variées ; à dix heures, *Mirlitonnette*, polka exécutée par deux cents dames sur autant de mirlitons, sous la direction de Mlle Finette. A onze heures, tombola avec lots distribués par Mlle Finette. Mlle Finette était enfin promise dans deux quadrilles.

« Aimez-vous la... *Finette ?* On en a mis partout. »

M. Bernard-Latte, devenu éditeur de musique nomade depuis que le chemin de fer de Lyon lui a pris son casino Paganini d'où le chemin de fer de Lyon va être chassé à son tour pour les travaux du nouvel Opéra, M. Bernard-Latte aime à régler ces parties chorégraphiques. C'était lui qui avait dressé le menu de celle-ci et en avait remis la présidence à Mlle Finette. Édouard Clément, de son état chanteur de

chansonnettes, avait associé cette fois ses soins à ceux de M. Bernard-Latte et mal en prit au pauvre Édouard Clément, comme on va le voir.

En effet, la soirée fut si animée, les amours-propres mis en présence s'y surexcitèrent tellement, tant et tant furent multipliés les grands écarts par des rivales ambitieuses de se surpasser; l'effervescence des lutteuses gagna si bien leurs partisans, que ceux-ci, à plusieurs reprises, en vinrent aux mains, chacun combattant pour sa déité. Non; aux grands soirs d'*Hernani* le parterre du Théâtre-Français ne ressemblait pas plus à un champ de bataille. Vous me direz que la cause était singulièrement plus noble que dans ces pugilats entre classiques et hugolâtres. Hélas! Je le sais bien; mais ce n'est pas notre faute si les temps sont changés; nous ne pouvons raconter que ce que nous voyons.

Édouard Clément, en prêchant l'ordre et la concorde au plus fort de la mêlée, en voulant séparer les combattants, reçut maints horions et sortit de là si bien défiguré, qu'il semblait hors d'état de paraître, avant quinzaine, sur une estrade de concert. Justement, il avait promis le lendemain son concours pour une soirée à bénéfice. Que faire? Comment tenir la parole donnée et comment y manquer? Un artiste de ses amis le mit à même d'affronter, — d'un peu loin, — les regards du public, en lui peignant le visage à l'huile. C'était laid, du reste. On eût dit un monsieur qui,

ayant perdu sa tête à la bataille, la remplace par celle de son portrait.

Passons à de plus gracieux spectacles : Chaplin, le peintre des grâces modernes, le créateur d'une élégance inconnue avant son pinceau, vient de terminer aux Tuileries, dans les appartements particuliers de Il'mpératrice, ce fameux salon des fleurs dont la décoration lui avait été confiée. Impossible de rien voir de plus riant et de plus délicat. Le plafond, qui représente les arts portant leurs tributs aux pieds de l'Impératrice, est tout un poëme qui tient de l'idylle par la fraîcheur et de l'épopée par une certaine dignité royale répandue dans l'ensemble. On remarque le soin qu'a pris le peintre de proscrire des sujets qu'il a traités dans ce salon toute tête d'homme. La femme étant la fleur de la création, elle seule devait avoir sa place dans le salon des fleurs. L'homme n'est relativement qu'un jardinier vulgaire, au teint hâlé, aux mains noires.

Un grand peintre, fougueux, puissant d'allure et de composition, vigoureux comme on ne l'est guère, ce fut certainement Géricault, qui mourut si prématurément à trente-quatre ans. Il y en a trente-six d'écoulés depuis ce malheur. Lui aussi, comme l'autre jour notre Decamps, succomba aux suites d'une chute de cheval, laissant peu de monuments complets d'un génie qui éclate surtout dans sa fameuse page : *le Naufrage de la Méduse.*

Par malheur, il a suffi de quelques années pour dégrader une composition si digne de l'immortalité. Géricault, comme les Granet, les Gros, les Léopold Robert, a peint avec des couleurs éphémères des tableaux dédiés à la postérité. Le génie des artistes de cette époque a été trahi par l'insuffisance de leurs procédés matériels d'exécution. Encore quelques atteintes et le chef-d'œuvre de Géricault faisait naufrage lui aussi. L'administration de nos musées s'est émue à juste titre du sort qui menaçait cette œuvre capitale, et, après avoir constaté qu'aucun mode de guérison n'était applicable à la toile malade, on a pris un parti cruel, mais le seul parti qui restât à prendre. Une copie aussi exacte que possible a été demandée à MM. Ronjat et Guillemet, qui se sont acquittés de ce travail avec un zèle pieux couronné du plus entier succès.

C'est comme le portrait d'une personne chérie que l'on redoute de perdre : quand le médecin a renoncé, on appelle le peintre avec le prêtre. Hélas ! il y a loin de la contemplation d'une image, si parfaite qu'elle soit, à la possession de l'objet aimé ; mais c'est encore la seule consolation possible après sa perte.

Nous en serons réduits bientôt à n'avoir plus dans nos galeries que des *fac simile* de l'œuvre de Géricault et de ses contemporains ; bien plus, si l'on ne généralise la précaution qui vient d'être prise pour le *Radeau de la Méduse*, dans un temps rapproché de nous, il ne

restera plus qu'un souvenir vague de cette grande école de peinture dont le théâtral fut le défaut. Ce n'est pas une raison pour laisser ses œuvres s'effacer, comme disparaît la gloire sans monuments des pauvres comédiens.

On dit aujourd'hui que Garibaldi se retire de la scène politique et militaire du grand théâtre des révolutions italiennes. S'il en est ainsi, son Mémorandum de l'autre jour, que l'on a pu lire dans tous les journaux, serait une sorte de testament. Le morceau est-il une sortie bien digne d'un tel homme? Il paraît probable, vu les relations que l'on sait à Alexandre Dumas avec le dictateur, que l'homme d'épée et l'homme de plume ont dû élucubrer ensemble ce programme européen, où l'on retrouve assez fidèlement rendues les idées du père Enfantin. Celui-ci, le plus célèbre des disciples de Saint-Simon, donnait l'hiver dernier à Paris un bal costumé où Alexandre Dumas se rendit en nourrice colossale. Ce soir-là, sans doute, il se perfectionna dans la doctrine saint-simonienne qu'il n'avait pas eu le temps jusqu'à ce jour d'étudier à fond; et, en dépit d'un costume qui l'obligeait à donner de son lait aux autres, il téta, pendant les quadrilles, l'enseignement de la maison.

Un mot maintenant sur le général de Lamoricière, afin d'arriver à déplaire dans les deux camps.

C'était en 1848, peu de temps après la révolution de Février, il y avait une émeute ce jour-là comme

tous les jours. Le vaillant général monta à cheval et s'en alla le long du boulevard voir de quel côté soufflait le vent.

A la hauteur de la porte Saint-Martin il rencontra une bagarre au milieu de laquelle il se lança, presque seul, avec l'étourderie d'une bravoure qui n'a jamais compté ce qu'elle avait en face d'elle. Il perdit son képi dans la mêlée.

Quelqu'un le rencontra en cet équipage, je veux dire : tête nue, et s'en vint rapporter le fait à Armand Marrast.

— « Vous m'étonnez, répliqua celui-ci au nouvelliste. Comment le général aurait-il pu perdre son képi devant la porte Saint-Martin? moi je l'ai vu partir et il n'avait plus sa tête. »

Ceux qui blâment (la critique est aisée) la conduite du général du Pape à Castelfidardo ; ceux qui blâment M. de Lamoricière de s'être fait le général du Pape, — et ils sont nombreux, — ont souvent cité en ces temps-ci le mot piquant d'Armand Marrast.

Les amis du général peuvent répondre que s'il a quelquefois perdu la tête, son cœur de lion du moins ne l'a jamais abandonné.

Le sol italien aura été impitoyable pour cette poignée de gentilshommes français qui est venue se jeter avec beaucoup de bravoure et peu de réflexion dans des affaires qui, en vérité, ne les regardaient pas. Ceux que le champ de bataille a épargnés périssent par ac-

cident, comme si une sorte de fatalité pesait sur l'expédition. C'est ainsi que l'un des petits-neveux du plus illustre orateur français, le comte Arundel de Mirabeau, a été frappé mortellement d'une balle, bien regrettée, bien regrettable, échappée du revolver d'un ami. Ce grand nom de Mirabeau, illustre pour tous et à tous les points de vue, est encore porté en France par deux frères du défunt, le marquis, son aîné, et le vicomte, son cadet. Celui-ci n'est pas marié ; l'autre est veuf, sans enfant. Il avait épousé une d'Esclignac qui mourut après peu d'années de mariage. Le comte Arundel de Mirabeau était le seul de son nom qui fût actuellement marié. Il ne laisse qu'une fille.

On annonce la mort de Mme la princesse de Bauffremont, née de Montmorency, et voilà encore de grandes familles en deuil. Du côté du faubourg Saint-Germain, l'horizon est bien noir.

Le jeune marquis de Trévise et Mlle de Kervéguen, la fille de ce créole indécemment millionnaire dont la fortune a déjà servi souvent de texte aux chroniqueurs, ont été unis et bénis mardi dernier, dans la chapelle du Sénat.

Deux jours plus tard, — c'était hier, — une jeune et jolie artiste, Mlle Augusta Collas, sœur de cette mignonne Stella que le Théâtre-Français a laissé partir pour Saint-Pétersbourg qui l'applaudit, Mlle Augusta Collas épousait M. de Hennezel.

On a dit un bout-de-l'an pour cette pauvre Mme Ro-

ger de Beauvoir qui fut si jolie, si spirituelle et que nous ne verrons plus. Attendez pourtant ! il me vient un espoir : une dame que ses richesses, son hôtel, sa magnifique terre et ses bijoux éblouissants ont rendue célèbre, Mme de X***, a perdu un bracelet d'une trentaine de mille francs au bout-de-l'an de celle qui fut Mlle Doze. Or, voici le raisonnement que je me fais : *l'Indépendance*, qui va partout, doit avoir des lecteurs dans l'autre monde. Par *l'Indépendance*, on sait peut-être sous les tombeaux ce qui se passe sur la terre. Or, si quelque chose peut ramener parmi nous une ombre féminine, c'est assurément la perspective de trouver un bracelet de trente mille francs, tant est puissante la fascination qu'exercent les bijoux sur une âme de femme.

Quelquefois aussi il arrive qu'une bonne action les tente autant qu'une broche en brillants.

J'en veux donner un exemple dans l'histoire qu'on va lire et qui sert de trait d'union, un peu comique et très-touchant, entre une femme du monde vertueuse, on ne peut mieux située dans l'estime des gens, et une des plus célèbres cabrioleuses de nos bals publics.

On parlait récemment devant la dame sage de la demoiselle effrénée ; elle prit la parole et dit, au grand étonnement de l'auditoire : « Si la vie excessive de cette pauvre fille la rend malade quelque jour, c'est moi que l'on verra la première à son chevet. »

Ce propos amenait une explication qui fut demandée et obtenue.

Monsieur de B***, — le mari de la dame si charitablement disposée pour la Madeleine non repentante encore, — s'était épris violemment de cette vierge folle. M. de B*** est jeune, bien tourné, d'un beau nom, spirituel et de tous points distingué. Il n'est pas assez riche pour pouvoir renter une maîtresse sans que son budget légitime en souffre ; mais il est en position de faire une folie considérable au bénéfice de celle qui l'aurait affolé. Or, c'était bien ici le cas ; il brûlait bel et bien — comme l'autre soir l'hôtel du Crédit mobilier.

Ainsi allumé, ainsi doué, ainsi posé dans le monde et ainsi disposé pour la belle, il est à croire qu'il eût aisément emporté une place peu habituée aux longs siéges; mais il advint que la demoiselle aperçut la dame au théâtre. Celle-ci lui plut. Elle interrogea sur son compte et on lui raconta les vertus, les charmes, les perfections de Mme de B***, ses bonheurs mérités, quelques épreuves courageusement supportées, son affection aveugle pour son mari, sa tendresse éclairée pour ses enfants. Notre *Traviata* fut touchée à l'aspect de cet honnête et calme bonheur sur lequel le caprice violent de M. de B*** pour elle allait sans doute passer comme un simoun dévastateur, et elle se jura de calmer la tempête qu'elle avait déchaînée.

Oui ! mais comment s'y prendre? Guérir est plus

difficile que blesser ; éteindre qu'allumer, et d'ailleurs elle se sentait novice dans le rôle de pompier.

Faire fermer sa porte au galant, c'était un moyen insuffisant. Il eût cherché d'autant plus celle qui se dérobait à ses empressements. Il l'eût rencontrée au théâtre, au bal, il n'eût été que plus ardent à délaisser son ménage pour suivre sa nymphe.

Partir elle-même pour un voyage ; ce traitement de la folie amoureuse de M. de B*** eût été plus efficace, plus sûr, en ce qui le concerne ; mais s'éloigner, c'est dangereux pour soi, on risque de ne plus retrouver sa place au retour ; les rivales ne se sont pas fait faute de l'occuper. Mlle Alice (tiens ! je l'ai nommée), ne pouvait pas partir. Sa grandeur l'attache au rivage, et elle ne s'en plaint pas.

Que faire pour renvoyer ce mari chez lui? Le rudoyer, le foudroyer de regards rayés! Mais on a l'œil trop doux pour pouvoir en faire une arme de guerre. Se rendre laide et feindre quelque difformité? En vérité elle eut l'héroïsme de penser à ce moyen ; mais elle réfléchit que M. de B*** l'ayant vue danser, — avant la circulaire ! — était déjà renseigné.

Que faire donc, mon Dieu ! et quel parti prendre? En cette perplexité, la demoiselle se souvint enfin d'un conseil que lui avait donné jadis un disciple intelligent de Raspail.

Elle fit acheter du camphre de quoi camphrer un régiment ; elle en mit partout, chez elle, sur elle. Elle

en parfuma, elle en infecta ses meubles, ses tentures, ses robes ; elle attendit de pied ferme les visites de M. de B***, forte de sa conscience et de son armure de camphre.

Il vint, il sentit et fut vaincu. Vainement il protesta contre cette détestable atmosphère qui lui agaçait les nerfs, paralysait son éloquence et changeait ses visites en supplice ; la dame aux camélias, non, la dame au camphre déclara qu'elle ne changerait rien à un régime atmosphérique nécessaire à sa santé. Elle fut plus entêtée que lui, et lui disparut, et il revint à son ménage, heureux d'y trouver une jolie femme dévouée, de beaux enfants rieurs et pas de camphre !

Mme de B*** a su la conduite de la dame au camphre. Elle a ri de la forme, elle a été touchée du fond ; et si la *Traviata* tombe malade, la femme du monde, telle que nous la connaissons, serait très-capable de tenir sa parole et d'aller la soigner de ses mains immaculées.

XVI

SOMMAIRE : Ceux qui savent le mieux notre ville et notre langue. — Deux Paris dans Paris. — L'étoffe d'un prince Rodolphe des *Mystères de Paris*. — Le touriste britannique et son Murray. — Faux départ de lord Spleen. — La monnaie de Privat d'Anglemont. — Lord Spleen et M. Cornac ou les mille et une journées parisiennes. — Sur la route de la barrière du Combat. — Souvenirs. — Duel d'un homme et d'un boule-dogue. — Ceci a remplacé cela. — — Quelques lignes du *Tableau de Paris*, par Mercier. — La boxe et la savate. — Cours de cabarets comparés. — *Les vendanges de Bergerac.* — Au théâtre de Belleville. — *La Lionne de la place Maubert.* — La place Maubert ou Aubert et Albert le Grand. — Compagnie d'assurances mutuelles contre Morphée. — Encore l'amiral Emilio. — L'amitié de Dumas et la haine des ellipses. — M[lle] Clémentine ; du droit de pêche sur la rive des avant-scènes et *M'sieu* de Létorières. — Soyons littéraires ! — Une beauté que l'on ne peut pas oublier. — Réouverture des Délassements-Comiques ; leurs tentatives de déménagement ; l'arithmétique de leur directeur. — *Ah ! n'insultez jamais un* DIRECTEUR *qui tombe !* — Pourquoi tant de petits coupés ! — En quoi le prêtre et l'actrice se ressemblent. — Il faut aller à l'offrande. — Par Balthasar ! — Celle qui fut Jeanne. — Histoire d'un beau page et d'une châtelaine. — Bas rose ou bleu ? — *Markowski et ses salons*, brochure jaune. — L'impôt sur le luxe. — M. Hector Malot et *les Amours de*

Jacques. — M. J. Levallois et *la Revue européenne.* — Un roman de M. Mocquard, en toutes lettres. — G. Sand. — Amédée Pellier. — Emile Diaz. — M. de Lamoricière. — Mariages divers. — M. Conti. — Le ballet de Mlle Taglioni et de MM. de Saint-Georges et Offenbach.

Paris, 16 novembre.

On dit souvent que les étrangers lettrés et particulièrement les beaux esprits du Nord, parlent et écrivent le français plus purement que nous-mêmes, et cela tiendrait à ce qu'ils l'ont étudié d'abord dans les bons auteurs, avant de venir apprendre ici, avec une facilité qui parfois nous surprend, l'argot des coulisses et le patois changeant des boulevards. De même que les Parisiens de naissance ne sont pas toujours ceux qui connaissent le mieux les monuments de la littérature nationale, ils sont aussi les moins curieux spectateurs des chefs-d'œuvre en pierres contenus dans notre ville et les moins acharnés fureteurs de mœurs, de types, d'anecdotes, d'observations, de particularités et d'impressions parisiennes. Nous nous renseignons beaucoup sur nous-mêmes auprès des étrangers, qui ne s'en vont guère d'ici, quand ils sont intelligents et riches, sans s'être fait recevoir docteurs ès-mystères parisiens.

Il y a au moins deux Paris à Paris : Paris visible et Paris invisible, — invisible pour ceux qui s'arrêtent aux surfaces. Le premier est splendide, éblouissant,

avec ses rues tirées au cordeau, ses boulevards interminables, ses jardins, ses places, ses théâtres ; il devient plus magnifique chaque jour sous l'édilité féerique de M. Haussmann. On peut finir pourtant par se lasser d'admirer cette capitale des capitales quand on s'en tient à ses côtés extérieurs, et au bout d'un mois, six semaines consacrées à se faire voiturer sur toutes les chaussées et régaler chez tous les restaurateurs, à arpenter tous les trottoirs, à s'asseoir dans toutes les stalles, le voyageur superficiel déclare qu'il a assez admiré Paris et qu'il le connaît à *fond* (c'est là son erreur). Là-dessus il refait ses malles et regagne ses foyers domestiques.

Que si, au contraire, muni d'un bon guide, armé d'une bonne lanterne, notre homme était descendu dans les catacombes de la civilisation parisienne, je vous réponds qu'il ne songerait pas au départ ; une fois qu'on le connaît un peu, Paris inconnu vous tient bien.

Pour ces sortes d'explorations, plus morales encore que matérielles, il y a, presque dans chaque touriste russe, l'étoffe d'un prince Rodolphe au petit pied.

Le voyageur britannique se contente généralement du Paris connu.

C'est pourquoi lord Spleen, — nous nommons ainsi notre personnage par déférence pour la tradition — allait endosser sa jaquette de voyage et repasser la Manche (sans calembour !) Il était en train de solder le

compte de son hôtel, non sans dire *goddem* aux chiffres qui lui paraissaient par trop assassins, lorsqu'on lui annonça la visite d'un jeune bohême, l'un des derniers qui nous restent et qui font, à trois ou quatre, la monnaie de Privat d'Anglemont.

— « Quoi ! vous partez déjà, Milord ? »

Notre bohême avait été présenté à l'insulaire dans un de ces soupers amusants et fantasques dont les convives sont encore plus variés que la carte des mets et des vins.

— « Oui, je retourne en Angleterre. J'ai assez de Paris.

— « Assez de Paris ! Est-ce bien possible ?... Et vous y êtes depuis six semaines ?

— « Cinq à peine.

— « Vous êtes riche... »

Milord sourit et hocha la tête en signe d'assentiment.

— « Intelligent...

Milord salua un peu plus bas.

— « Eh bien ! permettez-moi de vous le dire : riche, jeune, intelligent, Anglais et célibataire, c'est-à-dire libre à tous les titres, si vous voulez quitter Paris c'est que vous ne le connaissez pas. »

Lord Spleen fit un haut-le-corps. Ne pas connaître Paris, lui qui n'avait rien laissé échapper de tout ce que son Murray lui recommandait de voir !

Cependant le bohême persistait dans son dire et il

sut faire à lord Spleen un tableau si affriolant des spectacles qu'il promettait de lui montrer, que mon voyageur remit sa casquette au clou, ordonna à John de rouvrir la malle et fit un nouveau bail avec le propriétaire de l'hôtel.

Voici ce qui fut convenu verbalement entre les parties, c'est-à-dire entre lord Spleen, profession de voyageur ennuyé et trop gras, et monsieur... Cornac, profession de flâneur maigre et d'écrivain sans écritoire :

Cornac s'engageait à amuser Spleen en l'initiant au Paris impossible, à la charge, pour Spleen, de verser 100 francs tous les jours entre les mains de Cornac.

Le contrat serait rompu de plein droit, et Spleen partirait dès qu'il aurait éprouvé une nuit et un jour d'ennui. On s'en rapportait à sa bonne foi.

Il y a maintenant deux cent quarante jours que cette association fonctionne pour le plus grand contentement des parties contractantes, et il est moins que jamais question de la dissoudre. Spleen a maigri ; Cornac a engraissé ; tous deux sont ravis. Tout semble annoncer que la fête durera mille et un jours pour faire pendant aux mille et une nuits de la conteuse orientale.

Le guide de lord Spleen, — que les libéralités de celui-ci ont mis à même d'acheter *tout ce qu'il faut pour écrire*, — prend des notes sur leurs excursions quotidiennes, et je sais de bonne source qu'il se propose d'en faire un livre où l'on trouvera l'utile mêlé à l'agréable.

L'autre jour j'ai rencontré le coupé des associés qui roulait, au grand trot, sur la route de la barrière du Combat. Il n'y a plus de combats, il n'y a plus de barrière; mais les souvenirs de la barrière du Combat vivent toujours. Ce n'était pas précisément le marivaudage qui florissait dans le cirque de la barrière du combat. On voyait lutter et se massacrer des taureaux, des chiens, des ânes, des hommes. — J'ai vu là, — ce n'est pas hier, — un mortel aux bras d'acier parier qu'il casserait la tête à un boule-dogue. Le bouledogue, ou son propriétaire, pariait qu'il n'aurait pas la tête cassée par ce mortel impertinent. De part et d'autre, il y avait de gros enjeux et une passion énorme. Il y avait des femmes qui regardaient, et toutes n'appartenaient pas à la basse classe. Le bipède fut vainqueur, mais non pas du premier coup, et il portait sur tout son corps les sanglantes marques des griffes et des crocs du quadrupède. O délices d'un répertoire évanoui!

A présent les bals de barrière ont remplacé ces arènes de barrière, et les fureurs chorégraphiques servent d'aliment aux mêmes passions brutales qui s'assouvissaient dans le Cirque supprimé.

Autrefois, avant la création moderne des abattoirs, les boucheries ensanglantaient les rues de Paris et des villes de province, et l'on retrouve la trace des exécutions sanglantes dont certains quartiers étaient le théâtre dans des noms tels que ceux-ci : rue de la

Tuerie, rue du Massacre, rue de l'Écorcherie, rue du Champ-Bêlant... « Le sang ruisselle dans les rues, disait Mercier dans son *Tableau de Paris*, il se caille sous vos pieds, et vos souliers en sont rougis. En passant vous êtes tout à coup frappé de mugissements plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, et sa tête armée est liée avec des cordes contre terre; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde ; son sang, qui fume, coule à gros bouillons avec sa vie. Mais ses douloureux gémissements, ses muscles qui tremblent et qui s'agitent par de terribles convulsions, ses abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses et les souffrances de son agonie. »

Ces tueries, qui ensanglantaient l'intérieur de Paris, n'en furent chassées que par Napoléon Ier. On les repoussa jusqu'aux barrières, et en même temps disparurent ou déménagèrent dans des locaux plus civilisés les luttes de toutes sortes qui accompagnaient, en guise d'intermèdes, les exploits de la boucherie. La boxe, la savate, la canne, que l'on enseigne aujourd'hui aux amateurs de ces arts violents dans des salles élégantes et confortables, eurent pour leur patrie primitive quelques annexes des anciennes tueries éparpillées dans les villes.

Nous demandâmes à lord Spleen et à son compagnon quel dessein les conduisait, si loin du mercredi

des Cendres et de la fameuse descente carnavalesque, dans les parages de la Courtille.

Ils répondirent qu'ils se rendaient au théâtre de Belleville en faisant l'école buissonnière à travers les cabarets faubouriens, et qu'ils dîneraient où la nappe leur semblerait la plus pittoresque, ce qui ne veut pas dire la plus propre.

— Je vous recommande, leur dis-je, les *Vendanges de Bergerac*, rue de Ménilmontant, comme un bon type presque effrayant de taverne. L'hôte ressemble à Orsini, *tavernier du diable*, comme on disait au beau temps de *la Tour de Nesle*. De plus, le chef de cuisine est plus gros qu'un muid, presque aussi gros que feu Lepeintre jeune, et tout à fait superbe et formidable avec son grand couteau qui brille, passé dans la ceinture de son tablier blanc.

On n'a, du reste, que l'embarras du choix, car les cabarets ne manquent pas sur ces hauteurs et ils ont tous une mine très-attrayante pour l'homme blasé qui cherche précisément le contraire du *Café Anglais* et de *la Maison dorée*.

Ce n'est pas qu'on soit précisément empoisonné dans ces antres voisins de la barrière. Montez dans ce qu'on appelle les salons du premier étage, on vous y servira à peu près le même repas, aussi bon et moins cher que dans nos restaurants de second ordre. A certains jours, l'ouvrier, l'artisan, hôtes ordinaires de ces tables subalternes, ont, eux aussi, des écus à fri-

casser et veulent dîner comme des commis d'agent de change. Ces jours-là il iraient faire ripaille dans nos quartiers, si leurs cabarets ne savaient être restaurateurs passables à l'occasion.

Quant au théâtre de Belleville, Cornac et Spleen avaient raison de s'y rendre, et bien d'autres y grimperont après eux tant que l'on y jouera *la Lionne de la place Maubert*, le grrrand succès du jour, le triomphe qui annexe définitivement Belleville à l'art dramatique parisien. Demandez plutôt aux affiches jaunes que Belleville fait audacieusement placarder sur tous les murs de Paris!

L'auteur de *la Lionne de la place Maubert*, drame en sept actes, dont la *banlieue*, vieux style, savoure en ce moment la primeur, est de M. Jules Dornay. Saluons ce grand dramaturge inconnu! On me dit que son drame est le fruit de dix-sept années de veilles et le résumé d'une jeunesse passée à observer les chiffonniers. Ceux-ci font bien métier d'observer de l'œil, de la lanterne et du crochet les tas variés que.... Pourquoi ne leur rendrait-on pas la pareille?

A propos de la place Maubert, je trouve bon de faire parade de quelques connaissances. Elle s'appelait naguère place Aubert, d'où Maubert, par altération du nom primitif qu'elle devait, selon les historiens, à un certain abbé Aubert, qui permit vers le douzième siècle d'y construire des étaux de boucherie. Sauf le respect que l'on doit aux dictionnaires, j'aime mieux

penser que la place Aubert ou Maubert tira son nom du grand Albert, la lumière de son temps, le philosophe, le théologien, le métaphysicien, le magicien aussi, puisqu'il fit un automate doué de la parole aussi bien que du geste. L'illustre, l'incomparable Albert commenta Aristote sur la place dont il a été le parrain, — j'y tiens, — devant la foule des disciples émerveillés. Tel était le charme, telle était la puissance de sa parole, qu'elle vous aurait tenu éveillé des jours et des nuits entières, sans que jamais la lassitude gagnât l'auditoire, tandis qu'aux autres cours les étudiants de bonne volonté, qui ne voulaient pas absolument s'endormir sur les bancs, étaient convenus d'un système d'assurance mutuelle contre Morphée : au besoin les voisins se chatouillaient les uns aux autres les narines avec une paille.

Le théâtre de Belleville a droit à nos respects : c'est chez lui qu'a commencé l'ingénue Émilie, devenue célèbre dans l'histoire de l'affranchissement de l'Italie, sous le nom de l'amiral Emilio. C'est elle, c'est lui qui commande la flottille du grand Dumas, laquelle a tant contribué, comme chacun sait, par des diversions d'une gaieté puissante, à désarmer les ennemis de l'unité italienne en les faisant rire.

Il y a un bien beau mot de l'amiral Emilio à Garibaldi, que l'histoire n'a pas assez soigneusement recueilli sur ses tablettes.

—« Général, dit ce jeune officier général à l'archange

flamboyant des insurrections, vous êtes gentil à croquer, et cependant vous n'êtes pas un bonhomme de pain d'épice. »

On peut admirer dans ce mot-là bien des choses. D'autres y relèveront la délicatesse de la pensée et la distinction de la forme. Pour moi, ce qui me frappe surtout, c'est de retrouver, dans le développement de cette phrase, le système du grand et prolixe romancier Dumas. On sait, en effet, que celui-ci ayant passé sa vie à être payé très-cher par les journaux et les éditeurs, tantôt à la ligne, tantôt à la lettre, a conçu une sainte horreur des ellipses et le plus grand amour des redondances et des pléonasmes. Il est clair que la concision eût été la ruine de son industrie, c'est pourquoi elle est soigneusement bannie de chez lui, et j'ai toujours vu que l'on se brouillait avec toute forme elliptique une fois que l'on entrait dans l'intimité de Dumas. L'amiral, par exemple, aurait pu se contenter de dire à Garibaldi : « Vous êtes gentil à croquer » ; mais il est trop bien avec le romancier semeur de lignes pour n'avoir pas immédiatement ajouté, par effet de la contagion « : et cependant vous n'êtes pas un bonhomme de pain d'épice ; » cela fait toujours une ligne ou deux de plus à encaisser.

Mlle Clémentine, qui brilla aux Délassements-Comiques où nous l'avons célébrée, fit aussi ses premiers pas sur la scène de Belleville. Le Cirque l'avait conquise pour sa belle féerie de *la Poule aux œufs d'or*.

Elle le quitte, elle va débuter maintenant au théâtre Déjazet. M. Hostein, le directeur du Cirque, à cheval qu'il est sur la discipline comme un conseil de guerre, sous prétexte qu'on joue le plus souvent chez lui des pièces militaires, n'avait-il pas eu l'indignité de flétrir d'un ordre du jour motivé, de frapper d'une amende sa jolie pensionnaire, parce qu'elle avait, soi-disant, jeté l'hameçon de ses yeux dans une avant-scène ! Où allons-nous, bon Dieu, si la pêche est interdite sur le bord des avant-scènes?

Heureusement, *m'sieu* de Létorières, qui est œil-de-bœuf, talon rouge et poudre à la maréchale autant que son voisin le Cirque impérial est poudre à canon, éperons et sabretache, a pris le menton à la petite, et lui a dit : « Viens chez moi, » de son plus bel air et de ses plus engageantes façons.

Je reviens à la fameuse *Lionne de la place Maubert*. C'est une fille de marbre d'un vilain calibre et il y a à côté d'elle, pour compléter la ressemblance avec Marco, un monsieur qui débite, — avec l'accent de Lafont, non de Félix, — des tirades plus longues que celles de Desgenais. La partie soi-disant sérieuse de la pièce est faite on ne peut mieux pour conquérir les suffrages des naturels de Belleville : les condiments de haut goût n'y manquent pas. Pour ceux qui viendront de nos pays dans ces latitudes faubouriennes, l'attrait de la représentation est surtout dans la beauté *épatante* (il faut toujours être littéraire !) de l'actrice qui remplit

le principal rôle, et dans cette fidélité photographique avec laquelle les mœurs de messieurs les chevaliers du crochet ont été transportées sur la scène.

La belle société de curieux et de curieuses qui naguère se divertissait à souper au moins une fois chez Paul Niquet, n'a qu'à aller voir aujourd'hui *la Lionne de la place Maubert*, et elle en saura autant, sans les risques et les ennuis qu'entraînait parfois une expédition nocturne à la halle. C'est une pièce faite à l'image des plus tumultueux quartiers parisiens. On la jouera longtemps, on pourrait la jouer toujours, comme l'*Orphée* d'Offenbach, puisqu'elle remplace des réalités qui n'ont jamais manqué de spectateurs.

L'actrice qui remplit le rôle de la lionne est vraiment remarquable, soit en ses rugissements, soit lorsqu'elle fait coquettement patte de velours. Une opulente crinière noire, tordue sur une tête d'une régularité académique, des yeux profonds, un nez grec, une bouche dédaigneuse, joints à des splendeurs de bras et de corsage qui font millionnaires les regards qui les contemplent, tout un ensemble de beauté imposante et frappante, voilà la lionne à laquelle le théâtre de Belleville sert provisoirement de fossè.

Nous connaissons un fils de banquier, jeune homme que ses amis surnomment Daniel depuis ses fréquents voyages dans la fosse à la lionne de la place Maubert, lequel en est à sa quatorzième séance, et quand on lui demande la raison de cette déraison, il

répond : « Que voulez-vous ! Il y a là une femme splendide dont on ne peut plus détacher sa pensée une fois qu'on l'a vue. C'est en vain que j'ai cherché à me débarrasser de cette obsession, on ne fait pas un pas dans la rue qui ne rappelle cette lionne à votre esprit et ne vous retrace son image...

— « Comment cela ?

— « C'est bien simple ; il n'y a pas de rue, n'est-ce pas, sans boutique de coiffeur, et il n'y a guère de boutique de coiffeur devant laquelle on ne voie, immobile ou tournante, chargée d'éblouir les passants, une belle princesse en cire, habillée pour la parade, de blanc, de rose, de bleu, de soie, de satin, de gaze ou de velours ? eh bien, ces enseignes sont le vivant portrait de Mlle E. Girard, du théâtre de Belleville ; en les voyant je crois la voir, et c'est ainsi que l'oubli m'est impossible. »

Grande émeute de petits coupés dans la rue des Fossés-du-Temple : les Délassements-Comiques vont rouvrir. Ces demoiselles, dont les plus opulentes n'ont pas toutes leur douzaine de chemise bien complète, se sont imaginé qu'elles risquaient de n'être pas prises pour des dames du faubourg Saint-Germain, si elles ne se rendaient aux lectures et aux répétitions autrement que dans un équipage à elles, et cette considération a nécessité une émission nouvelle de coupés tout attelés. Les Délassements-Comiques vont recommencer à verser des torrents de lumières sur leurs obscurs

blasphémateurs. Leur pièce d'ouverture, galamment intitulée : *A vos souhaits*, n'est pas de l'auteur de *la Considération*, ni même de l'auteur de *Rédemption*, comme vous l'auriez pu croire, mais on la doit à MM. Blum et Flan. Il n'est pas vrai non plus que l'on ait obtenu de la Comédie-Française Mme Arnould-Plessy pour y remplir le principal rôle, mais on y verra manœuvrer soixante déesses dans autant de tableaux qui feront leur possible pour être divins.

Il avait été beaucoup question du déménagement des Délassements-Comiques qui, finalement, en sont réduits à regagner leur petit bouge. L'Eldorado leur souriait, ils se sont crus maîtres de l'Eldorado ; mais ils comptaient sans les scrupules de la conscience alarmée de la propriétaire de l'immeuble, qui s'est demandé si, en livrant sa salle pour terrain de manœuvre à un escadron de jouvencelles timides comme un régiment de cuirassiers, elle ne serait pas, jusqu'à un certain point, responsable de leurs péchés. Favoriser l'établissement chez soi d'un tas de Déjanires au petit pied qui ont des tuniques embrasées pour tous les Hercules du quartier, n'était-ce pas fomenter un criminel incendie ? L'Eldorado a reculé.

On a pensé alors à l'Alcazar, dont le fondateur, M. Mayer, a été enterré cette semaine. Il a été question d'une installation au manége Sauton, et même un établissement au marché de la Vallée fut un instant sur le tapis. Le marché ne serait pas pour cela sorti de ses

habitudes autant qu'on le croirait au premier abord : on y eût plumé des pigeons comme par le passé.

Le directeur des Délassements-Comiques, forcé de ramener ses brebis au bercail, prétend qu'il perd 2,800 fr. par jour à ce retour. Son calcul est d'une simplicité de l'âge d'or : « Ma salle comporte douze cents fr. de recette, dit-il ; ma troupe, mon répertoire, mon habileté, mon bonheur en assureraient quatre mille tous les soirs ; donc c'est 2,800 fr. que je perds. » — Nous savons à Paris un grand théâtre, impérial, s'il vous plaît, dont les destinées n'ont rien de comique depuis quelque temps, auquel tout manque, en revanche, excepté la salle, pour faire ces encaissements de 4,000 fr. dont M. Sari parle bien à son aise ! La toute petite maison que Socrate un jour faisait bâtir et qu'il souhaitait pleine de vrais amis, serait presque assez vaste pour contenir les derniers fidèles du théâtre malheureux et déchu auquel je fais allusion ; mais je m'arrête...

Ah ! n'insultons jamais un *directeur* qui tombe ;
Qui sait sous quel fardeau sa pauvre âme succombe !

Un jour les hasards d'un petit jeu innocent amenèrent cette question : « Quelle ressemblance y a-t-il entre l'état de prêtre et celui d'actrice ? — C'est que ce sont les deux états où il y a plus de casuel, » fut-il répondu avec sagacité.

On demandait l'autre jour à une jeune dame de théâtre, très-docte en son art, pourquoi elle harcelait de si minutieuses recommandations le costumier qui lui taillait un costume coquet et surtout pas trop long : « *Quiens!* fit-elle, c'est afin que les nobles assistants aillent tous à l'offrande. »

En style catholique, l'offrande est pour la table du curé. Ainsi fut-il institué, lorsque les prêtres, devenus spéculateurs à force d'être spéculatifs, convinrent de faire baiser la patène, moyennant finance, aux nobles étrangers qui assistaient aux saints sacrifices. Par Balthazar ! nous connaissons, nous autres, l'M surmonté d'une croix que vous remarquerez sur la plupart des patènes. C'est le signe de haute cabale qui figurait sur les vases sacrés des Hébreux que l'on profanait dans le fameux festin qui nous vit naître sur la muraille, PHARÈS, THÉCEL et moi. C'est le talisman propre à chasser les démons de la légion Astarté qui président au vendredi. Ils s'appellent, si vous voulez tout savoir, Nathéma et Lilith. En allant à l'offrande, faites un souhait, comme don Gusman lorsqu'il agite son pied de mouton, comme Nigaudinos lorsqu'il est armé, lui aussi, de son autre pied ; faites vœu, par exemple, d'être débarrassé de la luxure et, au point de vue de l'économie, vous aurez fait, en allant à l'offrande, une bonne affaire, attendu que la luxure est un péché coûteux. Mais le malheur, c'est que tous les seigneurs qui vont à l'offrande n'ayant pas été au festin de Baltha-

zar, n'ont pas appris le parti que l'on peut tirer de l'M surmonté d'une croix, et donnent leur argent sans profit pour eux.

Je reviens à la jeune dame dont le propos a amené cette digression vers le banquet natal. Elle s'est appelée dame Jeanne, on la nomme Birlibichette. Elle a eu, comme tous les grands artistes, deux phases, deux manières bien distinctes. Elle passa d'abord par le moyen âge et le romantisme, comme M. Sainte-Beuve et tous les esprits éminents de la génération de Victor Hugo. Elle se prit pour une dame châtelaine; elle eut la longue robe chastement traînante, le profil suave, le langage parfumé de chaste poésie, la maigreur virginale et l'oratoire à vitraux d'une lionne contemporaine de l'ogive. Elle se compléta en aimant un beau page.

Mais c'est très-cher de faire du moyen âge à Paris, en plein dix-neuvième siècle. Après avoir acheté beaucoup de bahuts, la châtelaine et son page les revendirent plus vite encore, et bientôt ils eurent mangé jusqu'à leur dernier morceau de chêne sculpté. Il fallut prendre un parti.

Dame Jeanne avait quelque accointance avec la gent littéraire; on lui conseilla — vu qu'elle a de l'esprit — de mettre, elle aussi, la main à la plume. Pourquoi ne pas en essayer? Mais, souriante, elle releva un peu plus haut que la cheville et un peu moins haut que le genou sa robe de châtelaine dont elle allait le

lendemain faire couper la queue, et dit : « Ceci est fait pour le bas rose et non pour le bas bleu. » Dame Jeanne était morte ; vive Birlibichette !

On a publié, en brochure jaune, *Markowski et ses salons*. C'est encore un de ces guides à travers la mauvaise compagnie, comme on en a trop vu depuis six mois. Il ne manque absolument à ces petits ouvrages-là que de donner les adresses de leurs héroïnes pour être le *vade mecum* du libertin de bas étage, et alors ils ôteraient le pain de la main à une corporation fort intéressante, fort complaisante surtout, de citoyens et de citoyennes. Le réalisme n'est jamais une bien jolie chose ; mais, quand il s'applique à la peinture des mauvaises mœurs, c'est la plus odieuse des platitudes. Il faut avoir le pied léger de la fantaisie pour traverser sans se crotter, ces endroits-là, et un flacon d'idéal sous le nez, ou bien on est empoisonné. L'auteur de *Markowski et ses salons* nous compte, je crois, parmi les habitués de la maison dont il cite un peu étourdiment les noms. Il est possible que je ne sorte pas des salons de M. Markowski : il est possible aussi que je n'y aie jamais mis les pieds qu'en imagination et d'après les récits, fort éloignés de la vérité nue, qui courent sur ces endroits-là, dans un monde tout différent.

Toujours est-il que le sieur Markowski, qui est à lui seul son conseil des ministres, son Sénat, son Conseil d'État et son Corps-Législatif et sa Diète (il est Polo-

nais), vient de se proposer et de se voter à lui-même, sans opposition, sans débat, sans amendement, une mesure qui est véritablement et sans déguisement l'impôt sur le luxe : il a décrété que les petites dames qui voudraient désormais arriver chez lui en voiture à elles, paieraient 5 francs par tête de cheval, et vous verrez qu'elles acquitteront toutes cette loi somptuaire de fantaisie.

Lisez *les Amours de Jacques*, par M. Hector Malot : c'est un roman passionné, intéressant et jeune. Le volume est dédié, par l'auteur, à un autre écrivain de talent, Jules Levallois, qui récemment publiait, dans un recueil dont la place est maintenant faite au soleil, la *Revue européenne*, de belles pages intitulées *un Moraliste inconnu*. Prochainement, vous lirez dans la même Revue un roman dû à la plume très-fine et très-experte d'un écrivain qu'on n'attendait pas là ; c'est de M. Mocquard que je veux parler, le chef du cabinet de S. M. Napoléon III. Le collaborateur puissant, mais anonyme, de MM. Dennery et Séjour, signe cette fois en toutes lettres le récit intéressant, moral et dramatique qu'il a fait tout seul et qui paraîtra en volume chez Dentu. La scène du roman est placée en Amérique. On pourrait en dire davantage. Mais à quoi bon vous déflorer le plaisir de la surprise ?

Grâce à Dieu, les lettres ont conservé George Sand, dont le génie ne fut jamais plus beau et dont la perte eût mis en deuil toute la France intelligente. Quand

elle perdra — le plus tard possible — Hugo, Lamartine ou Sand, vous verrez quels regrets universels, sans acception d'opinion, d'écoles ou de partis ! Notre temps a le tort de dire trop souvent du mal de lui-même. Entre autres qualités précieuses, il lui reste l'amour et le respect de ses grands hommes.

Si l'auteur immortel du *Marquis de Villemer* nous a été conservé, le journalisme, en revanche, a perdu Amédée Pellier, rare esprit auquel la conviction seule a manqué ; la peinture a enterré le jeune Diaz, digne héritier du magique pinceau paternel. Il a succombé à vingt-cinq ans, tout consumé par le beau feu de l'art qui était en lui.

M. de Lamoricière est à Paris, vous le savez, vieilli, blanchi, épaissi, attristé et marié au faubourg Saint-Germain. Ce n'est pas la seule union dont on parle en ce moment ; on annonce le mariage de M. le Merle de Beaufond avec Mlle de Couville ; de Mlle d'Etchegoyen avec M. le vicomte de Simart de Pitray ; de M. Hachette avec Mlle Aumont ; de M. Meissonnier avec la section de peinture de l'Institut, veuve de M. Hersent.

L'un des hommes les plus distingués que la Corse ait fournis au second Empire, M. Conti, conseiller d'État, ancien procureur général, ancien représentant du peuple, ancien directeur des grâces au ministère de la justice, homme de bien, homme capable, homme lettré, du bois dont l'amitié et la confiance de l'Empe-

reur auraient pu faire et pourraient faire encore un ministre à l'occasion, M. Conti vient de marier as fille à M. Pugliesi, conseiller de préfecture à Mézières, l'un de ses compatriotes. L'Empereur a bien voulu signer au contrat.

Cependant, le ballet de Mlle Taglioni, de MM. de Saint-Georges et Jacques Offenbach, a l'honneur d'exciter une assez vive attente. La première répétition générale a eu lieu hier soir devant un public tout à fait intime. On a profité de ce qu'on se trouvait en famille pour croquer tout le temps des bonbons de Siraudin distribués avec la plus gracieuse munificence. L'assistance se composait, outre quelques familiers de la direction et des auteurs, des vaudevillistes qui fabriquent en ce moment leurs revues de fin d'année et de la cravate blanche de M. Strauss — qui venait chercher là des motifs pour ses quadrilles — flanqué de M. Philippe son adjoint dans l'administration des bals masqués.

Je crois que le succès du *Papillon* dépassera tout ce que nous sommes habitués à voir en fait de ballets, et rappellera le beau temps des triomphes de Mlle Taglioni. La chorégraphie, la musique y marchent de pair dans les sentiers des plus heureuses et des plus délicates inventions. Le maestro Offenbach s'y montre sous un aspect nouveau et enchanteur. Il y a surtout une valse qui fera le tour du monde en l'enivrant. On a beaucoup remarqué encore un combat à la hache, très-

original, par les dames du corps de ballet, et une scène de magnétisme du plus bel effet. Mlle Marquet s'y révèle comme une magnétiseuse de premier ordre, et je prédis que la fortune lui viendra en endormant.

FIN